

Niklas Luhmann en perspective

Numéro spécial de la revue
Recherches Sociologiques

textes réunis par

Salvino A. SALVAGGIO, Ph. D.

Dept of Sociology
State University of New York
at Buffalo — USA

Paolo BARBESINO, Ph. D.

Graduate Research Centre in
Culture and Communication
University of Sussex — UK

«L'obscurité sentait le hasard, les caprices de la chance se déployant dans la nuit de néon bleu. Il y avait tant de façons de vivre. Et de mourir. Un jour on roulait dans la limousine noire d'un studio de cinéma, le lendemain on prenait place à l'arrière d'une camionnette bleue de la morgue. Le bruit des applaudissements ressemblait au bourdonnement d'une balle qui siffle à l'oreille dans l'obscurité. Le hasard. C'était ça, L.A.»

Michael Connelly, *La glace noire*.

Les éditeurs tiennent à remercier le Professeur Rudolf Stichweh -successeur de N. Luhmann à la chaire de sociologie- pour son aide et ses encouragements, ainsi que pour l'accueil chaleureux qu'il leur réserve chaque fois qu'ils vont se perdre à la *Fakultät für Soziologie* de la *Universität Bielefeld*.

Das Luhmann der Gesellschaft

De la fin de l'*authorship* au recyclage cognitif

Salvino A. Salvaggio, Ph.D.

Ce texte vise à introduire la sociologie de Niklas Luhmann considérée comme une forme d'autodescription (parmi d'autres) de la société dans la société. Radicalement anti-humaniste et constructiviste, cette contribution cognitive (et idéalement anonyme) à la sociologie contemporaine se caractérise par son apport à la théorie de l'observation de second ordre, capable de construire, de discerner et de distinguer ses objets et leurs codes au sein d'une société fonctionnellement différenciée.

«YOU PRETEND TO BE MORE ECCENTRIC
THAN YOU ACTUALLY ARE BECAUSE YOU
WORRY YOU ARE AN INTERCHANGEABLE COG»

Douglas Coupland, *Shampoo Planet*

Nul besoin de disposer d'une réserve inépuisable de cinglante ironie pour constater l'inévitable béance théorique : aucune échappatoire argumentaire n'apparaît possible dès lors que l'on se penche avec une attention toute particulière sur le contenu de cette partie thématique. Car il faut bien l'admettre, un dossier sur Niklas Luhmann constitue une délicieuse absurdité anti-luhmannienne, un exquis florilège d'inepsies a-systémiques — en somme, une croustillante hérésie à l'*anonymat* des codes sémantiques que l'on entend étudier.

Rien de plus incohérent, rien de plus contradictoire en vérité qu'un espace personnalisé dédié en priorité à l'examen des matériaux récents de celui qui a le plus oeuvré à la déconstruction de l'*authorship* scientifique au point de récuser jusqu'à sa propre centralité tant dans les

textes qui portent son nom que dans ceux qui lui sont consacrés¹. Et pourtant... au-delà de l'auteur (individuel et/ou collectif), au-delà de ce Niklas Luhmann dont le lecteur est convié dès à présent à ignorer à la fois l'identité, la biographie, le parcours, et même l'existence, c'est le mécanisme complexe de constitution de la sociologie en réseau conceptuel sans centre, hétérarchique plutôt que hiérarchique, qui focalise la curiosité et l'intérêt que ne manquent pas de susciter les contributions ici réunies.

* * *

Aux descriptions fournies par les Durkheim, Weber, Tönnies, Pareto et autres Parsons d'un monde social aujourd'hui en très grande partie disparu, Niklas Luhmann (entendu ici comme simple patronyme stochastique, ou *principe de groupement des significations*²) a préféré un système conceptuel d'observation réflexive de la société par elle-même capable de construire, de discerner et de distinguer ses objets et leurs codes au sein de la dimension multicontextuelle d'une société fonctionnellement différenciée.

Multicontextualité des référents sociaux, dé-différenciation des processus culturels, éclatement postmoderne des discours, Niklas Luhmann parvient —au moyen d'opérations d'observation/description d'une sérialité quasi géométrique³— à les tenir simultanément en haute considération sans verser ni dans la tentation thérapeutique du *solving problems* des beaux esprits de l'indignation dénonçante ni, à l'opposé, dans la démission scientifique consacrée par l'*anything goes* des clerics moroses du renoncement désabusé. En effet, sa construction théorique,

¹ Cf. Luhmann Niklas, 1994, «Globalization or World Society: How to Conceive of Modern Society?», ronéotype, Fakultät für Soziologie, Universität Bielefeld, p. 2.

² N'est-ce pas comme cela, comme "principe de groupement des significations" que le post-structuralisme définissait l'auteur [Foucault Michel, 1994, «Qu'est-ce qu'un auteur?», in Id. (sous la direction de Daniel Defert et François Ewald, avec la collaboration de Jacques Lagrange), *Dits et écrits*, Paris: Gallimard, Vol. 1, texte n°69, pp. 789-821.]

³ L'exemple le plus proche de ce type de construction est sans doute à rechercher en dehors des limites de la sociologie, dans les compositions minimalistes de Steve Reich ou de Terry Riley.

quel qu'en soit le point de départ factuel ou sémantique, épuise très vite les degrés de liberté permis par le système observé lorsque l'observateur tient compte de la possibilité de scénarios décisionnels alternatifs. C'est pour cette raison précisément que l'architecture théorique propre à la théorie des systèmes autopoïétiques qu'édifie Niklas Luhmann se développe sous la forme d'un vaste réseau conceptuel dont les connexions constituent autant de points d'ancrage pour des structures binaires où chaque indication⁴ limite et contrôle l'éventail des compossibles ultérieurs, donc la liberté même de l'observateur.

Tout porte à considérer par conséquent la théorie luhmannienne comme un vaste filet hypertextuel d'où l'auteur aurait disparu au profit d'une série de protocoles de construction des argumentations. Protocoles assujettis par ailleurs aux lois d'algorithmes logiques, consolidés par les vérifications de second ordre auxquelles ils sont réflexivement soumis tout au long du double processus de connexion sélective des éléments (les énoncés de l'observation) et de reproduction —à l'intérieur du système— de distinctions de validité similaires. L'archétype monomaniacal d'une sociologie traditionnellement fondée sur des agents ou des acteurs, des classes ou des strates, des stratégies, des rôles ou des choix cède ainsi définitivement la place à une perspective cognitive des *social sciences* qui consent la lecture directe du dispositif anonyme des relations entre événements sans devoir en attribuer la paternité à quelque sujet que ce soit, sauf systémique s'entend.

Dans le fond, on peut raisonnablement estimer que Luhmann ne vise en rien à devenir quelqu'un ou quelque chose au moyen de son écriture (ce qui ne serait sans doute qu'une manière de proposer la réputation scientifique en guise d'alternative à la transcendance dans un monde où Dieu demeure silencieux). Que le Zen —dont on constate avec une éblouissante clarté la proximité avec certains pans de la théorie luhmannienne— ait déjà parlé de l'abstention de l'écriture comme mode de démonstration du *concern* avec les choses fondamentales de l'univers n'enlève rien toutefois au projet de rendre communicable l'observation de la société. Avec Luhmann, si on atteint au dévoilement de l'illusion de la réalisation de l'auteur par la voie de son *authorship* qui en manifesterait la prétendue originalité de l'Ego, l'écriture est affirmée

⁴ Sur la spécificité théorique de l'*indication*, on verra Spencer Brown G., 1969, *Laws of Forms*, London: Allen & Unwin.

comme une routine⁵ par laquelle s'auto-organise et s'auto-produit sans cesse le système de l'observation de l'observation à l'intérieur des frontières d'une *Ökologie der Wissenschaft* apte à réaliser sans fin les opérations de recyclage, c'est-à-dire de re-connexion sélective, des concepts retenus. A cet égard, et pour revenir à ce qui a été précédemment avancé, on soutiendra que la question de l'écriture comme recyclage autoréférentiel et autopoïétique d'idées peut être posée, au mètre de la théorie luhmannienne des systèmes autopoïétiques, dans les termes d'une société qui produit les idées sur elle-même précisément comme si elle rédigeait un hypertexte conceptuel.

Quelles conséquences implique une telle option ? En fait, dès lors que l'on pose l'existence d'un hypertexte social articulé autour de mailles constituées d'idées, de concepts, de codes sémantiques, d'énoncés, d'observations où, par définition, chaque item, à savoir chaque noeud (chaque entrée), ouvre la possibilité d'accéder à d'autres items (mais interdit par la même occasion l'accès simultané ou consécutif à certaines autres parties du réseau), alors une théorie chaotiquement ordonnée du social se configure spontanément dans l'entrelacs même du réseau hypertextuel. Théorie chaotique, mais pas totalement stochastique —du moins à ce niveau-ci d'abstraction et d'organisation sémantique—, qui soulève deux interrogations : (i) bien que difficilement observable aux premiers abords, quel est le principe de structuration et de production synchronique propre aux éléments cognitifs d'un tel hypertexte ? et (ii) quel en est la formule de classement historique de ses innombrables composantes ?

Il convient, en d'autres termes, de partir d'une question qui recèle les instruments qui permettront de construire le problème de manière plausible : les entrées compulsées, les items retenus pour leur validité présumée à un moment donné seront-ils ceux que le système social tient pour pertinents à ce moment-là de son histoire ? La forme hypertextuelle (de la sociologie par exemple, ou de toute autre forme de description de la société disponible dans la société, ou encore de tout autre corpus cognitif) comporte d'emblée la résolution du problème puisque la re-connexion sélective des entrées selon une toile à la trame constamment renouvelée évite de rejeter définitivement (et donc d'oublier à jamais)

⁵ Cf. Rossbach Stefan, 1993, *The Author's Care of Himself: On Friedrich Nietzsche, Michel Foucault and Niklas Luhmann*, Florence: EUI - SPS Working Paper 93/10, pp. 81-sv.

n'importe quel élément cognitif qui pouvait sembler suranné. —D'où, sans doute, l'inégalable richesse de l'appareil de notes infrapaginales que parvient à mobiliser Niklas Luhmann, appareil dans lequel une quantité impressionnante de textes anciens et modernes, de conceptions passées et présentes sont recyclés sans que jamais leur soit attribuée *a priori* de différence épistémologique significative.

A la logique du déchet conceptuel historique, Luhmann substitue la possibilité d'une analyse combinatoire récurrente, d'une utilisation innovante du patrimoine cognitif⁶. Il le fait d'autant plus aisément, d'autant plus avantageusement⁷ qu'il n'a plus à poser de manière subjective la question de la cohérence de cet ensemble flou dans la mesure où la procédure impersonnelle d'organisation cognitive d'un tel hypertexte (dont on voit qu'il assume les fonctions d'un fonds de commerce théorique) s'en charge de manière aveugle⁸, évitant de la sorte les dommages ou les dérapages interprétatifs causés par les références personnalisées aux pères fondateurs ou aux sociologues plus ou moins contemporains dans les discussions théoriques.

D'où la nécessité d'un subterfuge rhétorique comme unique tentative de conclusion. Le recours à une sorte d'épanadiplose argumentaire pour revenir au début et pour constater une fois encore l'abîme infini du paradoxe dans lequel s'enfonce la théorie chaque fois qu'elle prétend cerner l'oeuvre sociologique de celui qui n'a pas d'oeuvre mais seulement une écriture sociologique de la société dans la société. En somme, ce paradoxe pourrait être résumé comme suit : exposer la sociologie de Niklas Luhmann, c'est exposer une théorie sociologique si

⁶ Cela, sans doute, serait difficilement réalisable si Luhmann ne s'aidait dans son travail d'une sorte de *fichier-sans-auteurs*, structuré de manière arborescente, qui lui permet une écriture à la fois automatique et sérielle de ses textes. [Sur les habitudes et automatismes de travail de Luhmann, on lira: «Biographie, Attitüden, Zettelkasten», interview à Niklas Luhmann réalisée par Erd Rainer & Maihofer Andrea, in Baecker Dirk & Stanitzek Georg (eds.), *Niklas Luhmann — Archimedes und wir*, Berlin: Minerve, 1987, pp. 125-155.]

⁷ Faut-il rappeler que la bibliographie de Luhmann est faite de près de 450 titres, dont une soixantaine d'ouvrages...

⁸ Il s'agit d'un algorithme de classement qui applique réflexivement de la communication à de la communication, du sens au sens. C'est pour cette raison qu'il ne peut être fait usage ni de la métaphore de la société-machine (de l'hypertexte-sémantique-mécanique), ni de la métaphore de la société-ordinateur (l'hypertexte-mathématique).

radicalement anti-humaniste que l'exposé n'a pas à se soucier de son "soi-disant" auteur pour se concentrer exclusivement sur la composante théorique de cette sociologie générale —tellement générale qu'elle englobe le point d'observation à la fois de ceux qui l'ont écrite (au titre de sous-système de/dans la société, au titre donc de *Luhmann de la société*) et de ceux qui ont observé et continuent d'observer le point d'observation de ces écrivains auxquels la théorie permet aussi de s'auto-observer. Et par là même, on voit donc se dissoudre toute prétention au monopole de l'objectivité puisque chacun des observateurs est observé par d'autres observateurs qu'il observe et qui l'observent et dont chacun observe les observations observables des autres.

L'apparente obscurité de ces énoncés se dissipe pourtant très vite, à condition d'admettre que l'objet et l'objectif de la sociologie ne sont autres que la *société* et non point l'homme, le système social et non point le système psychique. La théorie des systèmes sociaux autopoïétiques enseigne à cet égard que la sociologie vise à observer/décrire le système social de la société moderne. Une telle analyse entretient un rapport circulaire avec son objet; elle ne peut en effet advenir que dans la société. Ce projet toutefois ne se fonde encore sur aucune définition de son objet puisque rien n'est dit sur la société et son système alors qu'on se réfère à eux pour définir ce que la sociologie fait. La difficulté naît du fait que définir l'objet constitue précisément une des opérations qu'accomplit cet objet (alors même qu'il s'observe comme son propre objet) et, par conséquent, la description doit être en mesure de se décrire. Autrement dit, la description du système fait partie des nombreuses opérations que mène le système.

Par conséquent, on remarque que la sociologie ne peut décrire la société qu'à l'intérieur de la société. Elle est un observateur endogène de la société dans la société (c'est aussi pourquoi la distinction entre objet et sujet n'a pas de sens en sociologie). Si, comme l'enseigne le principe d'incertitude d'Eisenberg en physique, le fait même d'observer transforme ce qui est observé, alors la sociologie modifie la société qu'elle observe lorsqu'elle l'observe. Mais puisque la sociologie est une partie de cette société qu'elle observe, de l'observation découle que la sociologie se change elle-même. La sociologie ne peut donc plus se considérer comme un observateur indépendant qui observe la société du dehors. Toute théorie de la société implique donc nécessairement une composante autologique. Or, la distinction sujet-objet a bloqué pendant

près d'un siècle le développement d'une telle composante bien que l'enracinement de la sociologie dans la société montre à souhait que le concept de société que la sociologie s'est donné doit être construit autologiquement. Autologiquement, c'est-à-dire sans référence à l'homme, fut-il acteur, auteur-écrivain ou Luhmann lui-même...

Quod erat demonstrandum.

La science de la société

Questions à Niklas Luhmann

Entretien réalisé par André Kieserling Georg Krücken ⁹	avec la participation de Anja Frohnen Stefanie Hanke Eckard Kämper Johannes Schmidt Thorsten Schölzel Joachim Wöll
Bielefeld, février 1994	
Traduit de l'allemand par René Andriane (Universität Mainz)	Révision éditoriale réalisée par Salvino A. Salvaggio

Abstract

Cet article reprend l'essentiel d'une discussion portant sur l'ouvrage de Niklas Luhmann, *La science de la société*¹⁰. Le débat suit deux axes principaux. L'un vise des thèmes qui se rapportent à une sociologie de la science comme sous-système de la société. L'autre pose la question relative à la possibilité de se représenter cette sociologie de la science comme une sorte de théorie de la science qui doit chercher à la fois à dialoguer avec l'épistémologie et à lui faire quelques concessions. Dans une première partie de la discussion, les questions liées à l'aspect scientifico-sociologique du sujet ont été abordées, alors que dans la seconde partie ont été rencontrés les thèmes épistémologiques et ceux qui concernent le constructivisme.

⁹ Fakultät für Soziologie, Universität Bielefeld, Postfach 100131, 33501 Bielefeld, Germany. E-Mail: georg.kruecken@post.uni-bielefeld.de

¹⁰ Luhmann N. (1990) *Die Wissenschaft der Gesellschaft*, Frankfurt/M.: Suhrkamp.

I. La sociologie de la science comme sous-système de la société

Question: A l'opposé de ce qui ressort d'un examen des textes de Bourdieu, je constate dans vos travaux l'absence de la thématique du pouvoir. Je voudrais vous poser à cet égard deux questions concrètes en rapport avec la théorie de l'évolution. A propos du premier des trois mécanismes de l'évolution (la variation —suivie de sélection et stabilisation), vous dites: *il y a toujours variation lorsque quelque chose d'inattendu est dit, imprimé ou publié*. Mais je me demande dans quelle mesure les structures laissent vraiment un espace où puisse se dire quelque chose d'inattendu. Vous distinguez vous aussi sélection latente et sélection contrôlée. Avec Bourdieu, on pourrait dire que la sélection latente n'est légitimée que par la sélection contrôlée. On pourrait alors considérer les mécanismes de sélection comme des mécanismes de pouvoir. Ma deuxième question découle de la première: ne pourrait-on pas considérer la réputation également comme un mécanisme de sélection et donc comme mécanisme de pouvoir?

Niklas Luhmann: La première question dépend du concept de pouvoir, car diverses modalités de réponses sont possibles en fonction de la façon dont on utilise ce concept. Ce que Bourdieu, mais aussi d'autres auteurs français, entendent vraiment par pouvoir n'est pas clair à mes yeux. Si l'on entend par là le résultat effectif d'une situation donnée, alors tout s'estompe: chaque société, à chaque moment, est le résultat du pouvoir, tout simplement parce qu'elle est ce qu'elle est. Lorsque vous stationnez votre voiture quelque part, personne ne peut plus stationner à cet endroit et ce serait l'exercice d'un pouvoir. Lorsque vous faites imprimer quelque chose dans un journal, comme journaliste ou comme rédacteur, et que vous dites "ceci viendra en première page", c'est un pouvoir. Vous achetez les dernières oranges dans un magasin, c'est-à-dire que plus personne ne pourra en acheter puisqu'elles sont épuisées, c'est encore du pouvoir. La seule réponse conséquente est alors de dire que tout est réductible au pouvoir, mais il s'agit d'une affirmation tautologique de causalité. Elle cite une seconde fois comme cause de soi la situation dans laquelle nous nous trouvons. Je pense au contraire que des problèmes spécifiques interviennent autour de l'évolution et je préfère un autre concept de pouvoir: celui de chantage [*Drohmacht*]. Il

s'agit, sous la menace de sanctions négatives, d'extorquer quelque chose qui ne se situe pas dans le champ de la menace. Ce pourrait être, tout simplement, la violence physique mais on pourra aussi menacer d'un licenciement ou de la publication d'informations désagréables: je publie un dossier de la Stasi vous concernant si vous ne me garanzissez pas des suffrages correctement orientés lors de telle élection ou si vous ne me payez pas telle somme. C'est seulement comme chantage que le pouvoir devient politiquement dangereux parce qu'il s'étend sur un terrain qui n'est pas le sien, si l'on peut dire. Je néglige ici la distinction entre sanctions négatives et sanctions positives. L'évolution dont nous avons parlé, le besoin de contrôle dans le domaine politique et celui de démocratisation, comme aussi la liberté de pouvoir changer de groupes de pression, sont connectés, d'après moi, à cette capacité d'expansion aux sanctions négatives. Ceci, bien évidemment, ne constitue pas encore une théorie politique complète car on devrait y adjoindre bien des choses. On doit donc se prononcer sur le concept de pouvoir et si l'on choisit ce terme pour désigner l'effet réel d'une situation donnée, on émet une tautologie où le concept se dissout. L'intérêt serait, à mon avis, d'aborder la question par les sanctions négatives, c'est-à-dire le chantage, le pouvoir de menace.

Question: Quelle serait donc la signification de ceci non pour le système politique mais pour l'analyse de la science?

N.L.: Une première possibilité est de dire par exemple qu'en tant que scientifiques nous nous consacrons à la recherche nucléaire et que tel est l'état de cette recherche. Maintenant, que vous construisiez une centrale nucléaire ou une arme atomique est votre affaire. Vous pouvez en décider selon des critères politiques ou économiques. Nous créons, par le savoir, une situation déterminée dans un contexte précis mais nous ne menaçons personne de quoi que ce soit. Le savoir est là et il est à votre disposition. Il s'agirait de pouvoir mais dans le cadre d'une conception large du pouvoir. La situation serait tout autre si les scientifiques disaient: nous pouvons faire ceci ou cela mais nous ne le faisons qu'à la condition que vous financiez tel projet, que vous ne fassiez aucun usage de telle découverte et que vous en inscriviez l'interdiction correspondante dans la constitution. Le savoir est soit estampillé positivement, soit utilisé négativement comme arme de chantage,

comme pouvoir de menace. On fera breveter ce savoir et l'on pourra ainsi décider qui y a accès et qui ne l'a pas. Le concept de pouvoir me semble avoir ici une fonction-clé dans l'affinement de la problématique. Mon impression est toutefois que cette nette différence de situation se trouve ou surfaite ou dissoute dans des intérêts spécifiques. On pourrait considérer comme pouvoir certaines découvertes dans le domaine du génie génétique ou dans celui de la recherche nucléaire mais vraiment pas la découverte d'une nouvelle technique de réservation des places en avion!

Question: Vous avez déjà fait un pas de plus. Vous en êtes à la disponibilité du déjà produit, alors que ma question portait sur la possibilité de la production, c'est-à-dire sur la production du savoir, donc sur une étape antérieure. Qu'est-ce qui est permis et qu'est-ce qui ne l'est pas? Quel savoir est produit et lequel ne l'est pas? Ici, la thématique de la réputation est intéressante car la notoriété pourrait bien être un mécanisme qui gouverne la décision. Ceci à un niveau supérieur où il ne s'agit plus de l'appartenance à une organisation mais où l'on risque sa réputation comme scientifique.

N.L.: Mais il s'agit à nouveau d'un concept de pouvoir purement causal.

Question: Le discours sur le pouvoir est peut-être malencontreux et il faudrait sans doute élargir la problématique. Chez Bourdieu de même, il s'agit tout simplement de savoir si l'on peut se représenter une sélection non-programmée qui se déroule sans contrôle de la théorie et sans contrôle des méthodes. On aurait alors un fait scientifique rationnellement sous-motivé qui non seulement ne s'écarte pas par hasard des règles d'une doctrine scientifique normative mais qui accuse une distorsion systématique, c'est-à-dire qui protège des intérêts précis. Que l'on nomme cela pouvoir, violence structurelle ou autrement n'est peut-être pas si important. De toutes façons, des théories de ce genre se présentent avec ou sans concept de pouvoir. Et la question revient sans cesse de savoir si, grâce à la théorie systémique, nous pouvons aborder cette espèce de "corruption" de la vérité ou si la question n'est pas, d'une certaine manière, déjà exclue et donc plus ou moins bloquée comme objet de recherche.

N.L.: On pourrait peut-être aborder la question par la notion d'intérêts. On affirme d'abord qu'il y a un intérêt spécifique pour la science, que la science produit, en elle-même, un intérêt pour le savoir. Or, il y a des intérêts à ce que certaines formes de savoir soient mieux diffusées que d'autres, en particulier les siennes propres parce que la réputation en dépend. Selon que l'on trace les frontières plus ou moins nettement, je pense que l'on peut trouver derrière chaque activité un intérêt correspondant. En matière scientifique, ceci vaudrait déjà pour la moindre variation. Si quelqu'un dit qu'il ne croit pas ceci ou cela et que l'interlocuteur demande pourquoi, on buttera toujours sur une motivation ou sur un intérêt. Surgit donc une deuxième question. Ces intérêts se condensent et s'agrègent-ils à ce point pour appuyer telle tendance au détriment de toute autre? Cet aspect des choses a été bien vu en sociologie des sciences. On favorise, par exemples certaines théories dont on se sent plus proche ou on apporte un soin particulier à ses propres doctorants ou agrégatifs par rapport à ceux des autres. Qu'est-ce qui est accepté comme tradition? Qu'est-ce qui est publié, enseigné? Qu'apprend-on à connaître à la nouvelle génération et qu'est-ce qui lui reste caché? En vérité, au sein de la science, dans des conditions bien déterminées, la politique des intérêts particuliers est également répartie. En Scandinavie, par exemple, les chaires, même dans le domaine juridique, ont été longtemps occupées par des chercheurs et enseignants adoptant une perspective positiviste. Dès lors, un programme précis se trouve fixé pour longtemps. Dans les petits pays, dotés de peu d'universités, cette situation peut s'avérer catastrophique car les étudiants n'ont pas vraiment le choix d'autres universités où aller se former. Où aller étudier sinon à Oslo ou à Copenhague? Les structures d'intérêts sont donc définies au niveau national et dans une langue bien précise. Une troisième question serait de savoir s'il n'y a pas, dans le système, des mécanismes auto-correcteurs et des forces auto-curatives, de sorte que la question est celle du moment où le jeu devient transparent. Aussi loin que j'examine le développement des théories dans ce domaine, je vois qu'une préférence déterminée pour l'une d'elles se rend d'elle-même obsolète. A un moment donné, on entend sans cesse la même chose et le besoin se fait sentir d'une initiative non-conventionnelle. Indépendamment du syndrome *normal science* on a le sentiment qu'à force de courir sans cesse après les théories en vogue, une lassitude se fait jour. Le terrain

s'ouvre à nouveau à des novations fortuites. J'admets une sélection basée sur des intérêts mais je ne crois pas que ce mode ait une autre signification que celle d'un ajournement provisoire.

Question: Je voudrais revenir sur la deuxième question et demander si le mécanisme de réputation, dans le système scientifique, ne véhicule pas de tels intérêts et même s'il ne les cultive pas?

N.L.: Je crois que la réputation offre un intérêt pour ceux qui ne la possède pas. Pour les autres, elle va de soi, pour ainsi dire, et c'est plutôt une charge. Il y a bien sur quelques avantages: aucune difficulté à trouver un éditeur ou à placer des articles, par exemple. Il y a peu de problèmes à se faire une réputation. Les personnes d'un certain âge sont toujours et à nouveau sollicitées et sont amenées à répéter sans cesse les mêmes choses. Quant aux jeunes, ceux qui aspirent à la réputation, je les soupçonne de viser des thèmes porteurs d'une carrière qui, apparemment, seront facilement remarqués par les revues spécialisées ou par les programmes d'avancement. La réputation serait alors un facteur qui promeut les innovations, du moins partiellement, mais surtout celles qui sont en devenir. L'intérêt se situe en ce cas dans la conquête de la réputation grâce à certains thèmes de recherche. L'effet est sélectif mais pas par rapport à l'objet lui-même mais par rapport à ce qui paraît d'actualité. Il peut s'agir de recherches sur la paix, de la redécouverte des sociologues classiques, d'écologie, des nouveaux mouvements sociaux ou d'autres thèmes qui n'ont pas encore été mille fois rabâchés et qui possèdent une sorte de bonus pour l'avancement.

Question: Le cas contraire m'intéresse davantage, celui où une réputation bien établie oriente le choix des sujets et se voit attribuer des crédits par la sphère politique ou scientifique. Il se trouve alors que certains sujets sont traités et d'autres pas. Je me demande si cette procédure de choix et la dépendance à l'égard de la réputation n'introduisent pas de nombreuses influences étrangères au sein de la science? N'impose-t-on pas des programmes de recherche uniquement parce qu'ils sont politiquement opportuns?

N.L.: Je verrais les choses plutôt dans le sens inverse. Si la science produit de la réputation et qu'il est plus facile aux bénéficiaires de celle-

ci d'obtenir de l'argent, c'est une influence de la science sur le donateur et non une influence de celui-ci sur la science. Les mécènes ne peuvent pas se fier, bien évidemment, à de possibles vérités mais bien plutôt à la réputation confirmée. Ainsi considérée, celle-ci constitue, dans les relations extérieures du système, une articulation structurelle entre possibilités de financement et projets de recherche. En ce sens la réputation, dans ses effets externes, se révèle positive pour la science. Elle peut ainsi tenir un langage clair, ce qu'elle ne pourrait pas à partir de la sécheresse d'un projet de recherche. L'opportunité politique est une autre question. Il existe actuellement un programme d'évaluation pour les instituts de recherche en Rhénanie-Westphalie. Ici, la réputation des experts et des responsables de cette évaluation joue un grand rôle. Mais le Gouvernement nous a déjà averti que nous n'avions pas à nous soucier des intérêts qui se profilent derrière les instituts. D'un côté donc la réputation des experts et de l'autre le pouvoir politique qui se réserve le droit de décider que tel institut est proche de la société et qu'il doit être maintenu, quel que soit l'avis des scientifiques. L'hésitation, je la trouve plutôt à l'intérieur du milieu scientifique, c'est-à-dire dans les expertises et dans le système d'arbitrage. Lorsque quelqu'un, dans la fatigue du soir, dicte quelques phrases, cela peut conduire au refus ou à l'acceptation de projets de recherche, de livres ou d'articles dans des revues spécialisées. En ce sens on peut parler d'un code de valeurs positives et négatives. On peut donc utiliser sa réputation pour ne pas donner une chance à un projet non mûrement réfléchi et pas nécessairement pour faire triompher ses préférences personnelles. Mais je ne sais pas si ce sont là des questions de pouvoir au sens de pouvoir de menace, voire de chantage. On subordonne l'acceptation d'un projet aux préférences d'un expert ou d'un professeur et l'on sait qu'on n'en sortirait pas sans cette disposition préalable. Il en est ici comme ailleurs où la problématique du pouvoir entre en jeu. Beaucoup de légendes et de mythes entrent en scène.

Question: S'il s'agit d'une promotion de la recherche appuyée politiquement par le pouvoir et soumise à certaines conditions, des effets ne se produisent-ils pas qui doivent être pris en considération dans la description de la science?

N.L.: Je suis d'accord et beaucoup dépend du mécanisme de la réputation mais je verrais la chose d'une façon circulaire, car la politique ne s'invente pas dans les commissions de sélection où l'on décide qui sera promu et qui ne le sera pas. L'interrogation des politiciens est toujours: qu'est-ce qui ne me discréditera pas? Les décideurs politiques ont le pressentiment de ce qui marchera et de ce qui ne marchera pas mais, pour en juger, ils se tournent vers les experts réputés.

Question: Ma question porte moins sur le contenu de la promotion que sur la possibilité de promouvoir sous cette forme. Que peut bien signifier l'encouragement à la recherche pour des projets qui ne dureront que trois ans? Qu'est-ce qui, de la sorte, est exclu du développement scientifique?

N.L.: Tout d'abord, on a comme conséquence une hyperbureaucratization, éprouvante pour beaucoup et décourageante. D'aucuns n'introduisent plus de demandes parce que, à titre d'exemple, l'élaboration d'une demande de recherche sur les facteurs de risques entraîne un tel risque qu'on ne la tient plus pour significative! Ce sont des mécanismes de blocage et des effets de découragement internes à l'organisation de la recherche mais ils sont ressentis d'une façon différente selon les individus. Les uns réagissent avec apathie, d'autres pensent que leur discipline doit absolument être connue. La question est de savoir à quel niveau on situera le projet car il est bien évident que surgissent des effets d'organisation dès que les structures jouent un rôle dans les systèmes fonctionnels.

Question: Je voudrais enchaîner avec une question sur la signification, pour l'analyse de la science, des divers niveaux de formation des systèmes. La triade interaction/organisation/société est investie dans votre recherche d'une très haute valeur, du moins implicitement, même si elle ne figure pas parmi les concepts fondamentaux. Je pense qu'avec cette triade, on possède, toute prête, une possibilité unique de synthèse. Elle peut, en effet, englober et intégrer presque toutes les constructions de la sociologie de la science. Le point de vue de la science comme système fonctionnel dans la société peut intégrer tant la conception initiale de Merton que, peut-être, de larges pans de la philosophie rationaliste des sciences et de l'histoire des sciences. La science vue

comme problème d'organisation permettra de traiter toutes les questions relatives à l'organisation de la recherche scientifique élaborées dans les années soixante ou dans les années quatre-vingts par Richard Whitley par exemple. Le problème de l'interaction concerne principalement la sociologie moderne de la science, en particulier le travail de laboratoire. Je vois dans ce pouvoir de synthèse de la triade une occasion de remplacer d'autres concepts plus complexes, comme "la science comme institution", et de préciser certaines questions sur la recherche. Reste à savoir si, et dans quelle mesure, ces niveaux systémiques se laissent isoler les uns par rapport aux autres. Si l'on doit accepter, ne fût-ce qu'imparfaitement, un flux de communication même interrompu, entre ces niveaux, on devrait se demander quelles en sont les implications. Prenons, par exemple, les modifications dans l'organisation de la recherche. Que l'on pense à la question posée précédemment sur les projets à temps déterminé. Pensons à la tendance à garder secrets les résultats dans le domaine militaire et à breveter les découvertes scientifiques. Ma question serait donc: dans quelle mesure des modifications dans l'organisation entraînent-elles des changements sur les autres niveaux? Restent-ils sans effet sur la science conçue comme système fonctionnel dans la société?

N.L.: Je parle ici de l'organisation et de la société. Un aspect, mais seulement un aspect partiel de cette question, me semble être le fait que, dans l'ensemble, on sous-estime la signification de l'organisation pour la société. En d'autres termes, on décrit au niveau social des phénomènes qui, en réalité, sont des problèmes d'organisation. Ainsi parlons-nous de classe politique et d'inefficacité de l'action politique alors qu'il s'agit de savoir ce que l'on peut vraiment attendre d'un parti qui serait une organisation efficace. Nous parlons de l'effondrement de l'économie planifiée mais dès qu'on réalise qu'un parti a essayé, en tant qu'organisation, de contrôler toute l'économie, on se rend compte que l'on est en présence de la question de l'organisation. Je distinguerais donc fondamentalement organisation et société. Une réponse possible serait de dire que passer de l'organisation à la société implique le passage au niveau d'une théorie de l'évolution. La question de savoir si le besoin s'en fait déjà sentir au niveau de l'organisation est plutôt controversée. Il y a certes des tendances dans la *Population ecology* et dans la théorie de l'évolution des systèmes économiques. Mais, à part

cela, il n'y a plus de planification dans la société si ce n'est par les organisations, c'est-à-dire par les systèmes sociaux qui peuvent communiquer en tant qu'appareils. Ils ont donc besoin de communication non seulement pour leur reproduction mais pour communiquer quelque chose de bien déterminé, par exemple au nom de Siemens, ou d'un syndicat, ou du Gouvernement fédéral. Lorsque l'on considère le rapport organisation/société, on voit qu'il est de nature relativement rationnel. D'un côté des intentions, de l'autre des répercussions évolutives. Dans le sous-système scientifique, nous avons, par exemple, une tendance à favoriser des projets parce que les collaborateurs ont des contrats temporaires et peuvent être licenciés (ce qui est plus avantageux, bien sûr, que des contrats à vie). Ceci peut très bien être planifié au niveau de l'organisation mais ne manque pas d'avoir des répercussions sur le système scientifique du fait que des projets sur lesquels on ne peut produire de résultats écrits dans un délai de trois ans, par exemple, ne sont plus pris en considération. Ces réflexions dépendent naturellement, au niveau théorique, de la question de savoir si l'on est à même de décrire une organisation comme un système autopoïétique qui, tout d'abord, se reproduit lui-même pour ensuite poursuivre sa route sans contrôle réel des répercussions sociales.

Question: Les études disponibles font également problème, car les concepts sociologiques classiques de science se distinguent surtout au niveau des rôles et des organisations structurées. Sous cet aspect, les changements structurels de la science apparaissent fondamentalement comme des changements dans les organisations les plus éminentes. C'est dire que l'on perçoit une ascension des instituts de recherche et une dégradation des formes universitaires bâtardes. Cela dit, vous privilégiez un discours relativement abstrait. Cela résulte de votre intention d'élaborer une théorie réflexive sur le système scientifique. Cette théorie doit dépasser toutes les discontinuités historiques possibles et pas seulement les souligner, parce qu'elle doit identifier le système, également dans sa dimension temporelle. Dès lors, je trouve la question de Georg Krücken passionnante: à quel niveau pouvez-vous vous représenter une implication de la science comme sous-système social et sur quoi mettriez-vous actuellement l'accent?

N.L.: Je crois que cette question devrait être envisagée selon les disciplines car je doute que l'on trouve une seule réponse pour les mathématiques ou la physique, pour la pédagogie ou la philosophie. Les différences régionales doivent également être prises en considération. C'est ainsi qu'aux Etats-Unis la situation est très différente de la nôtre aussi bien en ce qui concerne les orientations courantes que pour le financement des projets. Le personnel engagé par les universités privées, de même que les professeurs, ne disposent pas de secrétaires personnelles et doivent pourvoir eux-mêmes à toutes les conditions de travail. Mais si vous m'interrogez sur les modifications correspondantes dans le champ scientifique, j'aurais quelques difficultés à vous répondre. En revanche, en politique, ce me semble plutôt évident. En effet, les partis politiques, si l'on compte à partir de la social-démocratie, ont à peine un siècle d'existence et le système, dans beaucoup de pays, ne fonctionne pas encore. En matière religieuse, on pense au surgissement de formes de vie non-ecclésiales. J'ai pu l'observer de façon indirecte, en Amérique latine. La seule articulation de cette forme de vie religieuse avec celle de l'Eglise hiérarchique est la Vierge Marie et l'immortalité de l'âme. En dehors de cela, la vie religieuse s'est complètement éloignée de l'Eglise. Ceci vaudrait également pour ce que l'on appelle chez nous la tendance individualiste. Ici encore je vois clairement les implications des mutations historiques du système fonctionnel. J'hésiterais toutefois en ce qui concerne le champ scientifique parce que l'organisation n'y fut jamais à ce point dominante. Voyez toutes les publications relativement indépendantes de l'organisation structurée.

Question: Dans votre ouvrage sur la science, à côté de cet aspect plutôt statique qui souligne la constance de la fonction et du code de la science, on trouve une seconde série d'arguments. Je les lis comme si vous vous attachiez non seulement à prendre au sérieux du point de vue sociologique les récentes découvertes sur les facteurs de risque, les inquiétudes provoquées par les découvertes ou par les catastrophes naturelles, mais comme si vous envisagiez également de réagir au niveau de l'autodescription de la science, c'est-à-dire par une refonte de la théorie scientifique.

N.L.: Je pense ici avant tout à la situation des experts scientifiques. Les experts peuvent très bien se voir commander un travail par les

politiciens et constater que, dans l'immédiateté d'une confrontation, aucune décision politiquement claire n'est prise. Ce sont là des expériences vieilles de vingt ou trente ans et qui, bien évidemment, interviennent dans la description de la science et, en partie, dans son auto-description. Le résultat est une perte de plausibilité pour toute espèce de thèse technocratique. Les experts ne peuvent plus dire: "si vous ne considérez pas notre savoir, ce sera votre tombeau". Dans la mesure où l'on en vient à l'autodescription du système scientifique et où la science ne se laisse pas porter par la nécessité de la reconnaissance sociale, sans réfléchir plus avant, une chance de mutation des figures théoriques se fait jour. La théorie systémique se porte alors candidate parce que, à partir de là, on pourrait dire clairement: *nous ne sommes que science et vous êtes le pourtour. Nous nous concentrons sur notre fonction propre, or vous en avez une autre, alors remplissez votre tâche convenablement. Nous ne produisons que les améliorations que nous pouvons apporter en tant que scientifiques et avec une évaluation scientifique.* Ce serait l'acceptation de la différenciation fonctionnelle et de la spécialisation fonctionnelle. Je suis persuadé que l'insécurité produite par l'impact de la science et la montée croissante de problèmes difficilement résolubles ou irrésolubles, dans le domaine de la médecine évidemment mais aussi en matière énergétique, rejailliront un jour ou l'autre sur la science elle-même. Dans la mesure où il existe une auto-description de la science, il peut se produire un changement de climat qui nécessite des figures théoriques plus compliquées. Il pourrait se faire que la sociologie soit interpellée plus fortement si l'on ne peut garantir qu'au fil du temps tous les problèmes se résoudreont.

Question: La question du bouleversement du système scientifique a été l'objet de controverses dans les récentes recherches de sociologie de la science. Je ne tiens pas pour non-problématique que l'on dise qu'à ce niveau on ne peut ni poser la question, ni y répondre. Nous pouvons en effet scruter les organisations structurées mais pas leur retentissement sur le système fonctionnel de la science. Mais peut-être s'agit-il d'un coin d'ombre que l'on peut laisser tel qu'il est?

N.L.: Je mettrais en garde contre une surestimation de l'organisation. Lorsque l'on tient pour fiable un programme de recherche, créer les organisations indispensables est un effet secondaire de type

instrumental. Mais cela ne signifie pas que l'on peut contrôler les conséquences. Pensez seulement à l'interaction entre la recherche nucléaire et la production de la première bombe atomique. Que la promotion de la recherche en général dépende de l'organisation dépasse la perspective instrumentale dont il a été parlé. Dès qu'il y a organisation on doit s'occuper des dépenses bureaucratiques. On doit formuler des demandes et pour celles qui sortent des sentiers battus on doit s'attendre à un refus probable. C'est là en partie une question de structure des emplois car il y a des instituts qui n'offrent que des contrats à durée limitée et lorsqu'un projet est arrivé à terme on doit en produire un nouveau pour continuer à financer le personnel. Prenez encore la recherche telle qu'elle est mise en oeuvre à partir de Bruxelles. J'ai pu l'observer récemment en Italie du Sud. A Bruxelles, on a promulgué un énorme paquet de dispositions pour la promotion de projets de recherche. Les universités ou les institutions doivent les examiner pour les monnayer. Or, il n'y a qu'en Italie du Nord que l'on trouve des firmes capables de déchiffrer ces documents et de les faire passer sur le terrain. C'est pourquoi les projets sont d'abord allés vers le Nord et il n'est resté au Sud qu'à introduire des demandes pour la promotion du tourisme. La difficulté de comprendre les conditions d'une recherche et sa possibilité joue un rôle dans l'exécution effective mais je ne sais comment relier ces facteurs à la science vue comme système social. Je suppose donc que nous avons besoin d'une perspective évolutive pour voir comment la science s'articule, à long terme, avec des priorités soumises à des aléas politiques et à des conditions d'organisation bien précises.

Question: Je crois qu'il y a d'abord un problème de langage, derrière lequel se cache peut-être un problème de fond. Vous tenez, dans vos assertions sur la société, la thèse de l'autonomie opérationnelle de la science, mais, par ailleurs vous ne voulez pas exclure qu'entre les organisations il y ait une très étroite collaboration au-delà des frontières entre les sous-systèmes sociaux. La sociologie classique de la science a toujours vu de telles formes de fusion comme une manière de colonisation par toutes sortes de forces externes. Peut-être est-ce précisément ce qui fait difficulté. Comment distinguez-vous organisation et société?

N.L.: Je suppose que nous avons besoin d'une théorie qui décrive la relation entre société et organisation structurée, mais en termes généraux. Tout d'abord, on peut dire que les systèmes fonctionnels sont programmés pour l'inclusion de la population. Tous les citoyens sont sujets de droit, tous devraient posséder quelque argent pour se nourrir, tous peuvent s'engager politiquement, fréquenter l'école et ainsi de suite. En revanche, les organisations sont orientées vers l'exclusion. Sauf ceux qui en font formellement partie, personne n'appartient à l'organisation. La logique de l'inclusion et celle de l'exclusion sont permutées lorsque l'on passe de la société à l'organisation. Ceci est remarquable car les organisations sont forcées de se brancher sur la société et cela avec le peu de membres qu'elles enregistrent. Cela mis à part, la société n'a pas d'influence sur elles. Elle ne peut prendre ombrage qu'à travers certains canaux. On peut donc élaborer des concepts généraux mais, même ainsi, je ne vois pas quel effet déterminant l'organisation de la recherche scientifique aurait sur l'évolution thématique de la recherche. Je crois plutôt que c'est une question de perspective temporelle. A brève échéance, ce peut être une question de promotion préférentielle qui reçoit une réponse différente selon les régions mais, à long terme, c'est une question d'évolution et cela signifie également des développements imprévisibles.

Question: Quel serait donc pour vous le point où vous diriez: voici un bouleversement du système scientifique qui me force à réviser beaucoup de mes assertions?

N.L.: Je ne sais pas si je peux me focaliser sur un point précis mais un point important est certainement l'impossibilité de maîtriser le devoir de lecture. Nous ne pouvons pas lire tout ce dont nous avons besoin et ce fait conduit nécessairement à de plus en plus de spécialisation. On lit certaines choses et la suite n'est qu'une confirmation de ce choix initial. On lit de préférence les nouveautés dans le domaine où l'on a soi-même publié. On voudrait savoir où en sont les autres et dans quelle mesure on les a précédés. On voudrait savoir où on en est, ce que l'on peut écrire maintenant, etc.

Question: Et lorsque vous pensez à l'avenir?

N.L.: Je penserais, par exemple, à l'ordinateur puisque la mémoire nous fait problème; l'ordinateur lui ne peut oublier. La mémoire repose sur le fait que presque tout ce que nous enregistrons est oublié. Seul ce qui se répète est mémorisé; parce qu'on le lit à nouveau dans des publications actuelles. Ce qui ne réapparaît pas est oublié. Lorsque l'on utilise l'ordinateur, on ne trouve aucun équivalent de ce jeu souvenir/oubli. Toutes les informations pourraient être datées et l'ordre donné d'effacer ce qui a été enregistré avant telle date et qui n'a plus été rappelé depuis. On aurait donc une régulation mécanique de l'oubli. Mais l'élimination d'un matériaux obsolète ne peut dépendre d'une limite chronologique! Par exemple, nous n'avons plus besoin du fonctionnalisme structurel des années soixante sauf pour la préparation d'un séminaire et certainement pas pour la recherche actuelle. Pour décrire ce problème, nous avons besoin d'une nouvelle théorie de la mémoire. La fonction de la mémoire ne serait plus d'enregistrer le passé mais de discerner ce qui peut être oublié et ce qui doit être retenu. Si j'avais cette nouvelle théorie, qui implique le passage du traitement livresque de l'information au traitement "ordinateur", j'obtiendrais un nouveau type de rapport entre mémoire et oubli. Mais même avec une telle théorie, il serait difficile d'avancer un pronostic pour l'avenir. De toutes façons, je suis ennemi des pronostics.

Question: Ce scénario que vous avez prévu pour l'avenir est déjà présent. Déjà maintenant on ne peut tout lire. Nous devons choisir et isoler ce que nous pouvons oublier sans regret. Ici, en principe, le mécanisme de la réputation, vu comme mécanisme de sélection, entre à nouveau en jeu.

N.L.: Le mécanisme de la réputation oriente le choix des lectures. On cherche d'abord dans les revues réputées, puis dans les autres, d'abord les publications d'auteurs réputés puis les autres. Toutefois, intervient toujours un facteur fortuit. Si on lit un article d'un scientifique réputé, on découvre dans la même revue des textes non recherchés mais qui présentent un aspect intéressant. L'ordinateur changera certainement ce mode de sélection. On pourrait lui ordonner de sortir ce qui est de Parsons ou de Luhmann sans voir apparaître tout le reste sur l'écran. Par ailleurs, il est possible d'obtenir ces données et bien d'autres en interrogeant l'ordinateur par thèmes et demander, par exemple, tout ce

qui a été publié avec “banal” dans le titre. Je suppose qu’à ce niveau, s’offrent des possibilités très diverses. Ma théorie sur la mémoire s’articulerait autour de la relation se souvenir/oublier et, en plus, passé/avenir. Qu’y a-t-il de si important dans le passé que je doive le mentionner quand je fais du nouveau? C’est là une approche très abstraite mais nécessaire pour réfléchir à ce qui change lorsque la technologie de la mémoire change. Par exemple en économie, l’oubli joue un certain rôle en matière monétaire. Il est mieux d’ignorer parfois l’origine de l’argent. C’est bien pourquoi il est si difficile de lutter contre le blanchiment de l’argent sale. On trouve ici une préférence structurelle pour l’oubli liée à la globalisation de l’opération. Les organisations également tendent vers l’oubli. Elles oublient curieusement combien de fois elles ont essayé de se réformer. Aussi ont-elles besoin de conseillers d’entreprise qui leur resservent sans cesse les vieilles idées réformatrices.

II. Théorie de la science et épistémologie

Question: A propos du concept de science, ne faudrait-il pas d’abord commencer par se demander ce qu’il inclut et ce qu’il exclut?

N.L.: Je pense qu’il faut d’abord savoir si l’on part d’un concept institutionnel de la science ou de l’idée d’un code commun, voire d’une programmation commune, ou encore si l’on recherche un ancrage transdisciplinaire ou interdisciplinaire. Prenons l’exemple de l’histoire. Si l’on part d’un concept institutionnel, universitaire donc, il n’y a pas de problème à considérer l’histoire comme une science. Les historiens forment une faculté propre, ils ont donc une discipline qui leur est propre. Même aux Etats-Unis, où les écoles professionnelles sont comptées à part, on n’en viendrait pas à penser que l’histoire n’est pas une science —encore que la distinction entre *Science* et *Humanities* y joue un rôle. La science fixe ses frontières en se donnant un code commun. Je rangerais donc l’histoire dans la science car les historiens ont également leurs critères d’exclusion. Eux aussi, comme les autres, couvrent de larges domaines où ils discutent du vrai et du non-vrai. Si l’on reconnaît la méthode narrative comme une mise en ordre des faits sur fond de connaissance des sources et de talent d’improvisation, je

n'aurais aucune réticence à décrire l'histoire en termes de science. Même en ce qui concerne le vrai et le non-vrai, je ne vois pas de difficulté car, que je sache, il n'y a pas un historien qui affirme que la vérité de ses assertions ne l'intéresse pas. Ceci ne signifie pas que tout doit être estampillé vrai ou faux (en sociologie, nous ne le faisons pas non plus) car la codification n'est pas standardisée. La question porterait plutôt sur la possibilité de combiner une théorie sociologique de l'histoire de la société avec les programmes de la science historique proprement dite. Nous n'arrivons pas à un consensus avec les historiens sur une théorie sociologique de l'évolution de la société ou de l'évolution de la sémantique ou de celle des sous-systèmes dans la société. En effet, ils peuvent toujours exhiber des sources qui ne cadrent pas avec la théorie ou qui semblent réfuter quelque assertion. Or, comme sociologues, nous avons de tout autres exigences en matière d'empirisme que les historiens dont les preuves sont fournies par les sources. La question est de savoir si l'on peut élaborer une théorie de l'évolution à ce point rigoureuse qu'elle puisse traiter d'une façon appropriée le passage d'une société archaïque à une société déjà hautement cultivée et de celle-ci à la société moderne que nous connaissons. En ce domaine, il apparaît qu'une théorie sociologique ne peut répondre à toutes les questions que se posent les historiens. Elle agirait très sélectivement dans chaque champ d'investigation. Elle chercherait les données et les problématiques pertinentes pour la théorie sans partir du fait que l'histoire englobe tout ce qui fut et qu'elle doit intégrer ce tout dans une vision globale. Une théorie sociologique de l'histoire ne ressemblerait pas à la conception que se font les historiens de leur travail propre. L'histoire serait, pour ainsi dire, un réservoir de matériaux accessibles à différentes disciplines (on trouve quelque chose de similaire dans d'autres domaines, par exemple en chimie et en biologie). Lorsque je travaille sur des matériaux historiques, je butte sans cesse sur une difficulté supplémentaire. Je ne puis commencer par les études critiques, même pas par les études historiques proprement dites. Aller directement aux sources est certes beaucoup mieux mais ne va pas sans interrogations difficiles à satisfaire car, lorsque l'on cherche des sources étonnantes ou susceptibles de surprises, on ne sait trop où les trouver. Lorsqu'on les a trouvées chez tel ou tel, manquent les notes explicatives et l'on ignore sur quoi s'appuie l'auteur et ainsi de suite. Le travail sur les sources originelles soulève d'énormes difficultés,

indépendamment du fait que les sociologues ne sont pas, habituellement, formés aux disciplines historiques.

Question: Mais dans quelle mesure un concept scientifique est-il sélectif? Dans le cadre d'entretiens interdisciplinaires ainsi que dans des publications des années soixante-dix, vous avez conseillé aux historiens d'abandonner le concept de *procès*¹¹ [Prozeßbegriff] ou en tout cas de le mettre fondamentalement à l'épreuve. Une historiographie qui utilise ce concept reste associée à des prémisses qui n'ont aucun caractère scientifique mais qui résultent plutôt d'un discours commun. Cette dernière assertion contient une critique forte, non dans le sens qu'il n'y aurait pas science mais du moins dans celui que certaines possibilités demeurent inemployées si l'on en reste à l'auto-description d'un système social et si, par ailleurs, on tient compte de la narrabilité. Je pense encore, dans ce contexte, à votre concept de *théorie réflexive*. Elle vise en général le fait de laisser inemployées des possibilités de l'abstraction scientifique et ceci souvent contre l'auto-compréhension qu'a chaque discipline d'elle-même et sous ses protestations. Je me demande si juger de l'objet dans le cadre de sa propre théorie peut encore être entendu comme une liberté sociologique?

N.L.: Certainement. La question est de savoir comment on peut disposer de l'appellation *science*. Je ne dirais pas que c'est à la sociologie, comme science parmi d'autres, qu'il revient de dire ce qu'est la science. Grâce à une théorie sociologique on peut décrire des théories de la réflexion qui se pensent comme scientifiques. Mais savoir si cela implique une quelconque contrainte est une deuxième question. Ceci est patent pour les théories économiques où l'on n'accepterait quand même pas que les économistes, même lorsqu'ils se prononcent pour l'économie de marché, aient scrupule à se considérer comme scientifiques. La question est dès lors de savoir si les sciences s'enrichissent par des théories lourdes d'engagement en faveur de systèmes qui ne se laissent pas justifier d'un strict point de vue scientifique. La théologie doit se considérer comme science et comme

¹¹ Les termes français *processus* ou *développement* seraient sans aucun doute plus adaptés (et élégants) pour rendre la signification de *Prozeß*, si la tradition n'avait imposé celui de *procès*... (note de Krüecken, Kieserling, Salvaggio)

foi. La pédagogie est une science mais elle doit aussi former des maîtres et les encourager face à des conditions de travail presque désespérées. Le droit est une science mais il doit reconnaître aux juristes le droit de séparer le droit et le non-droit et ceci est vraiment un paradoxe. Les théories réflexives ont donc un retentissement second et sont ainsi chargées d'axiomes non-déductibles scientifiquement. Pourquoi la sociologie aurait-elle le droit de dire "ceci est une science" tandis que d'autres affirment le contraire? Cette controverse doit trouver une réponse à l'articulation structurelle des deux niveaux évoqués ci-dessus. Par exemple, qu'enseignent les théologiens à partir de leurs analyses scientifiques ou à partir de celles qu'ils font de la fonction sociale d'un système religieux? Même la société n'est pas elle-même décrite d'abord par sa théorie sociale. La compréhension habituelle de la société est, en fait, produite par les media. Nous savons dans quelle société nous vivons par la lecture des journaux et par la télévision. Nous ne nous rendons pas compte que nous comprenons le vécu quotidien parce que nous avons été préalablement informés par les media sur l'événement lui-même ou sur sa préhistoire. Qui comprendrait la signification de la chute du mur de Berlin s'il ne connaissait pas la nature de l'objet? Cela ne ressort pas du phénomène lui-même puisque, en soi, le mur peut signifier n'importe quoi. Dès que la société se décrit, entre en jeu une nécessité historique. Nous ne nous comprenons pas nous-mêmes à partir de nous-mêmes mais à partir de la différence d'avec les époques précédentes, d'avec les autres sociétés. Nous nous saisissons comme modernes à partir du pré-moderne.

Question: Vous décrivez la société comme un système qui reconnaît ses opérations à partir de la distinction binaire du vrai et du faux. En outre vous admettez que ce code binaire n'est pas un critère pour distinguer les assertions vraies des fausses mais qu'il établit seulement l'implication de cette distinction. Le concept de codification binaire occupe de plus une position intermédiaire qui relie les considérations sociologiques sur la science à la réflexion épistémologique. Selon qu'on le considère de l'intérieur ou de l'extérieur, le concept de code conduit à une réflexion ou sociologique ou épistémologique. Vu de l'intérieur, le code est comme un horizon. Vu du dehors, il apparaît dans ses limites parce que d'autres codes jouent également un rôle.

Vos positions sur ce que sont les théories et les méthodes aident à cerner ces deux catégories qui, pour la science, décident de la répartition des valeurs du code. On peut toujours essayer de voir s'il s'agit d'une tentative de construire un concept de programme sans barrières structurelles, c'est-à-dire des méthodes et des théories qui produisent un critère de scientificité. La conséquence serait que, si l'on s'éloigne de ce critère, on ne fait plus de la science. Le non-arbitraire ne réside ni dans les théories, ni dans les méthodes qui, prises en elles-mêmes, pourraient toujours être autres. Il est dans la conjonction elle-même, dans le fait qu'il y a ces deux catégories de programmes et que l'on doit les arrimer l'une à l'autre dans chaque opération. Il y a là assurément une divergence avec les prescriptions du rationalisme critique. Dans ce cadre, on peut se demander si ce n'est pas un postulat très fort qui, à sa manière, agit sélectivement et qui renvoie certaines disciplines que l'on range généralement parmi les sciences à un problème d'identité. Ceci ne concerne-t-il pas, entre autres, la sociologie? Comment nous situons-nous comme sociologues si cette exigence d'un arrimage constant des théories à des méthodes, quelles qu'elles soient, s'applique à nous-mêmes? Comment nous situer si nous pensons qu'en sociologie il n'y a rien que des programmes méthodologiques qui renoncent délibérément à la théorie pour s'en remettre à l'objet sans réserve et sans orientation conceptuelle? Comment nous situer s'il n'y a, d'autre part, pour les théories sociales et pour les entreprises du même ordre, aucune véritable méthode qui permette de répondre à la question du "comment c'est fait?" indépendamment de préférences préétablies, par exemple pour la théorie des systèmes?

N.L.: Nous avons certainement tendance à refouler les questions théoriques derrière le développement des méthodes. Nous nous concentrons sur des questions d'attribution causale sans avoir recherché d'alternative. Par ailleurs, le travail sur les théories ne plaît guère si l'on en croit la concentration sur les questions de méthode. On peut très bien fournir des critères et se demander quelles théories peuvent encore être maintenues et à quel niveau de contrainte. On peut comparer diverses théories entre elles et se demander quel est l'avantage, ou le désavantage, à s'en remettre tantôt à la mise en diagramme, tantôt à la dialectique ou au fonctionnalisme. Qu'est-ce qu'une évaluation théorique différentielle et que peut-on faire, ou ne pas faire, lorsqu'on

opère du point de vue de l'observateur? On est bien obligé de constater qu'il n'y a pas mille possibilités d'élaborer des théories contraignantes. Des théories à même de mettre des matériaux d'une insaisissable complexité sous une forme appropriée au travail scientifique sont comparables à d'autres théories, ne fût-ce que du point de vue de la complexité. De plus, il y a des théories globalisantes qui ne concordent pas avec les conséquences théoriques ou méthodologiques. On peut le montrer par le concept de causalité. Même dans la théorie des probabilités, il y a des propositions médianes qui, à ce niveau, ne décident pas encore s'il s'agit de théorie ou de méthode. Si l'on voit que les résultats prévisibles d'une recherche empirique ne dessinent pas encore une théorie satisfaisante, on doit corriger l'idée que la science ne se prouve que par la méthode empirique. On doit pouvoir débattre des critères méthodologiques.

Question: Je suis d'accord lorsque vous dites qu'il ne suffirait pas de dessiner le contour des théories uniquement sous la forme d'anticipation hypothétique de ce qui peut être vérifié par la recherche empirique. Le simple renvoi à la manière dont on arrive à des assertions empiriquement démontrables n'est pas encore une incitation fondée à établir des théories. Nous n'avons pas en sociologie d'expériences particulièrement heureuses avec les théories universelles de vérification car elles sont aisément falsifiables. Je vous crois aussi en ce qui concerne les possibilités infinies de construction de théories. Mais tout cela n'a-t-il pas déjà le statut de méthode? Sur cette base, pouvons-nous par exemple affirmer objectivement le jugement sur la nature scientifique de telle affirmation comme c'est le cas dans des méthodes éprouvées? De plus, la théorisation en tant que telle n'est pas jusqu'à présent objet d'enseignement. Il manque donc d'importantes caractéristiques que d'autres méthodes possèdent. Si l'on rejette le canon des méthodes empiriques comme base des théories, ne doit-on pas parler d'une carence méthodologique dans le domaine des théories?

N.L.: Je ne verrais pas les choses ainsi. On pourrait renvoyer à certaines figures mentales non clairement identifiées en ce qui concerne la distinction théories/méthodes. J'ai déjà cité le principe de causalité mais il y a d'autres exemples. Prenez celui du paradoxe et de sa solution. Je peux ramener toute théorie au paradoxe qui lui est immanent et voir

ensuite quelle possibilité de solution se présente et à quelle condition de plausibilité cette possibilité est convaincante. Je demande alors: quelle est l'unité supérieure à la distinction conductrice d'une théorie et quel est le concept universel qu'elle produit? On peut élaborer cette technique interrogative pour des distinctions extrêmement variées, par exemple système/environnement, observateur/objet, medium/forme. On pourrait également penser à la dialectique. Un indéterminé est donné mais on veut le déterminer et ainsi surgit une sélection et ceci aboutit à l'Esprit absolu qui n'exclut rien sauf le fait d'exclure et ceci aussi est un paradoxe. Pensez au livre de Spencer Brown¹² qui oscille entre deux paradoxes dont l'un est théoriquement formulable et l'autre pas. Je pense que la distinction méthode/théorie est une technique de résolution du paradoxe qui permet des observations. Aussi peut-on ici, comme toujours dans de telles distinctions, stigmatiser le paradoxe grâce auquel l'observabilité est pour ainsi dire stoppée. La résolution du paradoxe, qui rétablit des identités distinctes, ne se laisse pas elle-même déduire du paradoxe. Aussi peut-on demander: quelle société produit telle espèce de solution? Par exemple quelle société produit telle sémantique de la raison qui l'oblige à qualifier de déraisonnable tout ce qui s'oppose au raisonnable? Quelle société produit l'expulsion des sujets dans les marges du système? Où se situent les conditions de vraisemblance de certaines distinctions fondamentales qu'une restriction de la possibilité de créer des théories rend possibles? Une autre requête surgit du problème de l'autoimplication des théories. En philosophie, singulièrement chez Kant, on ne trouve aucune réponse satisfaisante, malgré toutes les constructions. Kant distingue le sujet empirique du sujet transcendantal mais, curieusement, il écrit et lit lui-même ses textes. Le fait-il comme sujet transcendantal ou comme sujet empirique? Où se trouve le théoricien dans sa propre théorie? Nous pouvons répondre à cette question en disant que les théories sur la société sont écrites dans la société. S'il y a une technique de la théorie comme méthodologisation de la décision théorique, elle ne s'oriente pas vers la preuve par le monde extérieur mais plutôt vers la question de savoir comment j'agis dans la théorie avec la contradiction où elle aboutit si elle se retourne vers elle-même.

¹² Spencer Brown G. (1969) *Laws of Forms*, London: Allen & Unwin.

Question: N'y a-t-il pas un dernier paradoxe? Vous partez de la conviction que votre théorie est vraie. En faisant cela, vous tombez vous-même sous le code de la science et vous ne pouvez pas l'enfreindre. Par ailleurs et selon votre propre théorie, ce code est un code parmi d'autres dans la société, de sorte qu'à côté d'une construction scientifique, il en est d'autres mais nous ne pouvons émettre aucun jugement à son sujet bien que nous devrions pouvoir le faire du point de vue de la théorie de la société. Qu'en est-il?

N.L.: Ceci est tout à fait exact et figure d'ailleurs dans la droite ligne de mon programme. Si nous voulons observer quelque chose nous devons pouvoir le désigner. Nous devons introduire une distinction entre ce que nous désignons et ce que nous ne désignons pas. Tout ce que nous n'avons pas désigné tombe dans cet *unmarked space* que nous n'avons pas visé. Cet espace non-désigné est lourd de théories. Simplement, lorsque l'on veut sélectionner, on doit à nouveau faire une distinction et pouvoir viser. De sorte que le problème se pose à nouveau à chaque distinction et qu'il reste toujours quelque chose que l'on ne peut observer. Le tout passe par le relativisme de l'observateur mais sans faire sien, toutefois, un arbitraire sélectif. On ne peut faire n'importe quoi sans se discréditer. Il y a quelque part une vérification préalable de ce que l'on peut offrir ou entreprendre dans une situation scientifique donnée. Nous pouvons, par exemple, prétendre à l'universel au moment où nous disons: tout ce qui est social est traité par la théorie. Mais, nous ne pouvons réclamer l'exclusivité de notre doctrine et affirmer que notre théorie est meilleure que toute autre pensable, qu'il ne peut y avoir aujourd'hui, à côté de la théorie systémique, de deuxième, troisième ou quatrième type de théorie universelle et on doit s'étonner, du point de vue de la sociologie des sciences, qu'il en soit ainsi. Mais, peut-être, doit-on seulement attendre que quelqu'un ait le courage de tenter quelque chose de comparable à partir d'un autre fondement. Lorsque l'on procède d'une manière différentielle, la théorie qui en résulte ne doit pas nécessairement être systémique, mais, dans le paysage actuel, la théorie systémique est, d'après moi, le paradigme le mieux apte à opérer. Peut-être est-ce une erreur. D'autres s'engageront sans doute dans une autre voie, mais ils doivent développer une alternative au même niveau. Je pense que c'est ici, et non pas dans je ne sais quels principes, que se trouvent les limites qui excluent l'arbitraire. Depuis les

Lumières, nous avons l'expérience que la discussion des principes débouche toujours sur une discrimination sociale. Habermas est une bonne illustration de ce problème. Selon lui, on doit accepter le principe de la rationalité du discours si l'on veut participer à la communication. Communication et raison sont donc affirmées comme superposables. On se trouve dès lors devant un problème: que fait-on de ces irrationnels qui ne reconnaissent pas cette norme? Socialement, on devrait déclasser ces gens. Habermas essaie d'éviter cette conséquence en renvoyant tout dans l'avenir mais nous avons une certaine expérience de ces prétentions unificatrices. Elles créent toujours des difficultés si les "autres" sont inéducables. Il y a eu à New York un débat où j'ai dit à Habermas: si l'on devait en arriver, ce que je ne crois pas, à l'unanimité sur un principe rationnel, je serais celui qui est contre. J'aurais de bonnes raisons à cela car, au moment même où cette théorie atteint son but, elle devient absurde. A partir d'une théorie différentielle, on peut affirmer que ces observateurs inéducables construisent le monde autrement: ils opèrent d'après la distinction homme/femme, guerre/paix ou bien/mal. Soit! Affirmez votre distinction initiale et montrez ce que vous pouvez commencer car, ensuite, je voudrais savoir dans quelle impasse vous pénétrez ou dans quelle simplification vous aboutissez dans la description de la société moderne si vous commencez par telle distinction plutôt que par telle autre. Cette théorie passe par une exigence de clarté dans la distinction et de transparence dans chaque étape ultérieure. On peut quitter le train à certaines stations et le lecteur peut s'écrier: une différence, soit, mais pourquoi donc la différence système/environnement? Soit cette dernière mais alors pourquoi distinguer système social et système psychique?

Question: La distinction observation/opération est si importante parce qu'elle se présente, chez vous, en lieu et place de la distinction connaissance/objet. La distinction elle-même ne m'est toutefois pas claire car une observation est en même temps une opération.

N.L.: C'est exact. Une observation est une opération, sinon elle n'aurait pas lieu et en cela cette distinction conduit à un paradoxe. Dans une deuxième étape, on peut introduire la théorie systémique et dire qu'il y a des systèmes qui peuvent reformuler le paradoxe en nécessité opérationnelle. De tels systèmes doivent accomplir leurs opérations

comme des observations. Ils doivent introduire des distinctions pour s'orienter sinon ils ne seraient pas opérationnels. Ceci ne vaut pas pour tous les systèmes, par exemple pas pour la biologie cellulaire, mais s'applique à tous les systèmes psychiques et sociaux. Dans ces systèmes, pour toute opération et, vu rétrospectivement, pour l'opération initiale également, l'observateur est incontournable. Dans les systèmes sociaux nous pouvons très bien parler sans communiquer la distinction d'où nous parlons et, par exemple, dire simplement "maintenant, il est déjà six heures". Mais si ceci est une opération dans le système, le récepteur peut se poser au moins deux questions. Il peut se demander si l'information est exacte, s'il est réellement six heures. Il peut aussi se demander pourquoi le locuteur dit cela et pourquoi précisément maintenant. Dit-il cela parce qu'il veut rentrer à la maison dès maintenant? La suite de l'échange peut se poursuivre au niveau de l'information et de la communication. Mais alors le schéma opération/observation est déjà fondu dans un schéma temporel. Quelque chose doit d'abord se faire comme opération et il est indispensable comme condition de fonctionnement que l'opération soit considérée comme observation afin que l'on puisse se fixer sur l'une ou l'autre face de la distinction.

Question: Je voudrais aborder la question de l'information comme épistémologie dont un aspect renvoie à la coïncidence avec l'observation contrôlée expérimentalement et l'autre aux technologies fonctionnelles. L'observation et la technologie sont habituellement citées comme épistémologies réalistes. En ce qui concerne l'observation, nous en trouvons des échos dans les discussions sociologiques actuelles où l'on renvoie également aux expérimentations génératrices d'observations inattendues. A cela est liée une critique des études scientifiques social-constructivistes des années soixante-dix et quatre-vingts auxquelles on reproche maintenant d'avoir trop négligé cet aspect. Vous parlez d'inattendu, d'agacement, de surprise mais sans établir un lien avec l'environnement. Mais d'où vient l'inattendu, l'agacement, la surprise sinon d'un environnement hostile?

N.L.: Je verrais le problème dans la transformation de l'irritation, de l'inattendu et de la surprise en information et les deux comme un processus systémique interne. L'information serait alors, dans le sens de

Bateson, une différence qui fait la différence. On a donc deux distinguo qui présupposent l'un et l'autre le système. Les informations sont toujours des observations propres au système. On ne peut supposer que d'autres systèmes dans chaque univers systémique, utilisent au même moment la même distinction et désignent quelque chose pour produire des informations. La question "d'où cela vient-il?" doit être comprise comme celle d'un observateur: si vous voulez savoir cela, vous devez observer celui qui pose la question.

Question: N'est-ce pas simplement déplacer le problème?

N.L.: Certes, mais c'est un déplacement auquel il n'y a pas d'alternative. Il n'existe aucune ontologie fondamentale absolue et aucun bon observateur. Tout problème soulevé par la question "d'où cela vient-il?" suppose que quelqu'un distingue "ici" et "là-bas" ou que l'on ait quelque part un effet dont on recherche la cause ou que l'on veuille établir une constante. Le relativisme fondamental de cette théorie de l'observateur n'exclut pas que l'on puisse être soi-même l'observateur qui privilégie cette sorte de constante. Le système peut donc être son propre observateur. Qu'il ramène ses dysfonctionnements à des causes marginales ou qu'il en voit la cause en lui-même, il est guidé par la distinction auto-référence/référence externe. Lorsque, brusquement, le marché n'absorbe plus tels produits, la firme concernée se demande naturellement si cela tient au produit ou à l'inflation ou à des données externes. Mais la banque centrale aura peut-être un autre avis et la presse politique un autre encore. Un test d'aptitude de cette théorie est le fait qu'elle ne se comporte pas comme celle qui posséderait le seul instrument correct pour répondre à la question "d'où cela vient-il?" J'aurais dû dire plus clairement que, dans le système, la réalité est créée par la résistance des opérations du système aux opérations du système. Le test de réalité est donc l'opposition. Il ne s'agit pas de la résistance du monde extérieur aux opérations du système mais de celle des opérations propres à d'autres du système. Chez Paul de Man, critique littéraire qui passe pour déconstructiviste —mais c'est la même chose que constructiviste— on trouve la formule de *resistance of language*. On peut la transposer à la communication. Tant qu'une communication est acceptée sans opposition, elle est réalité pour le système communicationnel. Tant que la société croit que les dieux

existent, il y en a. Mais dès que l'on se met à en douter, la façon d'agir avec l'opposition devient le critère de discernement de la réalité. On doit alors purifier le concept de dieu dans la direction du monothéisme ou le livrer à une décision d'une foi arbitraire. Dans notre société, on ne peut répondre à la question de l'existence de Dieu ni par oui, ni par non. Depuis Kant certainement, aucune preuve ne peut forcer quelqu'un à l'adhésion.

Question: Le passage d'un programme ontologique à un programme constructiviste ne m'apparaît pas très clair. De plus, ce passage entraîne lorsqu'on l'applique aux théories évolutionnistes des conséquences particulières. La théorie de l'évolution vient de la biologie et les concepts ontologiques y réussissent bien. Qu'est-ce qui change lorsqu'on substitue aux conceptions évolutionnistes une sociologie plutôt constructiviste?

N.L.: Nous devrions tout d'abord affiner la critique de l'ontologie. Pour les philosophes, l'ontologie est liée à l'affirmation que quelque chose de réel existe, que je ne pourrais mettre en doute. Une approche plus rigoureuse pourrait toutefois définir l'ontologie comme une distinction. Tout se ramène, en effet, à la distinction entre être et non-être et ce qui n'est pas n'a aucun intérêt. En épistémologie, on est devant la question: quelque chose est-il reconnu comme vrai ou comme faux? Il n'est pas question ici de majorité mais d'observateurs qui, devant l'erreur, doivent se corriger. Les hommes peuvent s'entendre sur le fait en soi, parce que l'être est ce qu'il est. Cette attitude d'observateur a toujours débouché sur des difficultés lorsqu'elle devait traiter des questions de temps. Déjà Aristote affirme que le futur ne se laisse pas, *hic et nunc*, enfermer dans l'être ou le non-être. Ceci s'étend à la théorie du processus, du développement [Prozeßtheorie]: un processus est quelque chose qui est ce qu'il est, comme il est. S'ensuit une critique de l'ontologie mais aussi longtemps que l'on identifie l'être avec le réel ou avec la *réité* et qu'on le pense comme ce que le latin entend par *res*, renoncer à l'ontologie est impossible. Mais si l'on voit l'ontologie comme une certaine attitude de l'observateur, en corrélation avec les conditions sociales dans lesquelles elle pourrait opérer, on possède alors un cadre de construction suffisamment universel pour intégrer l'ancienne logique binaire occidentale. Ceci n'est pas encore une preuve en faveur de la nouvelle

théorie mais au moins a-t-on, avec la théorie de l'observateur, un point de départ indépendant du poids de l'ontologie.

Question: Le temps est précisément le point où j'ai quelque difficulté à suivre le programme constructiviste. Si vous dites que la réalité du système ne consiste qu'en événements, dans quelle mesure peut-on encore la créditer de quelque chose à longue échéance, comme seraient des structures ou l'évolution vue comme modification de structures?

N.L.: Comme pour chaque observation, on doit maintenir ici une distinction, c'est-à-dire celle de passé/futur. Celui qui thématise le temps doit introduire la distinction passé/avenir, c'est-à-dire continuité/discontinuité et affirmer de la sorte que bien des choses seront dans l'avenir ce qu'elles étaient dans le passé et que d'autres ne le seront plus. On opère alors avec une distinction précise. Une idée de progressivité qui postule une certaine continuité dans la transition d'états passés vers des états futurs selon des lois transformatrices heurterait une théorie où il est décidé, maintenant que l'avenir sera comme le passé, avec les risques que cela comporte. D'une part, il y a ici une théorie de l'observation qui dit: tout ce qui survient comme opération active arrive maintenant. On a alors affaire à des systèmes qui se temporalisent eux-mêmes de sorte qu'ils ne consistent qu'en événements. Ils doivent alors assurer la connexion événement—événement par des structures. Mais il y a une seconde question, celle de savoir si je m'intéresse vraiment au fait que quelque chose dans l'avenir sera comme par le passé ou si je m'en désintéresse complètement. Par exemple, je veux simplement savoir si l'aéroport de Los Angeles fonctionne ou ne fonctionne pas parce que je voudrais m'y poser prochainement. Je n'ai pas besoin de la distinction avant/après pour savoir si j'arriverai à bon port. Dans beaucoup de questions la thématique du temps ne joue aucun rôle. Ce serait dommage de mesurer à l'aune du temps, du passé et du futur, tout ce à quoi on s'intéresse. Donc le temps est un schème d'observation qui doit être choisi, mais aussi qui le peut, et on peut tout aussi bien dire que nous construisons le temps.

Question: Vous dites que l'observation de l'observateur constitue une réalité de second ordre, d'où un nouveau niveau de réalité qui dépasse

l'ancien. Mais, de la sorte, tout le problème ne se répète-t-il pas à un niveau supérieur? Les règles qui régissent le premier ordre ne valent-elles pas également au niveau de l'observation de deuxième ou de troisième ordre?

N.L.: C'est exact, mais à ce niveau les interrogations soulevées par le premier ordre se résolvent. Votre question vise un processus *ad infinitum* qui n'est rien d'autre qu'une nouvelle formulation de l'auto-référence. Naturellement, lorsque l'on demande d'observer l'observateur on doit avoir quelque chose à observer. Il n'y a donc nulle part retour sur des positions solipsistes. Il est exclu de dire qu'un système se reproduit toujours par la distinction auto-référence/référence externe. En effet, cette distinction n'aurait aucun sens si le milieu était à ce point chaotique que le système ne pourrait rien se représenter sans entrer en conflit avec lui-même l'instant d'après.

Question: Vous employez le discours de l'observation de second ordre, sans arrimage à un certain type de système, comme si on pouvait observer toute espèce de système. Mais ne s'agit-il pas que d'une apparence née de ce que quelques systèmes peuvent être observés d'une façon signifiante? On peut concevoir que le sens égare l'observateur, même dans les systèmes qu'il peut s'expliquer, en ce qu'il se dit qu'il en va autrement pour les autres systèmes car ils ne disposent pas de sens, distinguant toutefois entre auto-référence et référence externe? Mais ne s'agit-il pas, au fond, d'une forme d'anthropomorphisme sur une large échelle, dont il faudrait se défaire? Vous présentez souvent cette thèse comme s'il était réellement admis au niveau d'une théorie systémique générale que, par exemple, nous devrions considérer même les organismes comme des observateurs?

N.L.: C'est la question de savoir dans quelle mesure on peut définir l'observateur par le concept de sens, car il y a aussi une capacité discriminatoire dans ces autres systèmes qui ne sont pas signifiants. Le système immunitaire est discriminatoire et le cerveau lui-même produit des contradictions. La vision binoculaire crée constamment deux perspectives non exactement parallèles et, par là, des informations contradictoires qui se résolvent dans l'espace. La résorption de

contradictions internes en opérations fonctionnelles est donc très répandue.

Question: On ne peut quand même pas lier au cerveau la résolution de contradictions neuro-physiologiques par la représentation de l'espace, laquelle serait ainsi investie d'une importante capacité de tolérance. L'espace, dans lequel de semblables contradictions sont résolues, est quand même celui de la conscience. L'espace est quand même une forme signifiante et pas une affaire de cerveau.

N.L.: Mais la conscience est quand même la conséquence de la vision binoculaire. L'espace devient conscience mais seulement parce que chaque oeil livre des informations différentes. Le cerveau se contredit lui-même et doit fournir une réponse. L'une d'elles est précisément l'espace. Et la réponse est pour ainsi dire offerte à la conscience dans le cerveau. La conscience ne contrôle pas comment le cerveau y arrive, comment la stimulation procède. Lorsqu'on observe des bébés de cinq semaines, on voit quelle difficulté ils ont à trouver une orientation dans l'espace, à se situer spatialement. Tout cela doit d'abord être appris et être programmé dans le cerveau. Une théorie qui tient compte du sens est à même d'affirmer que tout état actuel est lourd d'une multitude de potentialités. Tout état actuel est ouvert à ce que l'on entreprend dans le moment suivant. Toute étape produit une exigence d'un nouveau genre. C'est là une structure que je ne voudrais pas étendre à la biologie. Mais, si je ne lie pas le concept d'observateur au sens mais que je le généralise, il trouvera également une application en biologie aussi longtemps que des contradictions internes existeront, comme nous venons de le voir. Il faudrait parler de cela avec des biochimistes. Pour autant que je suive leurs discussions, ils n'ont aucune difficulté à accepter ce point de vue. Ils en auraient plutôt à faire abstraction du sens et ils utilisent le concept d'information de manière sémantique, ce qui me ferait précisément difficulté. Mais comme la question de la fiabilité de la théorie générale au niveau de la biologie ne m'intéresse pas beaucoup, il me suffit de dire que dans mon domaine les systèmes sont des observateurs.

Question: Vous développez donc une théorie qui, d'un côté, a un objet spécifique à savoir la société et, à l'intérieur, un thème qui est: la

science de la société. Par ailleurs, vous décrivez votre théorie de façon telle qu'elle n'intervient pas seulement comme recherche sur son objet spécifique mais qu'elle revêt des prétentions épistémologiques. La sociologie qui, comme sous-système de la science, ne s'occupe que d'une partie du connaissable, devrait en plus expliquer comment la connaissance est possible. Jusqu'à présent la sociologie n'a que peu d'expérience devant un tel programme et celle qu'elle a pu acquérir ne fut pas particulièrement heureuse. Par exemple, Karl Mannheim a échoué et, ultérieurement, la sociologie de la science a plutôt évité le sujet. A la suite de Merton, la science a été l'objet de recherche comme système d'action, c'est-à-dire au niveau des rôles et des personnes et pas à celui des programmes et des valeurs. Entre-temps, la problématique est de nouveau d'actualité à la suite du constructivisme de laboratoire mais sans l'arrière-plan de la tradition que Mannheim avait sous les yeux avec une certaine naïveté.

Depuis quand un tel programme pose ce problème. Nous avons tout de même des théories projetées en même temps comme théories de l'objet et comme théories réflexives. Aujourd'hui, nous décrivions, par exemple, la théorie de Hume comme une espèce de psychologie mais qui fut formulée dans une perspective épistémologique. Comme kantien plus ou moins fidèle, nous butons sur des difficultés avec cette doctrine et nous lui reprocherions d'être sans issue et naturaliste. Nous pourrions faire remonter à Kant la séparation entre théorie de l'objet et théorie de la réflexion si l'on admet qu'il était le premier à distinguer l'épistémologie de la psychologie en ce qu'il distingue sujet empirique et sujet transcendantal. Depuis Kant, il est habituel de rejeter comme "psychologisante" et "sociologisante" une psychologie ou une sociologie qui prétendrait au statut épistémologique. Ceci place la sociologie devant une alternative: s'abstenir en matière épistémologique ou se discréditer, au point de se voir ignorée, du point de vue scientifique. J'aimerais savoir si historiquement vous voyez les choses de cette façon. Ensuite, que mettre en lieu et place de la distinction sujet empirique/sujet transcendantal, car la "naturalisation" de l'épistémologie ne peut signifier un retour à Hume?

N.L.: Du point de vue historique, je serais d'accord avec vous. Je pense que ce n'est pas un hasard si le concept d'épistémologie apparaît relativement tard, du moins dans la terminologie, c'est-à-dire pas avant

le milieu du XIXe siècle. Il surgit, apparemment, comme dénomination d'une branche du savoir qui court en parallèle, d'une part aux sciences naturelles et aux questions d'éthique par ailleurs. Il y a dès lors un champ de recherche qui couvre l'éthique et le droit et, à côté, les sciences de la nature. Il y a donc épistémologie. Le mot révèle le besoin de distinguer: nous ne voulons pas nous fixer aux principes moraux de la connaissance, nous voulons discuter des questions de validité et non des questions de l'être. Je pense que ce qui nous distingue aujourd'hui de la tentative naturaliste, qui va de Hume à Quine, réside dans l'autoréférence. Ceci vaut pour certaines formes de mathématiques qui acceptent les paradoxes dans le domaine des fondements pour ensuite les résoudre en distinctions spécifiques, de sorte que l'on a une mathématique de la prévision de l'imprévisible. Quelles formes crée-t-on lorsqu'on jette une assiette par terre? Prenez la distinction entre la maîtrise des processus génétiques et l'imprévisibilité des résultats. Ou encore, la théorie de la machine non-triviale qui se réfère toujours à la situation historique atteinte par sa propre opération et par là-même devient imprévisible. Si l'on considère ces faits comme des acquis au sein même du système scientifique, l'épistémologie se trouve interpellée d'une toute nouvelle manière, différente de celle de Quine dont la proposition d'une épistémologie "naturalisée" remonte à quarante ans.

Question: Or, vous ne vous référez pas d'abord à ces données actuelles mais directement à la distinction sujet empirique/sujet transcendantal et votre critique du constructivisme radical est également formulée à partir de cette distinction.

N.L.: Les considérations historiques interviennent pour montrer qu'il y a corrélation entre différenciation fonctionnelle et différenciation des théories réflexives. Mon programme, presque empirique, est de montrer que lorsqu'un système fonctionnel est différencié, il débouche sur des contrastes organisationnels et, pour cela, il doit élaborer des théories. Dans le domaine de l'art, une théorie de l'art naît avec le romantisme, l'économie développe une théorie avec l'économie de marché et ainsi de suite. Ceci vise une corrélation qui peut être testée sur la science et sur le cas de la distinction sujet empirique/sujet transcendantal. Mais il n'est pas dit par là que je verrais dans cette distinction la forme la plus avancée de ma recherche. L'épistémologie peut aujourd'hui partir

directement du problème des paradoxes ou du problème de l'insolubilité des questions dernières; en ce cas, la distinction fondamentale empirique/transcendantal serait une distinction des paradoxes d'un intérêt surtout historique. A cet égard, je ne suis pas certain que l'apport de Kant soit plus pertinent que celui de Hume. Kant par exemple, à cause de l'historicisation du problème, implicite dans la théorie de Hume, refuse de ramener les inductions à des habitudes et d'expliquer par l'histoire la genèse de ces habitudes. Ceci n'est pas repris dans la théorie transcendantale.

Question: Mais on ne peut ramener la doctrine des catégories à des habitudes car cela atteindrait la validité des conclusions inductives qui était quand même le problème de Hume! Cette opération peut avoir tous les avantages que vous avez cités, mais elle réussirait au prix d'inconsistances.

N.L.: Je dirais au prix de paradoxes.

Question: D'accord pour les paradoxes.

N.L.: C'est le point décisif. Lorsqu'on cherche aujourd'hui une théorie, la question de savoir si l'on commence par un paradoxe ou par des asymétries se pose. Commencer par un paradoxe conduit à une nouvelle évaluation du problème.

Question: Considérons-nous cela comme le mot de la fin?

N.L.: En ce qui me concerne, volontiers.

Chairperson: Monsieur Luhmann, nous vous remercions pour cet entretien.

La sociologie de Niklas Luhmann*

Paolo BARBESINO, Ph. D.

Graduate Research Centre in Culture
and Communication
University of Sussex — UK

Salvino A. SALVAGGIO, Ph. D.

Dept of Sociology
State University of New York
at Buffalo — USA

Abstract

Par le double biais (*i*) d'un approfondissement des apports post-structuralistes (M. Foucault) d'après lesquels l'humanisme de la pensée moderne ne représente qu'une phase de transition historique, et (*ii*) d'une reposition de l'hypothèse postmoderne sur l'impossibilité de qualifier ontologiquement le monde, la théorie des systèmes autopoïétiques de Luhmann en vient à concevoir l'objet de la sociologie comme un objet qui s'autodécrit. Les autodescriptions de la société ne se produisent pas de manière aléatoire. Il y a chaque fois des conditions structurelles qui règlent la plausibilité des représentations; et l'évolution des sémantiques connaît des tendances historiques qui limitent l'espace de variation.

La sociologie est alors cette description de la société à l'intérieur de la société qui tente d'établir la signification des formes à l'intérieur de cette première forme qu'est la distinction entre le système social et son environnement. Cela implique une redondance des opérations qui président à l'observation/description — récursivité semblable à celle des opérations du système social dans son ensemble (dès lors que toute activité d'un système fonctionnel se fonde sur, et est alimentée par, d'autres activités du même système). De là, il découle que toutes les opérations d'un système fonctionnellement différencié prennent place au sein du système et jamais en dehors de ses limites. En d'autres termes, les observations, les distinctions, les sélections sont toujours des opérations récursives strictement internes au système.

* Cet article n'aurait pas sa forme actuelle sans les commentaires de Marcel Fournier (Université de Montréal), de Axel van den Berg (McGill University), de Stephen Schecter (UQAM), de Jorge Arditi (SUNY, Buffalo). Qu'ils en soient ici remerciés. Ils ne sont toutefois en rien responsables de nos éventuels dérapages.

«Nothing is more concrete than fantasy.»
Jonathan Trümpf, 1932, *The Shadow of
the Appalachians*

I

Dans une interview réalisée à Vienne le 4 mai 1995, Niklas Luhmann raconte que la publication de *Liebe als Passion* (1982) a suscité de nombreuses réactions, qui l'ont parfois beaucoup surpris (Taschwer, 1995). En France, par exemple, peu après la parution, en 1990, de la traduction, le public ne parvenait pas à saisir pourquoi une si vaste bibliographie avait été mobilisée pour en tirer finalement un texte aussi... incompréhensible.

Une telle réaction, d'après Luhmann, dépendrait d'abord et avant tout du manque de familiarité des Français avec le contexte de sa théorie. —Que Luhmann ait utilisé une littérature aussi abondante uniquement comme instrument probatoire et non comme noyau de l'argumentation a en effet fortement dérouté plus d'un lecteur. Par ailleurs, Luhmann regrette que le livre n'ait pas été lu avec un recul suffisant: chacun aurait eu tendance à faire référence à ses expériences personnelles, directes ou indirectes, en matière d'amour pour cerner sociologiquement l'amour. A cet égard, Luhmann se souvient avoir reçu une copie de son livre qui lui avait été retournée par un représentant de commerce qui, après avoir entendu à la radio une recension de l'ouvrage, l'avait acheté, l'avait lu et, n'y ayant pas retrouvé ce qu'il y cherchait, l'avait renvoyé à son auteur accompagné d'une lettre au vitriol.

Le texte de Luhmann sur l'amour ne constitue cependant pas un projet unique ou isolé mais il se situe dans un cadre de recherche beaucoup plus large qui vise à mettre en exergue le passage des formes sociales traditionnelles à celles modernes (Luhmann, 1982). Sous le titre générique de *Gesellschaftsstruktur und Semantik*, Luhmann consacre depuis le début des années quatre-vingt de nombreuses publications à l'étude des mutations ayant affecté le monde conceptuel et idéal qui accompagnent et signalent la transition vers la société moderne. Cet examen des catégories fondamentales de la modernité —depuis l'individu jusqu'à la nature, en passant par la raison d'Etat, la culture, la temporalisation, la religion, la morale, etc. (Luhmann, 1980; 1981; 1989; 1995)— se fonde sur l'hypothèse selon laquelle la transition d'une forme de différenciation stratifiée de la société vers une forme de

différenciation fonctionnelle donne lieu à des modifications significatives du patrimoine d'idées et de concepts au moyen duquel la reproduction de la société se trouve garantie et l'enchaînement continu des actes les uns aux autres est assuré. Bien que certains usages linguistiques ou expressions rhétoriques puissent être légués au cours des transitions évolutives de la société, leur sens n'est pas à l'abri du changement: les capacités de sélection dont cette sémantique sociale est porteuse subissent un processus constant de redéfinition.

Dans ce contexte, on remarquera que la *sémantique* n'est entendue dans la théorie luhmannienne ni comme l'analyse des rapports entre signifiants et leurs signifiés, ni comme l'investigation des effets intellectuels, voire émotionnels des mots, ni enfin comme l'étude du concept de vérité dans les langages formels. Au contraire, par sémantique Luhmann fait référence à l'ensemble des formes qu'une société utilise ou peut utiliser pour établir ses types de sens (Luhmann, 1980: 18-19); autrement dit, l'ensemble des formes socialement exploitables en vue de la sélection des sens qui naissent dans la société. Elle constitue, en conséquence, une réserve de thèmes mobilisables et mis à la disposition de la communication, réserve dépendante (non-autonome) de la société et inséparable de son contenu où se réalisent les connexions et les sélections de sens.

Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si, pour nommer ce concept, Niklas Luhmann a emprunté le vocable *sémantique* originellement développé par l'histoire des concepts (*Begriffsgeschichte*) qui se veut une méthode spécialisée de critique des sources apte à examiner l'usage de cette partie du patrimoine d'idées plus particulièrement chargé de contenus historiques et politiques. Selon Koselleck (1979), les concepts contiennent des possibilités structurelles qu'il serait erroné de réduire à une pure succession chronologique d'événements historiques dès lors qu'ils thématisent la simultanéité dans le non-simultané. Ainsi, l'historien utilise des concepts qui font référence à des situations, à des connexions et à des processus du passé pour les transformer en catégories formelles qui établissent les conditions d'autres histoires possibles laissant donc apparaître l'histoire "réelle" comme une trace contingente. De fait, rendre possible une histoire dépend exclusivement de l'usage de concepts qui ont des contenus structurels de valeur durable.

Toutefois, Luhmann (1980) constate non seulement que l'histoire conceptuelle, au même titre que la sociologie classique de la connaissance à la Karl Mannheim, se limite à traiter les ensembles sémantiques comme des faits qui se modifient tout au long de l'histoire, mais aussi et surtout que ce traitement s'effectue sans aucun ancrage ni à une quelconque directive théorique stable ni à un appareil conceptuel capable de résister à la déconstruction qu'il met lui-même en acte. La démarche inhérente à ces approches n'exclut certes pas la production de généralisations inductives susceptibles d'intéresser l'articulation tant des problèmes qui règlent la succession de leurs propres solutions dans le processus historique que des structures sémantiques plus profondes (dont les variations historiques suggèrent l'idée du non-aléatoire), mais cela advient sans qu'il soit possible d'en fournir une explication théorique d'ensemble.

Pour pallier à ces lacunes, Luhmann se propose de démontrer de quelles manières les variations de la sémantique représentent des réponses à la fois aux mutations de la complexité du système social et aux modifications de la contingence de ses opérations. Ainsi, il devient opportun d'investiguer les conditions de stabilité du système —conditions qui, grâce à l'historicité de ses propres opérations, restent inaltérées sauf dans les cas où le système adopte d'autres critères opérationnels ou lorsqu'il se fait détruire par son environnement (Luhmann, 1988). Cela, toutefois, ne comporte pas pour le concept de sémantique l'introduction d'une forme quelconque de causalité des idées dans la mesure où la sémantique répond à la complexité du système social et à la contingence de ses opérations, conférant ainsi une forme et une évolution à la réalité¹³. En outre, il n'est plus nécessaire de présupposer une quelconque corrélation directe entre individu et culture dans la formation et dans l'évolution de la sémantique.

Dans cette optique, l'observation/description exhaustive des relations entre les transformations de la sémantique sociale et les transformations structurelles de la société ne peut que requérir une théorie générale capable de décrire tout le social (plutôt que requérir un ensemble de

¹³ Cela dit, les autodescriptions de la société ne se produisent pas de manière aléatoire. Il y a chaque fois des conditions structurelles qui règlent la plausibilité des représentations; et l'évolution des sémantiques (comme dans le cas des *épistémès* foucaaldiens) connaît des tendances historiques qui limitent l'espace de variation.

théories de moyen rayon finalisées chacune à l'examen d'un secteur particulier). La portée universelle d'une telle théorie générale implique qu'elle soit en mesure d'observer/décrire tout phénomène survenant dans son domaine d'application, y compris par conséquent l'observation/description d'autres observateurs qui essaient d'observer/décrire les mêmes phénomènes (Sciulli, 1994), même si cet observateur est représenté par d'autres théories. Une ultérieure justification à la revendication d'universalité réside dans la tentative de rendre la sociologie responsable de ce qu'elle produit en donnant de la positivité à la position de la discipline. Ce n'est d'ailleurs que grâce à une architecture conceptuelle autonome de ce genre que la théorie sociologique parviendra à devenir accessible à la critique, tout en cessant de prêter trop facilement le flanc à des incriminations superficielles ou à des velléités de démantèlement qui cachent mal leur propre incapacité de remplacer ce qu'elles détruisent derrière l'accusation infondée de ne pas être *wertfrei* ou de donner lieu à des "généralisations verbeuses" (Bourdieu, 1995: 119). Représenter l'unité de la discipline au moyen de la théorie exige en conséquence que tous les aspects de la vie sociale soient pris en considération par la théorie, y compris la théorie elle-même (Reese-Schäfer, 1992: 23; Rossbach, 1993: 96).

L'abstraction introduite par des concepts tels ceux d'observation et de description (et donc ceux d'auto-observation et d'auto-description de la société) consent alors de s'affranchir de conditionnements historiques et de situations sociales spécifiques. Tout observateur, parce qu'il est contraint de distinguer afin de pouvoir définir, constitue un monde à lui-même opaque, à savoir un *unmarked space* (Spencer Brown, 1969) à partir duquel il opère et auquel, par son opération, il appartient. Avec cette formulation, le problème de la relativité du point de vue historique, disparaît pour laisser place à l'affirmation "de l'*a priori* de tous les relativismes" (Luhmann, 1992: 157).

Or, afin de cerner les spécificités de cette théorie générale de la société deux questions préalables s'avèrent indispensables: il s'agit d'abord de s'interroger sur ce que la théorie luhmannienne est —et donc n'est pas—, et ensuite de se demander quel est son objet.

II

Dans les sciences sociales de ces vingt cinq dernières années, le statut de la théorie a été fortement remis en question.

D'une part, la réflexion épistémologique inaugurée par les travaux de Quine et de Kuhn a démontré que la théorie ne constitue en rien un instrument neutre de représentation de la réalité. Dans cette direction, à partir de la constatation que l'observation est toujours préorientée par une théorie sous-jacente, l'épistémologie post-empiriste ainsi que la nouvelle historiographie de la science ont radicalement révoqué la thèse selon laquelle il serait possible d'avoir un accès direct à la réalité (Hesse, 1980; Woolgar, 1988). De même, tant le réalisme présumé exprimé par la notion d'accord entre observation et réalité que la prétention de pouvoir discerner entre contexte de la découverte et contexte de la justification sont apparus toujours plus difficiles à défendre. Tout cela a rendu impossible à soutenir le modèle de validation empirique propre à la *standard view* de la philosophie de la science (Barbesino & Salvaggio, 1996; Salvaggio & Barbesino, 1996).

D'autre part les contributions post-structuralistes et postmodernes ont montré de quelle manière tout système d'énoncés visant à décrire la société constitue une tentative pour conférer du sens à un "monde ontologiquement inqualifiable" (Luhmann, 1993: 770; Platt, 1989). Mais cela ne garantit nullement qu'il soit possible de fournir des descriptions correctes de la société dans la mesure où chaque système d'énoncés admet d'autres possibilités et ne peut qu'accepter sa propre contingence (Luhmann, 1992: 7); et ce non seulement parce qu'à la suite des travaux de Foucault, il est apparu que la vérité possède aussi une histoire qui rend problématique l'écriture de l'histoire de la vérité (Foucault, 1966; 1969) mais aussi parce que dans la société sont toujours à l'oeuvre une pluralité de genres de discours irréductibles les uns aux autres et dont l'enjeu unique est constitué par la seule possibilité de connecter des phrases au sein de chaque genre, indépendamment des autres (Lyotard, 1983; May, 1994).

En dépit de ces avancées critiques, on peut toutefois encore parler d'un retour de la *Grand Theory* sur la scène des sciences sociales (Skinner ed., 1985). Cependant, dans la plupart des cas cette *Grand Theory* se caractérise aujourd'hui paradoxalement non pas par ses prétentions (qu'elle n'a pratiquement plus) d'englobement de toute l'événementialité sociale mais bien, en revanche, par son emphase sur les dimensions du local et du contingent et par sa sensibilité au rôle joué par les circonstances historiques dans la définition de tout appareil

conceptuel. D'où le surgissement à l'égard des théories totalisantes d'une profonde méfiance qui a parfois débouché sur des formes de relativisme conceptuel radical que d'aucuns —Putnam (1984), Davidson (1984) ou Schrag (1992), pour ne citer qu'eux— n'ont pas manqué de blâmer pour son caractère prétendument auto-destructeur.

Le développement ultérieur de la théorie sociologique n'a donc pu faire l'économie d'une conception de la réalité comme dépendante de la position et des opérations de l'observateur, acceptant de la sorte dans sa propre architecture une composante autoréférentielle et réflexive que la sociologie classique avait soigneusement tenu à l'écart de son terrain¹⁴. Assez souvent, cependant, cette reconnaissance a mené à une combinaison improbable, au sein d'une même théorie, à la fois de formes affaiblies de constructivisme utilisées pour répondre aux questions relatives à la nature de la théorie, et de formes amendées d'empirisme en vue d'affronter le problème posé par ce que la théorie observe et par la manière dont elle valide ses énoncés (Alexander, 1987; Ritzer ed., 1992; Giddens, 1990). L'instabilité de cette combinaison a sans cesse imposé le recours à un ensemble de métaniveaux et de références à une sphère extra-textuelle en vue de neutraliser l'émergence des paradoxes de la circularité et de l'auto-inclusion (Salvaggio, 1996; Woolgar ed., 1988) comme si ce procédé allait permettre d'obtenir un "effet rédempteur ou conditionnant" (Luhmann, 1992a: 79). De cette

¹⁴ Dans la théorie des systèmes autopoïétiques, le terme *autoréférence* peut recouvrir trois sens différents:

- les événements élémentaires qui composent les systèmes se réfèrent à eux-mêmes, par l'intermédiaire d'autres événements, lors du processus de constitution du système (*basic-self-reference*);
- les événements sont liés aux processus de forme dans le temps au moyen d'une sélection réciproque (*reflexivity* ou *reflexive processes*). Le processus réflexif est celui qui se réfère à lui-même avant de viser un autre événement (p. ex., penser la pensée ou connaître la connaissance). Ce sont les processus qui fonctionnent comme l'auto de la référence;
- le système utilise sa propre orientation par le truchement de son identité pour se diriger lui-même (*reflection*). Dans ce cas, c'est le système qui fonctionne comme l'auto de la référence. A ce niveau, toutefois, la distinction système/environnement est indispensable (Luhmann, 1984a: 105).

Ces différents types d'autoréférence sont étroitement liés à la question de la complexité. La complexité impose au système une sélection dès que le système atteint un tel nombre de composantes qu'il n'est plus en mesure de mettre en liaison chaque composante avec toutes les autres (Luhmann, 1984a: 106).

manière, la prétention à avoir une théorie sociologique réflexive s'est trouvée éconduite: la coextensivité de la sociologie avec son objet a été niée par l'absence de reconnaissance du fait que les concepts sociologiques doivent aussi être impérativement utilisés pour rendre compte de la discipline elle-même (Game, 1991: 22-27). Dans le cas contraire, en revanche, lorsqu'une telle reconnaissance fait défaut, le risque encouru par la théorie est celui d'être bloquée à cause de l'impossibilité à se traiter elle-même comme un objet de sa propre observation.

Au moment où toutes les formes de représentation des significations cessent d'être transparentes, la seule solution envisageable pour surmonter l'obstacle de ce blocage réside dans la capacité de la théorie à rendre également explicite comment elle théorise son objet spécifique et comment elle s'auto-théorise (Lawson & Appignanesi eds., 1989). A cet égard, le savoir scientifique est aujourd'hui tenaillé par ce type de problème tant et si bien que la question relative à la vérité —qui pulsait au coeur de la sociologie classique de la connaissance— constitue maintenant un enjeu pour toutes les disciplines (Luhmann, 1990a: 64-65). Ce type de défi théorique a donné naissance à l'élaboration de concepts adéquats comme, par exemple, celui d'*autologie*, originairement apparu dans le champ de la linguistique (qui l'utilise pour caractériser les adjectifs qui s'appliquent à eux-mêmes: par exemple, *court, français,...*). Luhmann, pour sa part, propose d'étendre le domaine d'application de l'approche autologique de manière à la faire coïncider avec un ancrage récursif (*Rückschlüsse*) à ses propres opérations (Luhmann, 1990: 8-10). Contrairement aux apparences, le bouclage ainsi opéré ne débouche pas sur un cercle vicieux dans la mesure où il est simplement demandé aux protocoles de construction de la théorie de ne jamais oublier que les résultats de toute recherche sont la condition des recherches ultérieures: la démarche, en effet, n'est pas simplement autoréférentielle mais bien autologique puisque c'est le système connaissant lui-même qui devient un des objets de sa propre connaissance; en décrivant ses propres objets, il s'auto-décrit et modifie par là même l'objet qu'il doit décrire¹⁵. Comme dans le cas de la

¹⁵ Pour éclairer ce passage, Luhmann observe ironiquement que la composante autologique est totalement absente dans la théorie parsonnienne si bien que Parsons n'a su trouver place dans aucune des cases de son système dès lors que sa théorie exclut son propre auteur (et

physique sub-atomique (Heisenberg, 1930), la sociologie modifie son objet par le fait même de l'observer: à chaque fois qu'elle contribue à une politique sociale, qu'elle propose une aide à la décision politique ou qu'elle prévient de l'apparition ou de l'amplification d'un nouveau problème, elle induit une modification au niveau de cela qu'elle décrit (Hayoz, 1991: 13). Ces transformations n'ont d'ailleurs pas de rapport avec la vérité ou la fausseté de ses affirmations (bien que leur vérité ou leur fausseté puissent avoir des effets spécifiques), mais elles illustrent que la sociologie ne peut plus se penser comme un observateur externe, dégagé des phénomènes qu'elle observe (Luhmann, 1994a: 133).

Une des conséquences épistémologiques les plus importantes dérivant de la fondation autologique de la théorie réside dans l'abolition par Luhmann de la distinction ontologique entre sujet et objet (observateur et observé, pensée et être). Historiquement, seule la conscience du sujet était retenue capable d'établir des observations alors que l'inertie présumée de l'objet le destinait à ne faire office que de cible externe des observations. Certes, la conscience ne pouvait changer le monde, mais elle seule était habilitée à le décrire¹⁶. L'épistémologie dominante de ce vingtième siècle, forte de son héritage historique, avait elle aussi conçu sujet et objet comme des îlots séparés et avait retenu possible d'observer et de décrire le monde de l'extérieur. La connaissance, pour être considérée comme telle, devait éviter toute forme d'ancrage récursif avec son propre objet (Luhmann, 1992a: 68). La distinction sujet/objet implique toutefois, d'après Luhmann (1990: 530-531; 1990a: 75), une série d'aporées théoriques qu'il n'est possible de dépasser qu'à la condition de récuser la distinction elle-même. En effet, la partition entre sujet et objet porte à concevoir la connaissance selon deux lignes directrices fondamentales:

son lecteur ?). De ce point de vue, on peut dire que la théorie parsonnienne est générale mais n'est pas universelle (Sciulli, 1994: 38-39).

¹⁶ Le relativisme ne peut d'ailleurs naître que sur cet horizon, puisqu'il est une façon de considérer le monde comme un corrélat de la conscience où les variations du monde sont rapportées aux spécificités de la conscience (des consciences). Par contre, dès lors que le monde est considéré comme un corrélat du système social, les multiples événements du monde ne relèvent plus de la logique du relativisme mais bien de la manifestation des possibles actualisés, donc nécessaires. Ils sont l'événementialité que le système social observe.

- (i) La ligne objectiviste estime que le point de vue de Dieu n'existe pas (Putnam, 1984) et que la réalité est multiple, c'est-à-dire exempte de point d'observation privilégié d'où il serait possible de la voir en entier. Ce qu'un observateur voit cache ce qu'il ne voit pas; le fait pour lui d'observer une facette de cette réalité protéiforme lui empêche d'en observer simultanément les autres facettes. Pour combler cette lacune, on ne peut que changer de point d'observation, en travaillant de manière séquentielle, appliquant le regard sur chacune des facettes successivement, ou en divisant le travail de manière à placer un observateur devant chaque facette à observer. Les théories objectivistes rencontrent donc le problème de connaître un objet en partant d'une concentration de descriptions multiples et fragmentaires. Jusqu'à présent, la solution à ce problème a résidé dans la formulation d'hypothèses additionnelles, qui ont pourtant introduit un paradoxe supplémentaire: si seuls les objets constituent le monde, l'unité de l'objet n'est pas un objet mais le résultat cognitif des hypothèses additionnelles.
- (ii) La ligne subjectiviste retient qu'il y a une multiplicité de perspectives d'observation, autant qu'il y a d'observateurs qui observent une même réalité, mais rien n'est dit sur la convergence des perspectives d'observation ni même sur le simple fait que chacune de ces perspectives constitue une donnée observable pour les autres. Que chacune des perspectives rende possible une observation conditionnée n'empêche cependant pas qu'elle entrave dans le même temps la perception de la perspective au départ de laquelle l'observation se fait. Les théories de matrice subjectiviste rencontrent donc le problème de cerner comment il est possible de comprendre, à partir de la pure introspection, ce que le monde signifie pour les autres. Jusqu'à présent la solution à ce problème a été trouvée dans le concept d'intersubjectivité, qui pourtant introduit un paradoxe supplémentaire: si seuls les sujets peuvent connaître les objets, l'intersubjectivité n'appartient à aucune des faces de la distinction sujet/objet (Luhmann, 1996). L'intersubjectivité joue donc le rôle du tiers exclus-inclus, à savoir elle intervient comme le *parasite* dont parle Michel Serres (1980).

Face à ces nombreuses carences dérivant de la distinction sujet/objet, Luhmann adopte une position constructiviste d'après laquelle le monde

externe¹⁷ —dont l'existence n'est pas niée et ne saurait l'être— reste inaccessible et la connaissance apparaît comme une construction interne au système connaissant. L'épistémologie constructiviste se fonde sur le refus de poser la réalité *out there* comme référence de la connaissance. Le monde résulte d'une construction de la part d'un observateur qui utilise ses propres catégories. Or, puisque la réalité est construite, elle ne peut servir de critère pour évaluer la validité d'une connaissance par rapport à une autre. Le constructivisme radicalise ainsi la relation entre cognition et réalité: il ne s'agit plus de résoudre les problèmes posés par

¹⁷ Les modifications structurelles qui ont affecté la société (depuis son développement démographique jusqu'à l'invention d'abord, la diffusion irréversible ensuite de l'imprimerie et de la communication radio-télévisée ou informatisée) ont modifié le concept de monde. Ce dernier s'est considérablement élargi depuis l'antiquité où il ne recouvrait que la Grèce et quelques "colonies" pour maintenant s'identifier à la planète dans son ensemble. En outre, la capillarisation de la communication et la disponibilité de ressources (démographiques) garantissent une continuité de l'autopoïèse du système qui, sous cet angle, ne risque plus de s'effondrer.

Depuis l'Antiquité jusqu'à l'époque classique, un doute a subsisté quant à la finitude ou l'infinitude du monde; par ailleurs, ces discussions sur les limites du monde ont toujours été accompagnées de discussions sur l'au-delà de ces frontières: qu'y avait-il de l'autre côté? par quel type d'êtres étaient peuplées ces contrées? s'agissait-il de contrées réelles ou imaginaires ou diaboliques? etc. Mais ces controverses étaient proprement *indécidables* puisque penser une limite nécessite de penser l'autre côté de la limite, or on ne disposait pas d'idées claires sur cet éventuel autre côté.

Du point de vue de la théorie des systèmes, on peut donc dire que le monde est l'ensemble de ce que le système considère comme système et environnement; il est ce qu'un trait vient distinguer entre système et environnement; il est le corrélat de l'unité de chaque forme.

Il ne faut pas sous-estimer que l'idée de monde était dans l'Antiquité fortement limitée par le vaste domaine de l'inconnu: quelques mètres sous terre et quelques mètres au-dessus de la cime des arbres ou des montagnes le monde connu laissait place aux secrets de la nature ou des dieux. Avec la modernité, le monde perd son côté secret et donc sacré. Il devient opérationnellement accessible. Il devient observable; mais dans cette opération c'est l'observateur qui devient le grand absent et qui ne peut s'observer quand il observe le monde. L'unité du monde n'est dès lors plus un secret mais un paradoxe, celui de l'observation du monde sans que l'observateur puisse s'observer (Luhmann & De Giorgi, 1992: 49-50).

une éventuelle composition des multiples perspectives ou des multiples facettes ni ceux inhérents à la constitution d'une unité car tant la multiplicité que l'unité sont des produits cognitifs. En somme, c'est la reconnaissance de l'inséparabilité de la représentation d'avec ce qui est représenté qui constitue la pierre d'angle du constructivisme (Sismondo, 1993): la représentation se constitue comme la génération d'une différence sur un fond indifférencié, représentation pour laquelle un objet observé est tel uniquement s'il a été différencié, et donc indiqué. Pour observer il faut par conséquent indiquer quelque chose comme distinct de quelque chose d'autre. En effet, la relation qui institue une connexion unidirectionnelle entre une représentation et une réalité transcendante dont on suppose qu'elle existe au-delà des confins de l'observateur constitue le résultat d'un processus de stabilisation. A partir de la représentation, l'objet vient créé et construit de manière à être perçu comme une entité séparée, indépendante de la représentation. A un stade ultérieur, la relation entre représentation et objet s'inverse: alors que l'objet avait été construit à partir de la représentation, maintenant il semble que l'objet ait donné lieu à la représentation (Woolgar, 1989: 202-206).

III

A la différence des versions courantes du constructivisme dans les sciences sociales (Knorr-Cetina, Callon, Latour, Bloor, Mulkay, etc.) qui exploitent une conceptualité principalement sociologique corrigée par des apports de sémiotique ou de philosophie analytique, Luhmann fait appel aux contributions développées dans le cadre d'une mouvance transdisciplinaire regroupant les sciences cognitives, la théorie des systèmes, la cybernétique de second ordre, la théorie de la communication, la neurobiologie, la logique mathématique, la théorie de l'évolution, les *computer sciences*. Dès lors que les instruments de la sociologie classique n'ont pas permis à la sociologie de se dégager du schématisme général de la partition ontologique sujet/objet, dès lors que ses outils théoriques ne lui ont été d'aucun secours pour réaliser son auto-implication dans ce qu'elle observait, Luhmann est allé chercher ailleurs, dans d'autres disciplines, les concepts qui ont fait défaut à la sociologie classique¹⁸. En effet, les contributions récentes de ces savoirs

¹⁸ On notera que Luhmann ne s'est pas servi du concept classique de *rationalité* dans sa tentative de refondation de la sociologie dans la

—qui ont tenté d’abolir les frontières disciplinaires (Watzlawick ed., 1988)— sont parvenues à s’émanciper de la distinction entre *hard sciences* et *humanities*. Distinction lourde de conséquences dans la mesure où elle brisait le cercle de l’objet et du sujet en affirmant l’indépendance de l’un par rapport à l’autre et l’extériorité des disciplines s’occupant traditionnellement de l’un par rapport aux disciplines s’occupant traditionnellement de l’autre. De plus, elles sont

mesure où Luhmann estime que: (i) la connaissance n’est pas en soi rationnelle; (ii) la communication ne conduit pas forcément à l’accord raisonnable; (iii) la rationalité n’est pas forcément un programme. Comment d’ailleurs pourrait-on continuer à voir dans la rationalité un programme alors qu’elle a donné naissance à deux versions différentes et inconciliables, la maximisation de l’utilité et la recherche d’un accord raisonnable ? (Luhmann, 1992: 67 n.29)

La tradition humaniste européenne considérait que la rationalité appartenait à la nature humaine. La distinction qui la fondait était celle entre homme et animal. Or puisque ce concept de nature se caractérisait par sa normativité (la nature orientait l’être vers une fin), celui de rationalité devenait tout aussi normatif. Il faut toutefois voir que cette normativité se constituait comme une forme à deux parties: la finalité pouvait être atteinte ou pas (ex.: naître noble conférait une noblesse imparfaite qu’il fallait accomplir par une vie vertueuse que seule cette naissance rendait possible).

L’évolution structurelle de la société a rendu impossible cette conception normative de la rationalité. Dès le XVII^e s., le continuum de la rationalité comme nature humaine se brise pour être réduit à des états de l’esprit, donc à des sujets. Aussi, il ne s’agira plus de choisir *pour* la perfection dans la réalisation d’une nature humaine mais il faudra à chaque fois, choisir les objectifs (et non plus seulement les moyens).

A partir du XIX^e s., le concept de rationalité subit une ultérieure réduction qui le ramène soit à la forme du calcul économique où s’établissent des rapports d’utilité entre objectifs et moyens, soit à l’application du savoir scientifiquement garanti. Des protocoles impersonnalisés se substituent ainsi à une rationalité fondée sur les sujets. Toutefois, la réutilisation implicite de l’ancienne distinction entre *poiesis* et *praxis* a donné chez Max Weber une distinction entre rationalité selon les fins et rationalité selon les valeurs. Habermas a reproposé une chose semblable avec sa distinction entre rationalité de l’agir stratégique et rationalité de l’agir communicationnel. Mais reste toujours absente (sauf chez Hegel) la question de l’unité de la distinction, la question de la “rationalité en soi”.

Pour la théorie des systèmes, en revanche, la rationalité se définit au départ de ses opérations propres comme la possibilité d’exposer et de soumettre à la réalité une distinction, celle entre système et environnement (Luhmann & De Giorgi, 1992: 56-59). Il ne s’agit donc ni de la réalisation de la perfection implicite dans la nature humaine, ni des choix d’un sujet ou d’une conscience, ni d’une orientation normative mais bien des opérations de distinction, d’observation et de description que peut mener un système.

aussi parvenues à substituer le concept d'objet/sujet par celui de *distinction* en posant que les théories ne s'élaborent pas à partir du choix d'un objet spécifique mais se construisent suivant les distinctions qu'elles opèrent en vue d'observer le monde d'une façon plutôt que d'une autre. —A cet égard, on verra plus avant que la pierre d'angle du constructivisme radical est constitué par son recours à une distinction cruciale, celle entre système et environnement qui remplace les distinctions entre transcendantal et empirique et entre objet et sujet (Luhmann, 1990a: 66).

Le point commun de ces approches non-sociologiques réside dans la conviction que toute observation présuppose une distinction capable de produire une différence dans le domaine cognitif de l'observateur qui peut être indiquée ou désignée. L'observation consiste en la reproduction de la différence et de l'indication dans le temps. L'activité de l'observateur serait donc impossible sans que soit générée une différence dans son domaine cognitif car ce dernier apparaîtrait indistinct (Pardi, 1990). Distinguer et indiquer constituent une opération unique d'observation dans la mesure où il serait absurde d'indiquer quelque chose qui ne peut être distingué et, *a contrario*, la simple distinction resterait indéterminée si elle ne servait à indiquer un côté plutôt que l'autre de la distinction (Spencer Brown, 1969; Salvaggio, 1996). Par distinction on entend le traçage d'une limite qui sépare deux parties. La forme est alors la ligne de frontière qui instaure la différence; elle oblige de ce fait l'observateur à indiquer clairement le côté sur lequel il se trouve et par lequel il doit commencer s'il veut procéder à de nouvelles opérations (Luhmann & De Giorgi, 1992: 17). —Les formes peuvent donc être définies comme des distinctions que la société utilise pour diriger ses opérations de communication.

Dès lors qu'il y a distinction, il y a aussi indication d'une des deux parties de la forme. Depuis Spencer Brown, on peut dire que la connaissance est observation et description, et que l'observation et la description sont des distinctions et des indications (Luhmann, 1992b). Chaque partie de la forme est l'autre côté de l'autre côté, de sorte que la forme constitue une autoréférence effectuée dans le temps (car il faut du temps pour traverser d'un côté à l'autre). En somme, la forme est distinction *et* indication; elle ne peut donc jamais être sa propre unité des deux parties distinguées. Au contraire, cette unité représente précisément le *tiers exclus* de la forme qui ne peut être observé tant que la forme en

question sert à observer. Pour toute forme, il y a une forme de degré supérieur, qui est la forme de la distinction de la forme d'avec quelque chose d'autre. On parvient ainsi à processualiser les distinctions (et non plus les objets).

Du point de vue de la théorie des systèmes, la première forme que l'observation rencontre est la distinction système/environnement. Plus précisément, on dira que tout système peut se concevoir comme la forme d'une distinction avec ses deux côtés: le système qui constitue la face intérieure de la forme et l'environnement qui en est la face externe. La forme (à savoir la distinction) est le produit des deux côtés à la fois. L'environnement apparaît donc aussi indispensable à la forme que le système lui-même. Quant à la ligne de démarcation entre le système et son environnement, elle distingue les deux côtés de la forme mais en signale simultanément l'unité et ne peut être considérée comme l'apanage d'un seul côté. La démarcation n'existe qu'en tant qu'instruction pour la traverser (Luhmann, 1992a: 69; Spencer Brown, 1993).

Le concept d'observation chez Luhmann s'inscrit dans cette logique de la forme. Aussi, par rapport aux deux parties de la forme qu'elle distingue, l'opération d'observation n'est ni l'une, ni l'autre. Dans la mesure où elle distingue et indique et qu'elle n'est pas ce qui est distingué et indiqué, l'observation ne peut s'observer elle-même. Elle est sa propre tâche aveugle, son non-observable. Le concept luhmannien d'observation ne peut donc être interprété en termes substantialistes, humanistes ou psychologisants, il s'agit d'une opération du système sur les formes. Par exemple, le problème du rapport entre réalité et rationalité devient épineux parce que toute observation nécessite une distinction pour pouvoir indiquer un côté de la distinction (et pas l'autre). Elle utilise sa distinction qui guide l'observation comme différence (et non comme unité). Elle doit donc s'exclure elle-même, comme observation, de ce qu'elle observe. Bien qu'il soit le seul à pouvoir garantir, avec son autopoïèse, la réalité de ses opérations d'observation, l'observateur résulte bien être le tiers exclus de sa propre observation.

Observer apparaît donc comme une opération paradoxale, "une dualité comme unité" (Luhmann, 1996), c'est-à-dire une distinction entre distinguer et indiquer, c'est-à-dire encore une distinction qui se répète en elle-même. Or, nonobstant sa nature paradoxale, l'observation demeure

possible, mais uniquement comme pluralité d'observations possibles puisque chaque distinction à la base d'une observation est à la fois contingente et déconstructible en fonction d'autres distinctions qui permettent d'autres observations (Luhmann, 1990: 93-94). Dans cette perspective constructiviste radicale, le problème n'est plus celui de trouver le point d'observation unique qui consent l'objectivité de l'observation mais devient celui d'observer comment les observateurs observent, abolissant par la même occasion la possibilité de n'avoir qu'un seul observateur objectif. L'observation se présente ainsi comme une opération concrète qui est elle-même observable, satisfaisant de cette manière aux exigences autologiques de la théorie. A ce niveau d'observation de l'observation (ou observation de second ordre), les distinctions et les indications ne peuvent plus être observées ontologiquement comme des données de fait indépendantes de l'observation. Aussi, les questions relatives aux critères de l'objectivité de l'observation se trouvent de fait remplacées par la trame des observations croisées des observations réciproques —trame faite de récursivités qui ne nécessitent aucun fondement *a priori*.

Appliquée à la sociologie, cette définition de l'observation engendre deux questions: comment la sociologie observe-t-elle son objet? et comment construit-elle son objet dans son acte d'observer?

Le type d'observation que la sociologie développe de son objet se caractérise par le fait qu'elle l'observe de l'intérieur: la description de la société ne peut advenir que dans la société. Or précisément parce que l'observation de la société de la part de la sociologie est une opération autoréférentielle de l'objet sur lui-même, la délimitation et la définition de l'objet constituent des opérations propres à cet objet que la sociologie tente de délimiter et de définir. La sociologie est alors cette description de la société à l'intérieur de la société qui tente d'établir la signification des formes à l'intérieur de cette première forme qu'est la distinction entre le système social et son environnement. Cela implique une redondance, une récursivité des opérations qui président à l'observation/description¹⁹. Ainsi, le résultat de toute opération dépend partiellement du résultat de l'opération précédente. Dans ce cas, on constate que l'état du système à un moment donné du processus des

¹⁹ Est récursif un processus dont chaque opération utilise le résultat de l'opération précédente et dont le résultat servira à une opération suivante.

opérations constitue le critère pour le déroulement des opérations successives (Luhmann, 1990a: 72).

En d'autres termes, l'observation réalise, c'est-à-dire construit passage après passage, ce qu'elle observe dans la mesure où l'observation, pour être complète, doit aussi se décrire elle-même pendant qu'elle s'accomplit (Hayoz, 1991). Or, si l'identité de l'objet observé se définit au moyen d'une différence entre ce qui est indiqué et ce qui ne l'est pas, l'observateur qui pose la question de savoir ce qu'est l'objet qu'il observe rencontre inévitablement un *paradoxe*: qu'il essaye d'appliquer sa distinction propre à ce qui est en dehors de sa capacité de distinguer, et il se révélera aussitôt totalement inefficace; il pétrifiera sa capacité d'observation, il se pétrifiera en tant qu'observateur, tel celui qui regarde les Gorgones (Luhmann, 1992b).

Afin de saisir la spécificité théorique des paradoxes, il faut d'abord souligner qu'un système résulte de la différence entre système et environnement; il résulte, autrement dit, de la ligne de partage qui sépare la face interne (le système) de la face externe (l'environnement). Avec les mots de Luhmann (1994b: 8-9):

“Pour des entités, à propos desquelles nous ne pouvons pas contester la possibilité de l'auto observation, il ne reste alors que l'acceptation d'une auto-fondation dans un paradoxe, avec diverses possibilités de déploiement, ceci signifiant le transfert dans des identifications solides, qui ne doivent alors être saisies conceptuellement que comme contingentes, simples identifications. (...) Avec une conceptualisation fine on peut compter (lorsque le système s'est déjà donné) sur une ré-entrée de la différence du système et de l'environnement, sous la forme de possibilité, des opérations d'observation propres s'orientant sur la distinction d'auto et d'hétéro-références.”

Les paradoxes constituent donc des points de départ pour construire le savoir de manière différente par rapport aux précédentes déclarations d'identité. A partir de ces nouveaux points de départ, Luhmann avance par des distinctions successives qui permettent de construire un type particulier de système complexe²⁰. Le paradoxe est ainsi toujours un

²⁰ La complexité est le fait de l'autoréférence, de l'autopoïèse et de la clôture opérationnelle autour d'un type particulier d'opération (communication). La complexité n'est pas une opération du système mais un concept de l'observation/description. Aussi, il faut se demander quelle est la distinction qui constitue ce concept. Celle-ci a en fait la

problème propre au système qui observe qui ne parvient pas à le traiter puisqu'il observe autre chose que le paradoxe. En effet, un système qui observe ne peut pas voir ce qu'il ne peut pas voir. Aussi, le traitement du paradoxe relève de l'observation de l'observateur, dans une optique de cybernétique de second ordre (Luhmann, 1992b). Il s'ensuit qu'une sociologie qui observe la sociologie —dans la forme constructiviste d'une sociologie de la connaissance sociologique (Barbesino & Salvaggio, 1996)— doit d'abord se demander quels sont les fondements socio-structurels donnés pour soutenir la différenciation d'une problématique sociologique particulière et pour rendre possible un travail théorique qui lui soit consacré (Luhmann, 1981).

Luhmann regrette cependant que ces constatations de base n'aient pas été prises en considération par la sociologie traditionnelle qui, incapable d'admettre la dimension autologique dans la construction de sa charpente théorique, s'est trouvée face à des obstacles épistémologiques qui l'ont entravé dans son cheminement vers une analyse scientifique en produisant des attentes théoriques qu'elle n'était pas en mesure de rencontrer. Les principaux obstacles qui ont bloqué le déploiement de la sociologie résident, selon Luhmann, dans la forme de trois hypothèses implicites que la sociologie a fait plus ou moins explicitement siennes depuis plus d'un demi siècle.

La sociologie traditionnelle partait de la triple hypothèse selon laquelle (i) la société est constituée d'hommes et de relations entre eux-ci; (ii) elle est fragmentée en unités régionales plus petites (société américaine, société allemande, etc.); et (iii) ces unités sont observables de l'extérieur

forme d'un paradoxe puisque la complexité se définit comme l'unité de la multiplicité, multiplicité dont on ne peut dire qu'elle diffère de l'unité. Aussi, il faut ajouter des précisions à la définition: on dira d'une unité qu'elle est complexe si elle possède plusieurs éléments reliés par des relations. Pour cerner la complexité, il faut donc faire mention de quatre termes: une unité, une multiplicité, des éléments et des relations. En outre, il faut tenir compte de la diversité qualitative des éléments et de leur instabilité, c'est-à-dire leur variabilité temporelle. Dans les systèmes où le nombre d'éléments est élevé, chaque élément ne peut entretenir des relations avec tous les autres. Avec la croissance du système (l'accroissement du nombre de ses éléments) va également de pair un principe de connexion sélective entre éléments. Si l'on considère, par exemple, la communication, on constatera que toute assertion n'entre en relation qu'avec un nombre limité d'autres assertions (Luhmann & De Giorgi, 1992: 40-42).

comme autant d'objets appréhendés par des sujets (Luhmann, 1992a: 68).

Si cette troisième hypothèse, de matrice épistémologique, reconduit à la critique constructiviste radicale que Luhmann effectue d'une conception métaphysique du monde, le reproche lancé aux deux premières est de ne pas permettre une détermination précise de l'objet que la sociologie observe. Pour Luhmann, en effet, une conception territoriale de l'objet de la sociologie est inacceptable. Les interdépendances au niveau mondial, la "globalisation" des phénomènes (Luhmann, 1994) conduisent à réfuter l'idée d'une société nationalement découpée (dont l'unité des fragments locaux ne pourrait être perçue que par le concept de "culture")²¹.

Des objections du même ordre d'évidence conduisent également Luhmann à refuser la conception humaniste de la société. Selon lui, société et hommes sont des sphères distinctes et autonomes de sorte que ce qui est observable chez l'un n'a pas forcément d'influence sur ce qui est observable chez l'autre, et les concepts propres à l'un ne s'appliquent pas à l'autre. Et le fait pour la sociologie traditionnelle de continuer à utiliser une conception humaniste de la société signifie sans doute qu'elle voit en l'homme le seul critère (ou le dernier critère) valable d'évaluation de la société. Or, puisque l'homme et la société

²¹ La sociologie a pour objet le système social du monde. Puisque les systèmes sont opérationnellement fermés, s'il existait des systèmes sociaux restreints (des entités locales comme, p. ex. les sociétés nationales); alors ceux-ci ne communiqueraient pas entre eux. Et au sein de chaque système, la communication concernant les autres systèmes se ferait exclusivement en fonction du code en vigueur à l'intérieur du système et il y serait question des autres systèmes uniquement en termes d'éléments appartenant à l'environnement. La société entendue comme un système de communication se distingue de son environnement mais seulement de lui; elle ne se distingue donc pas en son sein en sociétés locales (la différenciation fonctionnelle des sous-systèmes ne constitue qu'une articulation interne du système). Les limites à la communication sont donc toujours les limites externes de la société globale. (L'identification des sociétés avec le territoire sous domination politique dérive d'une époque où la communication ne disposait pas des moyens suffisants pour aller au-delà de cette région délimitée par l'autorité d'un prince ou d'un Etat — il est à noter que parfois cette autorité et la communication qui la véhiculait ne parvenait que fort mal aux frontières du territoire soumis. Ces conditions ont changé dès le XVIe s.).

apparaissent comme des champs d'observation différents, la sociologie choisit de se pencher sur la société et non sur les hommes. En outre, considérer que la société se compose d'hommes reviendrait une fois encore à qualifier l'homme de référence essentielle du social, ce qui n'apporte rien au traitement *spécifique* de la société.

En fait, quand la société est réduite au territoire, l'analyse sociologique englobe trop peu; quand la société est réduite à l'homme, l'analyse sociologique englobe trop. Mais ces positions se caractérisent par une même conviction selon laquelle il est possible d'observer la société de l'extérieur. Partant, l'observation de la société de l'intérieur de la société suppose un concept de société radicalement anti-régionaliste et anti-humaniste (Luhmann & De Giorgi, 1992: 15).

IV

Dans l'espace théorique luhmannien, qui d'un point de vue épistémologique est clairement constructiviste, la question relative à "l'individu et la société" subit un double traitement qualifiable dans les termes de la déontologisation et de la désociologisation. Dans une première phase, Luhmann cherche à démontrer comment cette question (ainsi que son équivalent fonctionnel: "subjectivité et ordre social") correspond en réalité à la manière selon laquelle la réflexion de la société sur la société est déployée dans des conditions de différenciation fonctionnelle, c'est-à-dire dans un système social où chaque individu peut prendre part à une multiplicité de sous-systèmes de sorte qu'on peut le penser, d'un point de vue social, comme n'ayant pas de lieu. La problématique de "l'individu et société" constitue donc la forme dans laquelle une société fonctionnellement différenciée réfléchit sur elle-même. Et en particulier, la forme dans laquelle —à l'intérieur du sous-système de la science— la sociologie observe la société. Dans cette perspective, une telle problématique consentirait à la société de réfléchir sur sa propre unité, en formulant de fait un problème qui est déjà-toujours résolu (Luhmann, 1981), à savoir celui du rapport de la société à l'individu.

Luhmann analyse comment cette problématique a pu historiquement se consolider. Pour ce faire, il a mis en lumière les différentes solutions proposées à l'intérieur de la sémantique sociale et il a examiné quel type

de patrimoine conceptuel s'était précédemment sédimenté²². Il souligne ainsi comment, à l'intérieur de la sociologie classique, le rapport individu/société a pu être thématiqué comme forme basée sur le fait que la différence entre individu et société a été transférée à l'intérieur de l'individu comme différence entre identité personnelle et identité sociale ou a été pensée comme rapport d'incrémentation (Luhmann, 1984).

Dans la phase de déontologisation, cette question est abordée comme construction sémantique qui doit être mise en rapport avec une phase évolutive particulière du système social. A ce propos, Luhmann fait remarquer que la sociologie ne saurait adopter comme point de départ la constatation que l'individualité et la possibilité de styliser soi-même et les autres peuvent être expliquées comme des constantes anthropologiques parce que ce besoin ainsi que la possibilité pour l'individu de s'exprimer dans les relations communicationnelles correspondent à des conditions socio-structurelles particulières, surtout à la complexité et au type de différenciation du système social (Luhmann, 1982)²³. Ce n'est en effet que dans le passage d'une société stratifiée à

²² Conformément à la définition opératoire qu'il lui confère, Luhmann considère dans ce passage la *sémantique* comme une forme qui est conservée parce que considérée comme importante; ce sont alors les propositions qui ont du sens à être processualisées dans la communication, sans que cela affecte nullement les possibilités de recombinaisons des mots singuliers qui les composent.

²³ Du point de vue du concept de complexité, on peut dire en outre que la société constitue un cas extrême dans la mesure où ses opérations élémentaires, les communications, lui imposent des limitations strictes. En effet, les communications s'effectuent de manière séquentielles, ce qui signifie qu'elles ont besoin du temps; mais cela signifie aussi que le risque de les voir se désagréger est grand également (d'où l'importance du rapport entre communication et media de communication). Deux solutions ont été produites par le système pour affronter ce problème: (i) un haut degré d'autoréférence des opérations (stabilisation de la communication plutôt que déperdition), (ii) représentation de la complexité dans la forme du sens.

(i) La récursivité de l'autopoïèse du social n'est pas organisée selon un schéma causal ni d'après des opérations mathématiques, mais de manière réflexive, par l'application de communication à la communication d'où l'insuffisance des représentations classiques de la société en termes de machines ou d'algorithmes mathématiques). Or, puisque *toute* communication, sans exception, peut être l'objet d'autres communications, alors, du point de vue de la complexité, on constate qu'il y a une infinité de la communication, et le "dernier mot" n'existe pas (sauf à faire taire le locuteur). Par conséquent, la complexité du système et de son environnement peut être cernée comme un phénomène qui doit être continuellement expliquée (elle est la mesure de l'information qui manque pour une description complète du système).

une société fonctionnellement différenciée que Luhmann retient plausible de documenter la tentative de reformuler les problèmes fondamentaux de l'individualité²⁴.

Dans la seconde phase, Luhmann entreprend une désociologisation de la question. Individu et société constituent des types différents de systèmes en vertu des types différents d'opération fondamentale qui les caractérisent. L'opération fondamentale d'un système psychique est la "conscience", celle d'un système social est la "communication". Mélanger ces opérations apparaît impossible aux yeux de Luhmann car elles présupposent l'une et l'autre des systèmes fermés. Les domaines différents peuvent certes résulter connectés à la suite d'un hasard, cependant ils ne constituent pas de simples relations entre faits mais ils sont toujours organisés en tant que relations d'un système avec son environnement (Luhmann, 1990b: 114). Luhmann soutient en somme

-
- (ii) Le sens est une forme, donc deux côtés: réalité et possibilité, ou, en termes opérationnels: actualité et potentialité. Cette distinction permet de représenter la sélection de la complexité: chaque actualisation du sens potentialise d'autres possibilités. Actualiser quelque chose, c'est potentialiser les autres choses qui n'ont pas été sélectionnées pour être actualisées. Aussi, la sélectivité (la contingence) devient nécessité: la nécessité de cette forme d'autopoïèse. De la sorte, le monde est à chaque instant présent comme différence entre ce qui est actualisé et ce qui est potentialisé, c'est-à-dire les possibilités accessibles à partir du sens. Donc, on peut dire du monde qu'il est toujours présent dans la contemporanéité mais la forme dans laquelle cela advient est sans cesse tendue vers une processualisation séquentielle. Bien que les deux parties de la forme soient simultanément présentes, passer d'une partie de la forme à l'autre (de l'actualisé au potentialisé) requiert du temps, de la séquentialité.

Dans la distinction qui produit le sens, entre actualisé et potentialisé, la répétition des opérations a deux effets: a) elle produit de l'identité puisqu'il s'agit d'une répétition du même; b) elle enrichit le sens puisque d'une itération à l'autre le contexte a évolué (ne serait-ce que par l'écoulement du temps) et la situation est différente. Partant, cet enrichissement continu du sens produit un excès de renvois qui finit par le rendre indéfinissable et oblige à la production de nouveaux termes, de nouvelles définitions.

²⁴ Le passage d'une société stratifiée à une société fonctionnellement différenciée s'est accompagné d'une plus forte différenciation des systèmes personnels et sociaux, autrement dit, un tracage plus net de la distinction entre système et environnement concernant les systèmes personnels ou les systèmes sociaux. Mais cette différenciation du particulier d'avec son environnement s'est trouvée renvoyée au particulier qui finit par poser son moi et son vécu au centre, érodant les limites de l'environnement (Luhmann, 1982).

que les systèmes psychiques et le système social sont nés par co-évolution (sur base, par exemple, du recours au sens pour la représentation et la réduction de complexité interne et environnementale) mais qu'ils ne sont pas réductibles l'un à l'autre. Cela implique qu'il ne peut exister aucun super-système en mesure d'intégrer les deux types de systèmes dans une unité (Luhmann, 1984). Par conséquent, la négation de la possibilité d'un tel super-système abolit —du moins dans un premier moment— toute pertinence sociologique à la question relative au rapport individu/société.

La désociologisation de la problématique individu/société correspond en réalité à une resociologisation dans les termes d'un problème de sociologie de la connaissance. Autrement dit, Luhmann se demande à la fois comment il a été possible à la société de s'auto-décrire en utilisant cette forme conceptuelle et pourquoi cette forme s'est révélée insuffisante.

En suivant une piste théorique inaugurée par le post-structuralisme foucauldien, ce que Luhmann considère comme problématique, ce n'est pas d'expliquer si et dans quelles formes se composent l'individu et la société, ni même de répondre à la question relative à quelle est la forme d'intégration optimale entre les divers niveaux d'analyse micro et macro dont émanerait une description plausible de cette éventuelle composition (Knorr-Cetina & Cicourel eds., 1981). Au contraire, c'est précisément la différence micro/macro qui peut être, d'après lui, interprétée comme une option obligée quand la discipline se différencie sur base de la distinction individu/société. Le problème est plutôt celui de la représentation en général: si la représentation de la société (même sous la forme de représentation des relations sociales ou du rapport individu/société) constitue l'objet de la sociologie, la représentation n'est plus simplement l'objet mais la condition même de possibilité de la sociologie. D'où la nécessité, mise en acte par la théorie luhmannienne (mais aussi par le post-structuralisme foucauldien, par la SSK et les SSS), de déplacer le champ de pertinence thématique que la théorie définit. Ce déplacement est réalisé au moyen d'un initial abandon des questions relatives à ce qui est donné dans la représentation en direction d'une explicitation de la question relative à ce qui rend la représentation possible (Smart, 1982: 127).

L'option en faveur de ces points de départ théoriques garantit les conditions de possibilité d'une investigation qui prend comme objet

l'ensemble plus ou moins explicite de bases procédurales, de règles et de structures qui rendent identifiables un discours spécifique sur la société dans les termes de la sociologie (Heiskala, 1990: 306), et ce sans avoir à se soucier de la confrontation avec le problème typique d'une théorie de la connaissance essentialiste relatif à la correspondance entre observation et réalité (Woolgar, 1988: 30-37). Ce dernier problème est toutefois reformulé dans les termes d'une analyse du degré de désynchronisation entre composantes socio-structurelles et sémantique de la société. Sur cette voie, il apparaît plausible d'assumer que tant l'obsolescence des autodescriptions que l'orientation impropre des auto-observations ne puissent rester continuellement cellées, et par conséquent qu'un degré considérable de discordance ne puisse être longtemps toléré (Luhmann, 1990b; Kuklick 1980). Ainsi, la perte de réalisme dans les autodescriptions est à l'origine de révisions successives dans la mesure où le niveau de plausibilité originnaire propre de la tradition culturelle ne peut être récupéré en des temps raisonnables. Une telle stratégie de recherche présuppose donc que la sémantique constitutive des descriptions de la société ne soit pas traitée comme une 'traduction' d'opérations ou de processus qui ont lieu ailleurs, par exemple dans la pensée des hommes, dans leur conscience ou dans leur inconscient, dans la sphère des constitutions transcendantes, mais qu'elle soit acceptée comme lieu d'événements, de régularités, de modifications déterminées, de transformations systématiques; en somme qu'elle soit traitée non comme résultat ou trace de quelque chose d'autre mais comme champ pratique capable de se décrire à son niveau (Foucault, 1969).

En conséquence, c'est cela même que la théorie sociologique observe, à savoir la société, qui se trouve redéfini ou, plus correctement, reconstruit dans des termes profondément différents. En effet, la société ne peut plus être conçue comme une collection de divers articles interconnectés (individus, actions, structures, etc.) dans la mesure où l'unité d'une telle collection reste incompréhensible, paradoxale et cette opacité empêche le paradoxe sous-jacent de surgir au grand jour. C'est pour cela que Luhmann se tourne vers les plus récents développements de la théorie des systèmes, en particulier le concept d'autopoïésis²⁵ dont

²⁵ Sont autopoïétiques les systèmes qui produisent et reproduisent à la fois leur structure *et* leurs composantes dans cette structure.

les propriétés formelles en permettent une extension au domaine de la sociologie. Un système autopoïétique existe si et seulement si il parvient à tracer et à maintenir une ligne de confinement avec son environnement, c'est-à-dire quand sa propre clôture opérationnelle lui permet de reproduire exclusivement ses propres éléments à partir de ses propres éléments. Le concept d'autopoïésis introduit une nouveauté fondamentale par rapport à la notion d'auto-organisation utilisée auparavant dans la théorie des systèmes car il implique que la capacité de reproduction et de mutation à l'intérieur d'un système n'intéresse pas uniquement les structures mais aussi ses unités élémentaires (Stichweh, 1990). Sur ce plan, celui des opérations constitutives du système, la question fondamentale regarde la capacité du système de continuer sa propre reproduction, à savoir si l'opération en cours est en mesure d'offrir des connexions à des éventuelles opérations ultérieures. Les systèmes autopoïétiques sont opérationnellement fermés; ce n'est qu'en fermant leur réseau opérationnel (et en excluant tout le reste) qu'ils mettent en acte les conditions de possibilité de leur survie. La clôture opérationnelle implique l'impossibilité d'importer de l'extérieur les éléments du système: unité, différence, structure, opérations, éléments peuvent être uniquement produits par le système (Luhmann, 1986: 174-176) car il ne peut y avoir aucun contact direct avec l'environnement. Elle est une condition pour que le système produise des niveaux élevés de complexité propre (*Eigencomplexität*) qui à un observateur peut apparaître comme une ouverture vis-à-vis de l'environnement, comme possibilité d'être irrité par une multitude d'événements, comme accouplement structurel du système et de l'environnement.

Fort de ces innovations théoriques, Luhmann étend l'acception originelle d'autopoïésis à la définition d'une forme générale de construction du système. Si les systèmes vivants ne sont plus les seuls systèmes autopoïétiques, cela implique que l'on puisse trouver diverses modalités de circularité et d'auto-reproduction. Alors que les systèmes autopoïétiques vivants produisent et reproduisent la vie, Luhmann

Le concept d'*autopoïésis* a été originellement formulé par Maturana et Varela (1980) en biologie pour définir la vie. Selon Maturana, les organismes sont des systèmes autopoïétiques, à savoir des systèmes qui peuvent reproduire leurs propres éléments uniquement à partir de leurs propres éléments et du réseau des relations qui les relie. Cela implique qu'il est impossible de contribuer de l'extérieur à la reproduction d'un organisme.

suggère que les systèmes autopoïétiques non-vivants font référence au sens comme principe d'organisation autopoïétique. Les systèmes qui utilisent le sens doivent en outre être à leur tour distingués en fonction de leur mode de reproduction: les systèmes psychiques et les systèmes sociaux. La distinction réside dans l'usage de deux médiums différents pour leur propre reproduction: la conscience pour les systèmes psychiques et la communication pour les systèmes sociaux. De même qu'aucune opération de la conscience ne saurait jamais être communication, de même aucune communication ne saurait jamais être un événement de la conscience. Les systèmes psychiques et sociaux sont donc orthogonaux les uns par rapport aux autres.

Dans cette optique, Luhmann définit la société comme un système autopoïétique, en tant que système complet de l'ensemble de la communication avec des frontières claires et auto-tracées qui inclut toute la communication qui peut être connectée et exclut toute autre chose. Il est à noter, cependant, que le concept d'autopoïésis d'une part et, d'autre part, les limitations imposées par une option en faveur d'une construction autologique de la théorie requièrent un point de départ complètement différents par rapport à l'utilisation précédente du concept de système à l'intérieur des sciences sociales. Dans ce cas-ci, le système n'est pas réduit à une simple valence analytique (comme cela était encore le cas chez Parsons); au contraire, la théorie de Luhmann se fonde sur le présupposé que le système existe dans la réalité.

Cela peut certes sembler contredire l'orientation constructiviste de la théorie puisque l'assertion relative à la réalité des systèmes ne pourrait qu'être fondée ontologiquement à l'intérieur d'une théorie de la connaissance basée sur la distinction sujet/objet. Si, toutefois, une telle distinction est niée au niveau de la fondation épistémologique de la théorie, alors la notion même de réalité nécessite une reformulation. Dans la mesure où la connaissance de la réalité ne peut advenir qu'à travers l'usage de distinctions, il n'est plus possible de postuler un moment originaire de la connaissance, un fondement ontologique à partir duquel en garantir le succès. Au contraire, la question même du fondement conduit inmanquablement au surgissement de paradoxes dont le caractère déstabilisant peut certes être contrôlé mais pas évacué par l'utilisation de l'armementaire conceptuel de l'épistémologie classique. Par contre, aucune tentative de fondation autologique de la théorie ne peut faire l'économie de l'acceptation des paradoxes —qui sont utilisés

de manière profitable pour contrôler le processus de construction de la théorie dans la mesure où ils portent à la lumière la *tache aveugle* de l'observation, à savoir la forme qui rend possible cette observation-là et non une autre. L'hypothèse relative à la nature réelle et non analytique des systèmes est elle-même paradoxale: l'opération de distinction système/environnement ne peut être accomplie que par un système qui observe. Cela signifie qu'elle est un produit du système et une donnée "réelle", dans le sens ontologique du terme; de même que l'environnement est une projection du système qui le construit comme réel. En effet, d'après Luhmann, les systèmes sociaux construisent leur propre identité à partir de la différence entre eux et l'extérieur de sorte que l'indication de l'unité du système se réalise uniquement à condition que ce dernier puisse se distinguer du reste. Luhmann à cet égard parle de *re-entry* de la forme dans la forme: la distinction est utilisée et simultanément indiquée comme unité. Autrement dit, un système autopoïétique parvient à observer exclusivement en soi-même la différence entre lui-même et son propre environnement²⁶.

V

Dès que l'observateur décide d'observer le monde avec l'aide du schéma système/environnement, il n'est plus libre de choisir les autres distinctions qu'il devra appliquer par la suite car la distinction successive obligée est inévitablement celle entre système et unités élémentaires du système. Voyons pourquoi.

Dans la sociologie classique, bien que sous des modalités parfois fort différentes, à l'action était attribuée la fonction théorique d'unité élémentaire du système (Parsons, 1937; Touraine, 1984; Habermas, 1987; Pharo & Quéré eds., 1990; Sztompka, 1991). Luhmann, en revanche, par référence à Locke pour lequel une action n'existe que si elle peut être verbalement indiquée, propose d'opter pour le concept de communication. En fait, pour Luhmann, les actions ne peuvent faire office d'unités élémentaires du systèmes puisqu'elles dépendent d'autres

²⁶ Appliquée à la distinction système/environnement, la règle de la *re-entry* veut que la distinction système/environnement se repropose dans le système par la différenciation entre sous-système dont chacun est un système pour lequel les autres sous-systèmes font partie de son environnement. De la sorte, le système produit et observe la distinction entre système et environnement.

opérations situées en amont: les mots; alors que la communication n'exige pour sa part aucune unité explicative d'ordre supérieur dans le système social. De plus, l'action renvoie toujours à un acteur, anthropologisé dans la forme de l'individu sur lequel la théorie ne peut s'interroger car en déconstruisant cette forme elle déstabiliserait les conditions de sa propre opérativité. Cela dit, dans les cas où l'action est tout de même considérée comme une unité fondamentale, le problème s'aggrave et devient celui de l'unité de la société à partir d'un quelque chose, l'acteur, pour lequel la théorie ne parvient pas à décider s'il appartient ou non à la société. —D'où la nécessité pour la sociologie classique d'introduire des concepts tels ceux de socialisation, d'intégration ainsi que leurs corrélats négatifs (anomie, déviance, marginalisation) qui illustrent la béance de l'impasse provoquée par l'*action*. L'orthogonalité entre systèmes sociaux et systèmes psychiques, assurée par le concept d'autopoïésis, consent au contraire le dépassement d'une telle situation de blocage théorique parce qu'elle permet de distinguer entre divers types d'opérations (conscience, communication) sans devoir tout réduire au concept hybride d'action.

La communication s'identifie elle-même au travers des unités minimales d'une signification qui peut être niée. Les unités élémentaires de la communication en cours n'ont pas besoin de nom; elles résultent continuellement de l'autopoïésis de la communication. Et quand une communication se réfère à une communication précédente, elle doit toujours signaler à quel segment d'événementialité communicationnelle elle se réfère; cela seul rend la communication sur la communication possible.

Comparée à l'action, la communication constitue donc un événement davantage basilaire. Seule la communication est un fait vraiment social alors que les actions (qu'elles soient orientées socialement ou non) ne peuvent survenir sans être préalablement montrées et isolées par une indication.

Par communication, la théorie classique de l'information, indiquait un processus à l'intérieur duquel une pensée influence l'autre. Dans la théorie des systèmes autopoïétiques, en revanche, la communication constitue l'opération spécifique des systèmes sociaux. Puisqu'elle se réalise à partir d'un arc de possibilités multiples, la communication est une forme de sélection. On peut la considérer de manière plus analytique comme la synthèse de trois sélections: émission, information,

compréhension. Ego comprend que Alter a émis une information, autonome par rapport à l'émission elle-même. L'information est elle aussi une sélection, autonome et distincte de celle de l'émission dans la mesure où cette information est construite par le système social en son sein. Enfin, la compréhension aussi procède d'une sélection. En elle-même, la simple émission d'information ne constitue pas une communication car cette dernière se réalise uniquement quand le système comprend l'information. La compréhension est une sélection qui actualise quelque chose et maintient latentes les autres possibilités de compréhension. La communication, en effet, n'est pas une simple perception du comportement d'autrui, mais une perception sélective. Elle peut être observée à travers le fait qu'une compréhension permet une nouvelle communication. La compréhension dans la communication ne comporte pas, par conséquent, la compréhension des personnes ou de leurs motivations, mais seulement la différence entre émission et information. Naturellement, il y a toujours, en outre, une compréhension psychique corrélée à celle communicationnelle. Elle acquiert un sens pour la reproduction de la pensée consciente, mais ce n'est pas la référence au système psychique qui se produit si la compréhension est cernée comme sélection dans la communication: dans ce cas la compréhension autorise la reproduction d'un système social parce qu'elle permet une nouvelle communication. En somme, du point de vue de la théorie des systèmes autopoïétiques, la communication est sociale parce que sa production dépend d'une opération sociale et non particulière (elle met, par exemple, en relation les systèmes de conscience mais ne peut être imputée à aucune conscience particulière), et elle est autopoïétique parce qu'elle ne peut être produite que par des opérations récursives au départ d'autres communications au sein d'un réseau de reproduction. De plus, si la communication produit le système (en le distinguant de l'environnement), elle permet surtout au système de s'observer: lorsque la communication distingue l'acte de communiquer de l'information (à savoir l'acte de distinguer le système de son environnement de la transmission d'information au sein du système) cela équivaut de la part du système de communication à construire un auto-observation. Par conséquent, par l'intervention de la communication, les systèmes sociaux se construisent comme systèmes qui s'auto-observent²⁷.

²⁷ On voit par là que l'action ne consiste qu'en une opération de communication parmi d'autres dans le système; elle n'autorise donc pas

S'il est envisageable, voire souhaitable d'un point de vue analytique, de séparer émission, information et compréhension, dans la réalité ces parties forment une unité indivisible et indécomposable —ce qui n'est pas sans effet sur la cursivité temporelle de la communication. Puisque la compréhension advient au moment même de l'émission de l'information, cette unité n'a pas de durée. La communication se donne donc comme un événement éphémère qui disparaît aussitôt qu'il est apparu²⁸. Or, un processus de communication nécessite qu'à une communication succède immédiatement une autre communication. De manière à persister, la communication doit pouvoir se relier à de la communication antérieure; aussi, dans chaque communication, la compréhension constitue la prémisse pour une nouvelle émission. Les conditions qui rendent la communication possible sont alors la compréhension et la capacité d'établir une liaison, une connexion avec les communications précédentes et ultérieures. Dans les systèmes sociaux, par conséquent, les processus de communication représentent le réseau de reproduction de nouvelles communications. Chaque communication singulière ressortit d'un réseau récursif de communication, réseau qui définit l'unité du système social.

Or, puisque, d'une part, la communication ne peut survenir que comme élément singulier dans un réseau et, d'autre part, puisqu'elle ne peut trouver que dans les communications précédentes et ultérieures les éléments de sa propre validation et vérification, il faut admettre alors que la communication est un événement improbable (Luhmann, 1981a). D'où: la communication stimule la communication et réagit à la communication par ses opérations communicationnelles récursives sur un parcours de connexions autoréférentielles qui ferment le système. Lorsqu'on parle de clôture autoréférentielle du système, il ne s'agit cependant pas d'isolement du système mais, au contraire, de considérer que la condition de possibilité des opérations du système réside dans les résultats d'opérations précédentes du système lui-même. Il s'agit donc uniquement de clôture *opérationnelle* (Luhmann, 1984). Cette dernière

la sociologie à se fonder sur la théorie traditionnelle de l'action qui imputait l'action aux individus.

²⁸ Contrairement à ce que soutient Habermas, il n'y a ici aucune prétention ni à la rationalité ni à la normativité dans le concept de communication inhérent à la théorie des systèmes. Il y a au contraire uniquement une connexion entre force d'affirmation et fugacité temporelle de la forme.

implique toutefois une question nodale: comment le système entretient-il des rapports avec son environnement s'il n'est pas en contact avec lui ? Pour répondre, il faut passer par le concept de *couplage structurel*. Il s'agit en l'occurrence du fait que les opérations de tout système autoréférentiel sont déterminées par la structure du système. Le couplage structurel exclut par conséquent que les opérations du système puissent dépendre d'opérations présentes dans l'environnement du système. Le couplage structurel est orthogonal par rapport à l'autodétermination du système. Le traitement de l'environnement par le système n'advient que comme opération du système dans le système.

On doit aussi prendre en considération le concept d'interpénétration (Luhmann, 1984; 1990a) grâce auquel on voit comment des systèmes apparentés (système social et systèmes psychiques, p.ex.) qui fonctionnent chacun comme environnement de l'autre mettent chacun leur complexité à disposition de l'autre. Il n'y a dans cette situation aucun échange de matériaux, d'informations ou d'opérations (puisque chaque système construit en son sein et par ses propres opérations la "représentation" qu'il se fait de cet autre qui appartient à son propre environnement). Les influences se réalisent donc au niveau de l'environnement du système qui observe.

L'information issue de cette observation et véhiculée par la communication, lorsqu'elle est comprise, transforme l'état du système en y ajoutant, soustrayant ou modifiant des éléments et, en tout cas, en y incrémentant le réseau de la communication. L'information peut par suite être définie comme une "différence qui fait la différence" (Bateson, 1972). Mais le fait d'être une différence qui résulte d'une sélection à son tour connectée avec d'autres sélections (émission, compréhension) rend la communication fortement improbable: en effet, à la question de savoir pourquoi une information a été sélectionnée plutôt qu'une autre (ou plutôt que rien) s'ajoutent les questions de savoir pourquoi elle a été émise et de quelle manière elle a été comprise.

Les systèmes de communication qui fonctionnent au moyen de distinctions se constituent aussi au moyen d'une distinction; celle entre médium de communication et forme (Luhmann & De Giorgi, 1992: 64). Si l'on définit le médium de communication comme la distinction entre substrat médial et forme, alors on voit que la communication n'est envisageable que comme opérationnalisation de cette distinction. Il s'agit là de la réponse à l'improbabilité de la communication dès lors que la

distinction medium/forme non seulement traduit l'improbabilité de la continuité opérationnelle du système en une distinction qui peut être traitée à l'intérieur du système, mais aussi elle la transforme en une condition de base pour l'autopoïèse du système. Si la structure physique du monde joue un rôle fondamental dans la possibilité de la communication (parler dans le vide absolu ne produit pas de sons, par exemple), la différence entre medium et forme, c'est-à-dire entre substrat medial et forme, est une auto-prestation du système qui fait de la distinction entre medium et forme une forme. En d'autres termes, la distinction s'implique elle-même et rend autologique toute théorie qui l'utilise: pour expliquer la distinction entre medium et forme, il faut faire recours au *langage*, à savoir une autre distinction entre medium et forme. Cette circularité que la théorie classique de la connaissance considérait comme une erreur non résoluble, se situe au coeur même de la communication dans les systèmes autopoïétiques²⁹. Le système traite ainsi la forme par le recours à la même forme (*re-entry*).

Le langage fait ainsi office de medium privilégié de la communication, qui garantit l'autopoïèse de la société. Sans langage, pas d'autopoïèse du système de la communication. Quant à la communication sans langage (par des gestes, des expressions du visage, du corps, etc.), on peut se demander jusqu'à quel point elle continuerait à être considérée comme de la communication s'il n'y avait par ailleurs aucun langage. Le langage, en effet, ne peut être décrit par la fonction des signes (auquel cas il renverrait à des éléments externes et les expressions du visage, du corps, etc. formeraient pas un langage) mais par la mise en processus de différences internes qui généralisent l'autoréférence interne du sens au moyen de symboles qui constituent cette généralisation sans renvoyer à des éléments externes.

L'observation du langage s'opère donc non pas par l'observation de l'acte communicationnel du point de vue de celui qui l'accomplit mais du point de vue du destinataire qui observe cet acte et l'impute à celui qui l'effectue mais sans lui imputer l'information.

La très haute spécialisation du medium du langage (parole, texte) enlève tant à celui qui parle qu'au destinataire tout doute sur le fait de la

²⁹ L'autologie inhérente au processus de communication fait que toute opération de communication dans le système porte sur le résultat des opérations de communication précédentes du même type qui utilisaient la même forme.

communication. Tout au plus il peut y avoir une mauvaise compréhension, une mauvaise interprétation (mais pas une négation du fait qu'il y a tentative de communication). De la sorte, même les problèmes inhérents à la communication sont rapportés à la communication, ce qui boucle le système. L'improbabilité de la communication —qui devrait logiquement la conduire vers des états entropiques où elle se transforme en non-communication— sert la continuité de la communication: c'est parce qu'elle est improbable que son surgissement ne passe pas inaperçu et alimente une communication en retour et ainsi de suite (le processus est récursif dans la mesure où il y a application du processus aux résultats du processus) sur base de ce qui a été communiqué auparavant. L'improbabilité de l'autopoïèse du système de la communication la rend précisément possible.

Le langage est une forme particulière qui distingue entre deux parties: son et sens. Sans cette distinction, la communication se révèle impossible. Et c'est parce que le son n'est pas le sens qu'il permet de le déterminer à chaque fois. De même, puisque le sens n'est pas le son, la communication précise d'un sens détermine l'usage de sons appropriés. Le langage comme processus récursif s'élabore sur base de la réutilisation de sons, réutilisation qui stabilise et identifie les mots, donc regroupe les identités propres au langage et les repropose dans des situations sans cesse nouvelles, c'est-à-dire les généralise. Cet auto-comportement du langage n'est possible toutefois qu'à la condition qu'il soit bien clair que le langage n'est pas les objets matériels; qu'à la condition, autrement dit, que dans l'auto-comportement un espace fictionnel soit stabilisé. C'est dans et par cet espace que l'autopoïèse de la communication s'effectue, donc l'autopoïèse de la société.

Si l'on admet que le langage structure l'autopoïèse de la communication, alors une structure très simple et radicale se met en place, fondée sur un code binaire (cybernétiquement parlant) en fonction duquel, pour tout ce qui est dit, le langage met à disposition du locuteur une option positive et une option négative. Ainsi, la codification du langage produit un doublement des possibilités d'énonciation. Cela permet, pour tout énoncé, de mettre en doute l'énoncé, de le récuser et d'exprimer les motifs du refus de manière à le réintroduire dans le processus de la communication. La négation s'inscrit ainsi dans l'initiative même de toute communication. Il ne s'agit donc pas de lire le code binaire dans les termes d'une confiance que l'on accorde ou non au locuteur, dans les

termes d'une sincérité morale qui rendrait la communication fiable mais de le décrire uniquement en fonction de thèmes propres à la communication sans avoir à recourir à des prémisses morales ou psychologiques externes au système de la communication (Luhmann & De Giorgi, 1992: 72-73). La codification regarde la communication et non les opinions, les attitudes ou les thèmes de ceux (personnes ou systèmes) qui y participent. Ainsi, corriger une communication précédente (par une modulation des versions-non) n'équivaut pas à une remise en doute de celui (personne ou système) qui a produit cette communication mais équivaut à introduire une bifurcation implicite dans toute possibilité de raccord. De cette manière, celui qui communique peut corriger ses propres communications antérieures sans discréditer ses opinions, attitudes, ou prémisses morales.

En outre, le code ainsi défini permet aussi de décrire ces prémisses morales ou psychologiques dans les termes de la communication. L'incertitude relative à un possible usage erroné des symboles linguistiques se transforme en une bifurcation des possibilités de raccord: toute communication se développe au départ de l'acceptation ou du refus de la communication qui l'a précédé. Cela ne serait pas possible sans codification oui/non du langage. Dans ce cadre, même l'indécision à propos d'une communication précédente n'est qu'une utilisation particulière du code binaire oui/non du langage. L'existence du oui/non du langage est cela seul qui permet d'accepter, de refuser une précédente communication ou de différer la décision. Sans cela, pas de bifurcation possible mais seul un enchaînement nécessaire sans variations.

La codification de la communication linguistique se caractérise par le fait qu'elle intéresse l'*ensemble* du système de la communication linguistique: *toute* communication suscite une réaction d'acceptation ou de refus³⁰ bien que la codification ne prenne pas position en faveur du oui ou du non. Elle permet uniquement de cerner avec précision l'argument qui est communiqué de sorte que les questions relatives aux versions-oui et aux versions-non puissent être correctement affrontées. La codification agit en disciplinant le langage en vue d'amener les locuteurs à parler de la même chose.

³⁰ Le code apparaît donc aussi comme une règle de duplication dans la mesure où au oui peut toujours être opposé un non alternatif et vice versa.

Le premier effet de la codification de la communication est sans aucun doute celui de permettre la compréhension. Le second effet est que l'acceptation, le refus de cette communication (ou l'indécision) nécessitent une communication ultérieure, et ainsi de suite. De cette manière, c'est le choix au niveau d'une bifurcation possible de type oui-non qui conditionne les itérations ultérieures. En somme, la codification constitue la forme par laquelle un système s'expose à et réalise son autoconditionnement (Luhmann, 1990).

L'unité de la communication linguistique réside précisément dans la codification oui/non. Cela exclut par conséquent que du langage puisse être dérivée une norme idéale pour l'accord; la seule chose nécessaire à la communication est l'autopièse de la communication qui dépend à la fois de la possibilité de compréhension et des codes oui-non qui s'y appliquent mais elle ne dépend en aucune manière de l'objectif d'un accord. Contrairement à l'hypothèse de J. Habermas (1987), la prise de position pour le oui ou pour le non ne constitue pas un accomplissement de la communication, sans laquelle elle resterait incomplète. C'est l'autopièse qui boucle la communication avec tant ses versions-oui que ses versions-non. La codification oui-non abolit toutes les meta-normes (comme l'est celle de l'accord démocratique) puisque sur ces meta-normes pourrait encore s'appliquer la codification oui-non.

La codification ferme (boucle) le système mais le reste —ce qui n'est pas le système— demeure ouvert. Or, la décision d'accepter ou de refuser le sens communiqué ne peut rester ouverte. Pour cela le système offre des points d'appui qui aident à s'orienter lors des bifurcations pour décider s'il est plus opportun d'accepter ou de refuser le sens transmis lors d'une communication. L'auto-conditionnement du système de la société par la codification de la communication implique la naissance et la consolidation de structures (de récurrences) sur lesquelles se basent les attentes d'acceptation ou de refus de diverses communications. Ce type de structure contribue également à transformer l'improbabilité de la communication en probabilité. Et ce n'est que grâce à ces structures que le système fermé peut s'ouvrir aux informations provenant de son environnement: ces informations sont importées et traitées dans le cadre des structures du système fermé. Le système répond ainsi aux irritations qui proviennent de son environnement en évaluant le succès ou l'insuccès des communications qu'il établit sur base de ces irritations

qu'il a traitées dans ses structures en fonction de ses propres codes et en fonctions des attentes structurantes que leurs ré-itérations font naître.

VI

Le choix que fait Luhmann de privilégier le concept de communication consent non seulement de fournir un traitement unitaire à l'analyse des divers systèmes sociaux de la société à un moment historique déterminé (interaction, organisation, société), mais aussi d'offrir un traitement diachronique des mutations intervenant au niveau de cette même société. A ce niveau, la revendication de la théorie d'être générale se trouve pleinement réalisée puisqu'une même architecture conceptuelle parvient à formuler tant une théorie des media symboliquement généralisés, qu'une théorie de l'évolution³¹ et qu'une théorie de la différenciation sociale. L'idée de base selon laquelle toute communication puisse être acceptée ou refusée constitue en effet le point de départ pour examiner l'évolution de la société et pour en discerner les formes de différenciation. D'après Luhmann, la forme de différenciation qui est inaugurée par l'invention de l'imprimerie³² est caractérisée par

³¹ Contrairement aux théories évolutionnistes classiques qui voient dans l'évolution un accroissement de la capacité de planification et de contrôle, selon Luhmann, par évolution il faut entendre que les transformations de la structure —qui ne peuvent être effectuées qu'à l'intérieur du système, de manière autopoïétique— ne se produisent pas à discrétion du système, mais doivent s'affirmer dans un environnement que le système ne parvient pas à sonder et ne peut phagocyter au moyen d'une planification. Cela détermine une perte de confiance dans l'idée même de planification et dans le système politique comme acteur principal de celle-ci. Ainsi, plus se renforce la sensation qu'est nécessaire un recours à des instruments prévisionnels et de planification (comme, par exemple, dans le cas des études sur le risque) et plus s'amenuise la conviction que de tels instruments puissent fournir des solutions un tant soit peu plausibles (Luhmann, 1993a: 534-539; 1991).

³² En amont de l'imprimerie, l'écriture est considérée comme une symbolisation de la distinction entre son et sens; elle est une symbolisation avec un médium différent de la perception. Par symbole, il ne faut pas entendre un signe ou une représentation de quelque chose sur base d'une ressemblance. Le symbole est au contraire ce qui trace une forme, qui exprime l'unité d'une différence avec laquelle mener d'autres opérations, tracer d'autres distinctions. Or, ces opérations et ces distinctions sont totalement nouvelles dans le cas de l'écriture: il ne

l'émergence de sous-systèmes fonctionnels opérationnellement fermés (science, politique, économie, droit, art, religion, amour, etc.) qui permettent de contraster l'improbabilité accrue de la communication dérivant du perfectionnement du patrimoine technologique. L'apparition des sous-systèmes implique une mise en ordre de la communication dans la mesure où chaque sous-système remplit de manière autonome une fonction unique à partir de ses propres structures et de sa propre autopoïèse, chaque sous-système observant la réalité sur base de la distinction spécifique à sa fonction. L'acceptation ou la négation de la communication à l'intérieur de chaque sous-système fonctionnellement différencié a lieu à travers une spécification de la schématisation binaire générique oui/non dont émane un code binaire symboliquement généralisé.

Les codes se constituent comme des unités de la distinction de deux valeurs corrélées dans lesquelles le passage d'une valeur à l'autre s'effectue au moyen de la simple négation: payer/ne-pas-payer, vrai/non-vrai, beau/pas-beau, etc. De la sorte, la schématisation binaire produit une réduction de complexité dans les opérations sous-systémiques mais elle n'annule en aucun cas la contingence des sélections —celle-ci reste toutefois liée aux orientations du code lui-même comme dans le cas où, par exemple, la communication scientifique décide qu'un énoncé n'est pas vrai mais ne peut décider s'il est digne d'être aimé ou pas ou s'il doit être dans l'opposition ou la majorité gouvernementale. La généralisation symbolique assure au code binaire la possibilité d'opérer indépendamment de la situation spécifique; d'où la validité universelle de la perspective du code et aussi sa capacité à orienter toute situation spécifique sans devoir pour autant la prédéterminer.

Bien que chaque sous-système ne puisse qu'être orienté vers sa propre fonction, aucune hiérarchisation n'intervient entre les différentes fonctions au niveau du système social dans son ensemble. A la différence des théories sociologiques classiques qui, depuis Marx jusqu'à Weber et à Parsons, avaient attribué une position surdéterminante à une sphère sociale particulière (comme l'économie, la politique ou la religion, le système culturel), Luhmann conçoit la société comme une entité polycontextuelle, *ohne Spitze und ohne Zentrum*, c'est-à-dire comme un réseau hétérarchique sans fonction

s'agit plus de traiter la distinction entre sons et sens mais de traiter les combinaisons de syllabes et de sens.

ontologiquement déterminante. L'existence d'une pluralité de codes implique certes l'existence d'interdépendances entre les divers sous-systèmes, mais chaque code règle des segments communicationnels de manière autonome et n'admet pas d'interférence de la part des autres codes. En d'autres termes, les opérations d'un sous-système fonctionnel peuvent être orientées uniquement à partir de son code propre. Par exemple, la politique n'a nul intérêt à établir ce qui est scientifiquement acceptable même s'il lui arrive d'utiliser les résultats de la recherche scientifique. En effet, la série des communications qui a conduit à de tels résultats scientifiques est, d'un point de vue politique, absolument non pertinente. La codification demeure toutefois insuffisante pour structurer un système de fonction dont le caractère opératoire n'est possible qu'au moyen de programmes qui indiquent les critères nécessaires pour la mise en oeuvre du code³³.

Cela, toutefois, n'interdit nullement que certains événements communicationnels puissent relever simultanément des opérations de plusieurs sous-systèmes différents qui, dans ce cas, donnent origine à un *accouplement structurel*. Grâce à ce dernier, est atteint un degré significatif de congruence des opérations de chacun des sous-systèmes mais cela n'est possible qu'à la condition que chaque sous-système demeure réciproquement l'environnement des autres sous-systèmes et donc indépendant par rapport à eux.

Dans ce cadre, on parvient à redéfinir la signification du concept de complexité pour la théorie de l'évolution dans la mesure où perd toute crédibilité le principe selon lequel l'évolution serait un processus d'incrémentation linéaire, finalisée et irréversible. La complexité, en effet, est le résultat épigénétique d'opérations des systèmes autopoïétiques (donc aussi des sous-systèmes fonctionnels) dont l'augmentation du nombre implique la croissance incontrôlée des possibilités combinatoires d'accouplements structurels. Or, le concept de complexité ne s'applique pas uniquement aux systèmes mais à tous les états de fait dont l'observateur peut distinguer des éléments et des

³³ Luhmann appelle *programme* les circonstances de l'attribution d'une des valeurs du code binaire de communication (Luhmann & De Giorgi, 1992: 150). Dans le cas de la science qui fonctionne sur base du code vrai/faux, le programme prend la forme de théories et de méthodes; dans le cas du pouvoir juridiquement codifié, le programme prend la forme de lois, de décisions judiciaires, de contrats, etc. (Luhmann, 1990)

relations. De plus, pour un même état de fait observé, il peut y avoir plusieurs formulations de la complexité en fonction de la décomposition que fait l'observateur de l'unité de la multiplicité en éléments et relations (c'est-à-dire les éléments et les relations qu'il retient pertinentes pour son observation). Cette multiplication des descriptions de la complexité dépend de deux facteurs: a) la nature paradoxale du concept de complexité; b) le fait qu'un observateur est en mesure de décrire les descriptions de la complexité faites par un autre observateur, générant ainsi des systèmes hypercomplexes qui contiennent une pluralité de descriptions de la complexité.

La théorie de la société, en tant que théorie de l'évolution, ne peut par conséquent faire l'économie du concept de complexité car elle est une observation interne d'un système qui s'observe et qui observe ses observateurs pendant que ceux-ci l'observent dans son observation. Mais, simultanément, elle ne peut éviter de refaire sien le concept de hasard qui avait représenté le principal élément de déstabilisation des théories classiques de l'évolution. En tant que théorie de la société, la théorie des systèmes met en acte un accouplement structurel avec son propre environnement, la société, sans pouvoir rien dire *a priori* sur la manière dont elle pourra être irritée ni sur la manière dont elle pourra irriter la société. Le traitement spécifique réservé aux concepts de complexité et de hasard dans le système luhmannien, consécutif à une prise en compte épistémologique d'un ensemble hautement articulé, circulaire et auto-référentiel de multiples concepts d'origines variées et transdisciplinaires, explique sans doute pourquoi cette nouvelle théorie parvient à décrire les aspects les plus obscurs de la société contemporaine, aspects qui aux théories sociologiques classiques demeuraient tellement... incompréhensibles.

«Mezzacapa: - *A Milano, quando c'è la nebbia, non si vede.*

Totò: - *Perbacco. E chi la vede?*

Mezzacapa: - *Cosa?*

Totò: - *Questa nebbia, dico.*

Mezzacapa: - *Nessuno.*

Totò: - *Ma dico: se i Milanesi a Milano, quando c'è la nebbia, non vedono, come si fa a vedere che c'è la nebbia a Milano?»*

Totò, Peppino e la malafemmina, un film de
Camillo Mastrocinque (1956)

Bibliographie

- ALEXANDER J.,
1987 *Twenty Lectures. Sociological Theory Since World War II*, New York: Columbia University Press.
- BARBESINO P. & SALVAGGIO S. A.,
1996 (à paraître) "How Is a Sociology of sociological Knowledge Possible?", *Social Science Information*, 35 (2).
- BATESON G.,
1972, *Steps to an Ecology of Mind*, San Francisco: Chandler.
- BOURDIEU P.,
1995 "Sur les rapports entre la sociologie et l'histoire en Allemagne et en France", *Actes de la recherches en sciences sociales*, (106-107): 108-122.
- DAVIDSON D.,
1984 *Inquiries into Truth and Interpretation*, oxford: Blackwell.
- FOUCAULT M.,
1966 *Les mots et les choses*, Paris: Gallimard.
1969 *L'archéologie du savoir*, Paris: Gallimard.
- GAME A.,
1991 *Undoing the Social*, Milton Keynes: Open University Press.
- GIDDENS A.,
1990 *The Consequences of Modernity*, Cambridge: Polity Press.
- HABERMAS J.,
1987 *Théorie de l'agir communicationnel*, Paris: Fayard.
- HAYOZ N.,
1991 *Société, politique et Etat dans la perspective de la sociologie systémique de Niklas Luhmann*, Genève: Université de Genève, Département de Science Politique, "Etudes et Recherches" n°25.
- HEISENBERG W.,
1930 *Die physikalischen Prinzipien der Quantentheorie*, Leipzig.
- HEISKALA R.,
1990 "Sociology as a Discursive Space - The Coming Age of a New Orthodoxy?", *Acta Sociologica*, 33 (4): 305-320.
- HESSE M.,
1980 *Revolution and Reconstruction in the New Philosophy of Science*, Brighton: The Harvester Press.
- KOSELLECK R.,
1979 *Vergangene Zukunft. Zur Semantik geschichtlicher Zeiten*, Frankfurt/M.: Suhrkamp.
- KNORR-CETINA K. & CICOUREL A. V. (eds.),
1981 *Advances in Social Theory and Methodology. Toward an Integration of Micro- and Macro- Sociologies*, London: Routledge.
- KUKLICK H.,
1980 "Restructuring the Past: Toward an Appreciation of the Social Context of Social Science", *Sociological Quarterly*, 21 (1): 5-21.
- LAWSON H. & APPIGNANESI L. (eds.),

- 1989 *Dismantling Truth. Reality in the post-Modern World*, London: Weidenfeld and Nicolson.
- LUHMANN N.,
- 1980 *Gesellschaftsstruktur und Semantik I. Studien zur Wissenssoziologie der modernen Gesellschaft*, Frankfurt/M.: Suhrkamp.
- 1981 *Gesellschaftsstruktur und Semantik II. Studien zur Wissenssoziologie der modernen Gesellschaft*, Frankfurt/M.: Suhrkamp.
- 1981a "The Improbability of Communication", *International Social Science Journal*, 33 (1): 122-132.
- 1982 *Liebe als Passion*, Frankfurt/M.: Suhrkamp. (tr. fr. 1990, *L'amour comme passion*, Paris: Aubier).
- 1984 *Soziale Systeme. Grundriß einer allgemeinen Theorie*, Frankfurt/M.: Suhrkamp.
- 1984a "The Differentiation of Advances in Knowledge: The Genesis of Science", in Stehr N. & Meja V. (eds.), *Society and Knowledge. Contemporary Perspectives in the Sociology of Knowledge*, London: Transaction Books, pp. 103-148.
- 1986 "The Autopoiesis of Social Systems" in Geyer F. & van der Zouwen J. (eds.), *Sociocybernetics Paradoxes: Observation, Control and Evolution of Self-steering Systems*, London: Sage, pp. 172-192.
- 1988 "Warum AGIL?", *Kölner Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie*, 40 (1): 127-139.
- 1989 *Gesellschaftsstruktur und Semantik III. Studien zur Wissenssoziologie der modernen Gesellschaft*, Frankfurt/M.: Suhrkamp.
- 1990 *Die Wissenschaft der Gesellschaft*, Frankfurt/M.: Suhrkamp.
- 1990a "The Cognitive Program of Constructivism and a Reality that Remain Unknown", in Krohn W. et al. (eds.), *Selforganization. Portrait of a Scientific Revolution*, Dordrecht: Kluwer Academic Publishers, pp. 64-85.
- 1990b "The Individuality of the Individual: Historical Meanings and Contemporary Problems", in Id., *Essays on Self-Reference*, New York: Columbia University Press, pp. 107-122.
- 1991 *Soziologie des Risikos*, Berlin-New York: de Gruyter.
- 1992 *Beobachtungen der Moderne*, Opladen: Westdeutscher Verlag.
- 1992a "The Concept of Society", *Thesis Eleven*, (31): 67-80.
- 1992b "Sthenographie", in Luhmann N. et al., *Beobachte — Konvergenz der Erkenntnistheorien ?*, München: Fink, pp. 119-137.
- 1993 "Deconstruction as Second-Order Observing", *New Literary History*, 24: 763-782.
- 1993a "Ecological Communication : Coping with the Unknown", *Systems Practice*, 6 (5): 527-539.
- 1994 "Globalization or World Society: How to Conceive of Modern Society ?", ronéo, Fakultät für Soziologie, Universität Bielefeld.
- 1994a "«What Is the Case?» and «What Lies Behind It?» The Two Sociologies and the Theory of Society", *Sociological Theory*, 12 (2): 126-139.
- 1994b "La malice du sujet et la question de l'homme", *Sociétés*, (43): 3-15.
- 1995 *Gesellschaftsstruktur und Semantik IV. Studien zur Wissenssoziologie der modernen Gesellschaft*, Frankfurt/M.: Suhrkamp.
- 1996 (à paraître) "On the Scientific Context of the Concept of Communication", *Social Science Information*, 35 (2).

- LUHMANN N. & DE GIORGI R.,
1992 *Teoria della società*, Milano: Franco Angeli.
- LYOTARD J.-F.,
1983 *Le différend*, Paris: Les Editions de Minuit.
- MATURANA F. & VARELA H.,
1980 *Autopoiesis and Cognition*, Boston: Reidel.
- MAY T.,
1994 *The Political Philosophy of Poststructuralist Anarchism*, University Park (PA): The Pennsylvania University Press.
- PARDI F.,
1990 *Sistema e azione*, Pisa: ETS.
- PARSONS T.,
1937 *The Structure of Social Action*, New York: McGraw-Hill.
- PHARO P. & QUERE L. (eds.),
1990 *Les formes de l'action*, Paris: Editions de l'EHESS.
- PLATT R.,
1989 "Reflexivity, Recursion and Social Life: Elements for a Postmodern Sociology", *Sociological Review*, 37 (4): 636-667.
- PUTNAM H.,
1984 *Raison, vérité et histoire*, Paris: Les Editions de Minuit.
- REESE-SCHÄFER W.,
1992 *Luhmann zur Einführung*, Hamburg: Junius.
- RITZER G. (ed.),
1992 *Metatheorizing in Sociology*, London: Sage.
- ROSSBACH S.,
1993 *The Author's Care of Himself: On Friedrich Nietzsche, Michel Foucault and Niklas Luhmann*, Florence: EUI - SPS Working Paper 93/10.
- SALVAGGIO S. A.,
1996 (à paraître) "Au commencement était le trait", *Social Science Information*, 35 (2).
- SALVAGGIO S. A. & BARBESINO P.,
1996 (à paraître) "La sociologie comme forme littéraire", *Sociologie et Sociétés*, 28 (2).
- SCHRAG C. O.,
1992 *The Resources of Rationality*, Bloomington: Indiana University Press.
- SCIULLI D.,
1994 "An Interview with Niklas Luhmann", *Theory, Culture and Society*, 11 (2): 37-68.
- SERRES M.,
1980 *Le parasite*, Paris: Gallimard.
- SISMONDO S.,
1993 "Some Social Constructions", *Social Studies of Science*, 23: 515-553.
- SKINNER Q. (ed.)
1980 *The Return of Grand Theory in the Human Sciences*, Cambridge: Cambridge University Press.
- SMART B.,
1982 "Foucault, Sociology, and the Problem of Human Agency", *Theory and Society*, 11 (2): 121-141.
- SPENCER BROWN G.,

- 1969 *Laws of Forms*, London: Allen & Unwin.
- 1993 "Selfreference, Distinctions and Time", *Teoria Sociologica*, 1 (2): 47-53.
- STICHWEH R.,
 1990 "Self-Organization and Autopoiesis", in Krohn W. et al. (eds.), *Selforganization. Portrait of a Scientific Revolution*, Dordrecht: Kluwer Academic Publishers, pp. 195-207.
- SZTOMPKA P.
 1991 *Society in Action*, Cambridge: Polity Press.
- TASCHWER K.,
 1995 "Interview mit Niklas Luhmann", manuscrit miméo (partiellement publié sous le titre de "Das Spiel von hot und cool", *Falter*, 23/95).
- TOURAINÉ A.
 1984 *Le retour de l'acteur*, Paris: Fayard.
- WATZLAWICK P. (ed.),
 1988 *L'invention de la réalité. Contributions au constructivisme*, Paris: Seuil.
- WOOLGAR S.,
 1988 *Science. The Very Idea*, Chichester: Ellis Horwood.
- 1989 "Representation, Cognition and Self: What Hope for an Integration of Psychology and Sociology?" in Fuller S. et al., *The Cognitive Turn*, Dordrecht: Kluwer, pp. 201-224.
- WOOLGAR S. (ed.),
 1988 *Knowledge and Reflexivity, New Frontiers in the Sociology of Knowledge*, London: Sage.

Notice biographique

Niklas Luhmann naît en 1927 dans l'ancienne ville hanséatique de Lüneburg en Basse Saxe.

Au lendemain de la guerre, alors que l'Allemagne, détruite par le conflit, s'attelle à la reconstruction, il s'inscrit à l'Université de Freiburg pour y étudier le droit. Il y obtiendra sa licence trois ans plus tard, en 1949.

En 1953-1954, Luhmann travaille à la court administrative d'appel de Lüneburg. De 1955 à 1962, il sera juriste dans l'administration du Land de Basse Saxe où il s'occupera des anomalies et des problèmes juridiques posés par la guerre. En 1960, Luhmann va interrompre son travail pendant un an pour aller étudier la sociologie et la science administrative à Harvard (où il rencontrera Talcott Parsons qui y enseignait mais aussi Jürgen Habermas qui, comme lui, y était venu suivre des cours).

En 1962, il obtient un poste de sociologue dans une école supérieure d'administration dans la ville de Speyer (la *Hochschule für Verwaltungswissenschaften*) où il restera jusqu'en 1965. En 1965-1966, sous la tutelle de Helmut Schelsky, le grand patron de la sociologie académique allemande de l'époque, Luhmann entre à l'Université de Münster où il obtient son doctorat et, en 1966, son habilitation. A l'Université de Münster, Luhmann travaille au Centre pour la Recherche Sociale (*Sozialforschungsstelle*) dirigé par Schelsky lui-même. Deux ans plus tard, en 1968, il sera nommé professeur et ira s'installer dans la toute nouvelle Université de Bielefeld (dont la fondation a été largement influencée par Helmut Schelsky) où il travaillera sans interruption pendant 25 ans pour y terminer sa carrière en 1993.

Pendant sa carrière, Niklas Luhmann a reçu un grand nombre de reconnaissances académiques, dont plusieurs doctorats *honoris causa* et surtout le très prestigieux prix Hegel en 1989.

From Victimology Towards Parasitology A Systems Theoretical Reading of The Function of Exclusion*

Urs Stäheli
Fakultät für Soziologie
Universität Bielefeld

Abstract

This paper explores the function of exclusion in Lyotard's discourse theory, Serres' theory of information and Luhmann's systems theory. It develops a systems theoretical critique of too close a coupling of exclusion and an ethics of the excluded. This merging of operative exclusion and ethics inhibits the analytical potential of social theory because it is blind to the dis/ordering effects of the excluded. All three theories agree on the inevitability of exclusion, although they use different theoretical strategies: Exclusion of not realised phrases in language games (Lyotard), of parasitic interferences in the transmission of information (Serres), of one side of a distinction in autopoietic systems (Luhmann). The former 'ethicalize' exclusion; this implies specific conceptions of systems/discourses: closed monads denying the victim to speak (Lyotard) and open systems, at best allowing to tolerate the excluded (Serres). Luhmann breaks with both assumptions and conceives of systems in terms of operative closure and openness. Three different types of exclusion/inclusion characterize social systems: 1) Within a system the non-realised possibilities are 'potentialised', 2) the excluded environment as one side of the distinction between system and environment which is constitutive for any system, 3) this distinction (which is itself normally excluded as the 'blind spot' of the system) is able to re-enter the fundamental distinction. All three inclusions produce specific effects: 1) Potentiality, 2) noise, and 3) indeterminacy. The purely operative notion of exclusion does not depend on ethical injunctions. Inclusion, in consequence, is not produced by a specific ethics but by the operations of the system.

* I would like to thank the "Swiss National Research Foundation" and the "Janggen-Pöhn-Foundation" for financial support.

“But what occurs is a
perpetual including
and excluding”
(Luhmann 1994, 33)

I

Exclusion serves not only as a concept for a description of disciplinary mechanisms of contemporary societies, often put into the form of an engaged partisanship with the excluded; but also on a higher level of abstraction, it is an indispensable concept for any social theory which does not take the unity of society for granted. This paper is situated on such a level and hence does not deal with the exclusion of subjects or groups, moreover it is the exclusion of phrases and communications by discourses and systems what I want to focus on. Starting from this meta-theoretical interest, I intend not to construct a new notion of exclusion, but rather to look at the way how processes of exclusion and the excluded are constructed; it is an interest in the architecture and design of theories and hence basically a ‘parasitic’ enterprise.

The first two parts of this paper are concerned with a reading of figures of exclusion in J.-F. Lyotard’s *The Differend* and M. Serres’ *The Parasite* from the perspective of N. Luhmann’s systems theory. It is the curious occurrence of competing theoretical paradigms in the ‘neighbourhood’ of systems theory which resulted in my study of these figures. While Lyotard and Serres conflate an ethics of the excluded with the analysis of the excluded, Luhmann’s systems theory allows a critique of too close a coupling of exclusion and ethics. I will argue that only the separation of ethical questions from those of exclusion renders possible the acknowledgement of the dis/ordering function of exclusion.

Similarities and differences between systems theory and some poststructuralist theories are increasingly discussed.³⁴ In a challenging paper, W. Rasch (1994) has recently shown that Luhmann’s systems theory and Lyotard’s conception of discourse bear notable similarities. Almost forgotten are earlier remarks of Lyotard stressing the “technocratic, even cynical, not to mention

³⁴ E.g., Luhmann (1993b), Cornell (1992), Baecker (1990).

despairing” (1984: 11) character of Luhmannian systems theory. Although both Luhmann and Lyotard are aware that each distinction and each discourse or system exclude something, the theorisation of this exclusion differs considerably. Whereas Lyotard takes this as an injustice which has to be bemoaned in its singularity, Luhmann conceives the excluded as a necessary and constitutive feature of every distinction and every system. Hence there is for Luhmann no reason to treat it as a challenge or call for an ethical theory.

According to Luhmann, Lyotard’s theorisation of the excluded third remains in the realm of a ‘victimology’ which cannot account for its own status as just one discourse amongst others. In effect the privileging of the discourse of ethics is groundless, even though Lyotard does not conceive ethics as a specialised discourse. Serres’ notion of the parasite introduces an important middleground between Lyotard’s ethics of the victim and Luhmann’s “moral supercooling” (Luhmann quoted by Rasch & Knodt, 1994: 6). With the figure of the parasite (which is the ex- and included third) the status of exclusion becomes more ambivalent.³⁵ Exclusion turns into a borderline which does not allow an unambiguous allocation of position. While Serres still maintains the connections to an ethics based on the parasite, Luhmann’s alternative theorisation of the excluded - as a non-ethical ‘parasitology’ - breaks with any ethical notion of exclusion. Although this leads to a de-ethicalisation of social theory, it does not mean that systems theory is unable to account for the excluded. Rather, the notions of the parasite and noise are powerful means to conceptualise the excluded as excluded, i.e. without neglecting its ungraspable strangeness. Ultimately I want to argue, that a systems theory, including parasitology is a more adequate tool for social theory, because it avoids the dualism between the system and the excluded as well as an ethical overloading which leads to a neglect of the social (dis-)ordering function of the excluded.

³⁵ Occasionally Luhmann (1992, 218f) himself uses Serres’ notion of the parasite to name this position, although he understands this metaphor only as the indication of a theoretical problem and not as its theorisation.

II

In *The Differend* Lyotard introduces a conception of discourse which stresses the temporality of phrases as the basic discursive elements. Phrases are produced by phrase regimens and they are linked together despite the incommensurability and untranslatability of various regimens. This notion of discourse leads Lyotard to the fundamental question whether the very act of linking two phrases is not intrinsically a wrong (*tort*). Why should it be so? Every actualised linkage entails the non-actualisation of other possible linkages (Lyotard, 1988: xii). So the actualisation of one linkage presupposes the exclusion of that which has not been actualised yet, although it would have been possible. If it were actualised, it would just be another linkage which impedes the realisation of alternative linkages.

This argument about linkages which always prevent other possible linkages only gains its full power in connection with the status of the very process of linking. Linkages or connections cannot be avoided because there has always to be a next phrase in a discourse. Lyotard formulates here, as he declares it, an ontological argument and not an ethical one: Phrases *have to be* linked and there is no question whether they *ought to be* linked (Lyotard, 1988: 66). Even silence cannot avoid being a phrase in a discourse because of this absolute priority of the process of linking. If we *link* both theorems - the necessity of linking and the necessity of exclusion by each linkage - it becomes clear that we cannot escape from producing exclusions. Therefore, the exclusion is constitutive as well as unavoidable.

How, then, does the discursive linkage from one phrase to the next one function? An answer to this question has to name the moment when the exclusion takes place and how it works at the micro-level of the phrases. Although Lyotard stresses the contingency of a particular connection, this does not entail that every connection is possible. There are never free floating phrases which are not embedded in a genre of discourse. These genres have their own 'teleology' indicated by their stake (Lyotard, 1988: 84). A phrase is subordinated under this stake which, however, is not able to determine the selection of a specific phrase. There is always a

plurality of phrases which could sustain the aim of the stake³⁶. These phrases are constructed according to the rules of different phrase regimens and only the stake of the genre of discourse is able to bridge them. The connection of heterogeneous phrases works by the non-subjective awaiting or expectation of the next phrase, by a “final causality” (Lyotard, 1988: 138). Thus, one can determine this plurality only in a negative way, by “eliminating those that are not opportune” (Lyotard, 1988: 84), i.e. those which fail to fulfil the expectation of the genre.

In this situation two exclusionary elements already exist: On the one hand the genre of discourse narrowing the range of possibly meaningful phrases; on the other, the particular phrase that becomes actualised and connected is a decision within the realm of choices given by a certain genre of discourse. For Lyotard different discursive genres compete and employ phrases for their own actualisation. They want to “inscribe it into the pursuit of certain stakes, to actualise themselves by means of it” (Lyotard, 1988: 136) The discourse that is able to use such a phrase for its own aim can claim a kind of victory for itself. Here the act of exclusion coincides with the successful linkage of a phrase with a genre of discourse. But what is exactly excluded? It is the possibility of the victory of another genre of discourse, i.e., the possibility of an alternative linkage which would, however, still be an exclusionary victory.

In arguing this, Lyotard is forced to introduce two problematic assumptions. First, he has to separate the occurrence of phrases from their integration into a genre of discourse: “A phrase comes along. What will be its fate, to what end will it be *subordinated*.” (Lyotard, 1988: 136; my emphasis) Lyotard argues in a linear way: first the phrase happens (although there is never a mere happening) and only when the phrase *has happened*, will it *have* a fate, a future which is necessarily that of subordination. The subordination consists in being used by a genre of discourse for its own stake. There is, then, a kind of neutral happening of phrases which are produced by the phrase regimens. Therefore, the expectation of a phrase, which I stressed above, seems to be a secondary and not

³⁶ The stake of a discourse is that what defines the success of a discourse.

constitutive process for the production of phrases. If it were constitutive, the genre of discourse would not just use a phrase, but it would produce the very phrase through patterns of expectation from the phrase regimen. Instead Lyotard's argument of exclusion is in this respect quite a traditional one of subordination of something which has been constructed elsewhere. Hence, the possibility of different linkages is in a 'strong' way formulated: there is not only a plurality of choices within a genre of discourse, but there is also a relatively neutral phrase that is open for different linkages. And precisely this phrase becomes unambiguous due to the victory of a genre of discourse. Therefore, one can answer the question of what is excluded from two different angles: From the perspective of the genre of discourses the victory of one genre renders impossible the victory of other genres; from the perspective of the phrase the integration into a certain discourse cuts the actualisation of the phrase within other genres. Both exclusions depend upon the dualism of phrase regimens and discursive genres because they presuppose the use of an otherwise constituted phrase and hence its multiple 'usability'.

This separation between the two orders is problematic. It suggests the constitution of phrases within the realm of the phrase regimens *before* they enter the actual discourse. I am not making a critique of the heterogeneity and untranslatability of the genre of discourses here, but rather of the autonomy of the phrase regimens from the actual discourse. What would happen if Lyotard dropped this assumption? The relation of subordination would become much 'weaker' as there would be no previously produced identities damaged and fixed within the genre of discourse. As we will see later, the renunciation of this dualism would not entail abandoning the constitutive feature of any phrase, which is its intrinsically exclusionary mode of working.

My second reservation is very closely connected with the first one. The dualistic relation of subordination only works if the actualisation of a phrase has to be a unique act. Lyotard stresses this several times: "There is only one phrase 'at time' (*à la fois*)... There are many possible linkings (or genres) but only one actual or current 'time' (*une seule fois* 'actuelle')" (Lyotard, 1988: 136) He tries to avoid the counter argument that one could resolve the

exclusionary nature of the dualistic relation by realising simultaneously different linkages. The dualistic design leads here to a kind of a 'logic of consumption': The phrase that is used by a particular discourse is lost for other discourses, it is 'consumed' by this discourse. This economy of phrases results in a fight of distribution with a double effect: On the one hand the phrase is robbed of its multiple possibilities (as very precisely described by Lyotard), on the other, there may be discourses which are generally too weak to gain in the hard competition for phrases (a possibility neglected by Lyotard since he only looks at the phrase as loser). Only if discourses were not dependent on the production of the regimens, would they have a chance to survive. But Lyotard's categorisation denies the productive capacity of the discourses. Exclusively phrase regimens have "rules of *formation* and linkage" (Lyotard, 1988: 227, my emphasis) at disposal, whilst discourses are only responsible for linking up these phrases. It is worth noting that the uniqueness of the event is also grounded in Lyotard's dualistic theory design. Hence, one can re-describe this dualism as that between the production of phrases and their consumptive linkage within discourse genres.

This conceptualisation of the 'excluded' is tightly coupled with an ethics of the excluded. Such an ethics attempts to account for the victims of every discourse, the losers in the rough battle of discourses. It is not the aim of my paper to discuss Lyotard's theory of ethics in depth and I also do not want to discuss the self-reflexive paradoxes of an ethics navigating between the discursive islands (Rasch, 1994). What is of specific interest here is the theoretical articulation of the 'excluded' and Lyotard's ethics. This coupling is effected with the notions of the wrong and the phrase-event. A wrong is something which cannot be represented within a discursive idiom. One could call it the event-character of a phrase: "You never know *what* the *Ereignis* is. A phrase, in which idiom? In which regimen? The wrong is still in anticipating it that is in prohibiting it" (Lyotard, 1988: 85) To put it in other words, the wrong consists in being a determined phrase which blocks by this very act of determination its ability to express its event-character or its openness to the occurrence (Lyotard, 1988: 181). The excluded then is not simply *a* specific alternative which has been

neglected. It is the presentation, i.e., the happening, of the phrase itself. No phrase can grasp its own presentation for “Being grasped as an existent is non-Being.” (Lyotard, 1988: 77) Only another phrase is able to express the presentation of the former phrase by simultaneously excluding its own presentation.

There are then two dimensions of the wrong: With reference to the working of a particular discursive conflict, the wrong is the non-actualisation of another possibility. Here the wrong consists exactly in the act of exclusion which I described above. Secondly, Lyotard generalises the inevitable presence of this exclusion as the repression of the occurrence. He thereby substantiates his ethics by defining the one side of his ethical code, the evil, as “the interdiction of possible phrases, a defiance of the occurrence, the contempt of Being.” (Lyotard, 1988: 140) But what this means is that the normal production of phrases and their working in different genre of discourses entails the “contempt of Being” because at the moment of the victory of one genre of discourse over another the phrase is fixed and has lost its multiple ‘linkability’. It cannot be changed and used by another discourse: it is consumed as part of a particular discursive logic. Lyotard’s ethical theory blames the very act of the selection as an ‘evil’ which is always an exclusion of alternatives. There is no way out of producing wrongs and it is thus virtually impossible to distinguish between different ‘degrees’ of wrong.

While this may be a sufficient philosophical attempt at an ethical theory -- I don’t want to judge this within the discursive genre of social theory -- the ethicalisation of the excluded may hinder us from acknowledging that the very act of exclusion is a constitutive feature of any social process of dis-ordering. The kernel of the Lyotardian ethics prescribes that every wrong has to be put into a phrase. This means an endless production of new genre of discourses which provide the means to express what asks to be put into a phrase (Lyotard, 1988: 80). In order to assume such a want Lyotard’s dualistic account of regimes of phrases and discourses is absolutely necessary. Only the localisation of that want outside the actual discourse makes it possible to claim that there is a need to enable other discourses.

Lyotard's ethical point of view shades out a dimension of the excluded which is crucial for a more encompassing analysis of the function of exclusion. The victimisation of the excluded offers only a restricted account of the productive effects of the excluded. To be sure, Lyotard (1988: 13) stresses productive aspects of exclusion stating that the tension of the *differend* urges the institution of new idioms. He also mentions possible destabilizing effects of exclusion. The competition of the discourses creates traces which are not intelligible for the discourses, traces which are left behind them. These left-overs seem to be forgotten but, as Lyotard points out, they are also the irreducible and troubling left-overs which prevent language from becoming a fixed system: "From the sole fact that it [a genre] excludes other genres ... it leaves a 'residue' of differends that are not regulated and cannot be regulated with an idiom, a residue from whence the civil war of 'language' can always return, and indeed does return." (Lyotard, 1988: 142) These differends were defined by Lyotard as something which could be put into phrases but have to await its phrasing. The left-overs occupy the ambiguous position of a not yet expressed 'thing', of something to be expressed in a new idiom.

Following Lyotard's Cashinahua-excursion the link between the leftovers which are produced by exclusion and the notion of the victim become evident. Here the excluded is that which the Cashinahua do not include in their narratives. That is why Lyotard (1988: 154) asks whether the leftover of the narrative meal becomes victimised in indicating the limits of any narrative. The victim then discloses the indeterminacy which is not bearable for a normal working narrative. With the notion of indeterminacy we gain an important additional view on the excluded. It is the indeterminacy of the occurrence, i.e. a phrase not yet determined. Lyotard, however, does not show how these left-overs produce the 'civil war' of language. Something is waiting to be represented, but his suggestion of who is qualified to do justice to these leftovers is quite 'exclusive'. This important task is for Lyotard restricted to philosophy, literature, perhaps even politics.

Although this shows that the function of exclusion has a social productive function, it restrains the analysis to the emergence of new discourses and to the sensitivity of certain privileged

discourses who exclusively witness the differend. What is excluded is the working of existing discourses and what the exclusion means for them. How does the excluded affect *every* discourse? In order to grasp this, I want to suggest that it is more fruitful for social theory to focus not only on the excluded as a victim but also on the excluding discourse and the function of exclusion for this discourse. This necessitates the departure from an ethics too tightly bound to the excluded; a linkage to ethics which excludes the dis/-ordering function. I want to argue that Serres' notion of the parasite points at an alternative way to theorise the excluded.

III

For Serres (1982: 5) the parasite is not an entity but a relation, "this single arrow, this relation without a reversal of direction." It is the relation of an unilateral giving: the country rat is eating for free at the place of the city rat who both are eating the left-overs of the house tenant's meal. In his treatise on the parasite Serres plays on the French language which gives the parasitic relation three different meanings:

- the parasite as a guest who abuses the host's hospitality;
- the parasite as an unavoidable animal;
- the parasite as interference in the transmission of an information.

In all three cases the parasite is something that does not belong to the initial system (the economy of the host, the organism of the host animal, the information), although it is inevitably given with that system.

Here I want to focus on Serres' notion of the parasite in terms of systems and information theory. This version of the parasite draws close to both Lyotard's discourse theory and Luhmann's systems theory based as they are on a theory of communication. The main purpose of Serres theory of the parasite is to look at interferences and perturbations in systems - similar to Luhmann, Serres' systems are always systems of communication - as interruptions in the normal working of the system. Along with this goes the

assumption that there is no possibility of a perfectly and harmoniously working system.

The system's parasite, its noise or its interference, seems to come from the outside, to interrupt what would have been a proper and pure communication. Hence, the system tries to get rid of the intruder: The internal observer of the system maximises the message by repressing and excluding the parasites (political prisoners, asylums, pasteurising of milk, psychoanalytic repression). (Serres, 1982: 68) This logic of exclusion, i.e., a purity which is damaged by external impurity, inheres to the most traditional communication theories. But this is only the perspective of an internal observer within the disturbed system. Eventually the expelled parasite will return, it won't keep silent: The parasitic function is "ineluctable and almost a necessity. The force that excludes it is immediately overturned to bring it back." (Serres, 1982: 78) Why can a system not avoid the parasite's returning? Why are its attempts at exclusion so poorly rewarded?

The underlying logic of this naive question is that of the *perpetuum mobile*, i.e., of a system which works and works without wear and tear, without using up its systemic resources. In other words, it is the above mentioned notion of a stable system which has been very successful in its different versions: such as the Saussurean system which does not take into account its exteriority; time independent logico-mathematical systems of propositions; and equilibrium systems (trivial machines). Thus Serres renounces the possibility of a closed system (which he equates with static systems) and advocates the idea of open systems. Against the idea of closed systems, Serres poses the always persistent threat of disorder that is constitutive for any system. In order to develop this idea he draws from thermodynamics the idea of entropy, i.e., that every system is always in a state of dissipation. While in thermodynamics the 'heat death', i.e. a final equilibrium, is inevitable, Serres states that this only applies for if a closed system is assumed.³⁷ As soon as a system is open to external energy and

³⁷ In a useful review of the entropy discussion within the humanities and social sciences K. Hayles (1991: 12ff.) distinguishes two 'fractions': There is the traditional approach which assumes that closed systems will dissipate because of the unavoidable loss of energy. More

information, the fight against entropy can succeed, even leading to the reorganisation of a system at a higher level of complexity. Hence a system is the fight against entropy; it works against the disorder intrinsic to entropy. The work of the system consists basically in producing and re-producing relations which avoid their dissipation by changing themselves. This systemic work does not only produce order, at the same time it destroys another order so increasing disorder.

The conceptual equivalent to the second law of thermodynamics in information theory is the noise which accompanies every act of communication. The necessity of entropy and noise - of parasites - has a paradoxical theoretical consequence: The system works because it doesn't work (Serres, 1982: 13). One may apply a similar argument at the level of the relations of a system. The pure relation between A and B would be their identity because nothing would hinder transmitting information. In order to be a relation, a relation has to be impure: a channel for mediation is required and it is precisely here that the parasite lurks. The parasite therefore is the channel which is far from being a neutral medium. In the same way that it is constitutive for the possibility of a relation, it is constitutive for the transmitted information. Hermes, the god of the junctions and thieves - the parasite *par excellence* - adds, takes and modulates informations. The only certainty remaining is that there is a channel, that there is a parasite modulating and producing information. This characterisation of the parasite also affects its location: It is a necessary noise which is outside and inside the system. The channel of communication itself is noisy '(and not only in an accidental or merely technical sense) though it is at the same time that which allows communication within a system.

Let us stop here for a moment and survey, from our *parasitic* position, Lyotard's conception of the excluded. Evidently one does not find a theoretical equivalent to Lyotard's dualism of genre of discourses and phrase regimen. This protects Serres from

recently Prigogine developed a less apocalyptic concept of entropy: It leads not necessarily to the end of the system, but it has a complexity increasing effect if one proceeds from the concept of open systems. This version is the one which Serres' conception of entropy and far-from-equilibrium systems is following.

conceptualising the excluded as something previously constituted (as in Lyotard's phrase regimens). Nevertheless, Serres conceptualises the temporary fixation of the interferences in a manner which recalls of Lyotard's notion of the 'occurrence'. If we have to translate the occurrence, with its ungraspable event character, into the language of information theory, then we can grasp it with the arche-noise (*bruit de fond*) of every system. The interferences precede the system. Only by partially overcoming meaningless noise, is a system able to be a system. According to Serres, the existence of parasites is due to the failed repression and mastering of the arche-noise. Although I am not too sure whether concepts out of the realm of a sociology of domination are useful here, I mention this argument of Serres' to illustrate the similarity and difference between Serres' and Lyotard's notion of subordination. As argued above, Lyotard understands subordination to be the non-realisation of different possibilities of a phrase. But this phrase is already integrated within a certain phrase regimen. That is to say it is not just a murmuring or interference, it is already a certain articulation whose richness is lost due to its articulation within a discourse. Serres' notion of repression is very different. It is not occurring phrases which are subordinated. The noise which threatens the meaning production of the system is repressed. It is a repression intrinsic to every social practice, to every informative unit.

Within Serres' theoretical universe we can construct a notion of the excluded as noise or parasite. The parasite was defined as an asymmetrical relation, i.e. the relation of taking advantage can be considered as a parasitic one: the noise interrupts and hinders the understanding of an information. The noise itself is no information, only the articulation within the disturbed systems produces new meaning. Seen from a Lyotardian perspective, this does not correspond with the excluded that cannot be expressed in a differend. Hence, for Lyotard it is impossible to think the excluded as favoured in an asymmetrical relationship; moreover, it seems a perverse distortion of the fact of exclusion, a non-recognition of the victim as victim. Whereas the parasite resembles the victim in respect of its inappropriateness to a certain system, it cannot be totally repressed. It is not possible to silence the parasite by

excluding it. Although the noise of the parasite is not very loud, it always re-appears due to its mimetic capacity. Hence it is already in the place where it is least expected. The parasite uses the logic of existing systems as a camouflage. It is protected by a 'veil of improbability' because it transcends that what is thinkable (realistic) for a system (Serres, 1982: 217).

The parasite sometimes cannot be perceived, because the attempt to observe produces its own noise, disguising the parasite. But this is not a silencing in the Lyotardian sense, it is a much more strategic silence which will return as a disturbing and interfering parasite. The excluded, then, maintains in Serres more connective possibilities for social theory than Lyotard's victimologized version. Through too rash a coupling of the excluded and the victim, Lyotard loses the possibility of thinking the excluded as something which can affect the further working of the existing discourses. The noise of his own moral observation of the act of exclusion blinds him to the more subtle noise of the excluded. Consequently all that remains for Lyotard is the mourning of the loss of the excluded, and the vague hope that an increased openness of educated humans will be able to witness its occurrence.

In contrast to Lyotard, the excluded performs several functions in Serres' theoretical outline. The noise is neither a part of the system nor just silence. The noise may irritate the system, and by so doing it may stimulate the construction of a system with higher complexity. The parasite thus occupies an ambivalent position: its noise increases the complexity of the system; it is also possible that the system will not manage this challenge, which then proclaims its end. In a more Derridean language we could describe the parasite as the condition of possibility and impossibility of a system.³⁸

³⁸ Serres (1982: 70) agrees with the location of his approach in the "transcendental space of dipping in", although he weakens the difference between system and transcendental space: "The transcendental is only the extension in the conditional of a system of singular events." Bell & Harrari (in Serres, 1982: xxvii) stress the transcendentality of the parasite too, but they do not consider that the parasite is also the condition of *impossibility*: "[T]he parasite ultimately constitutes, like the

The ambiguous status of the parasite makes it difficult to simply equate it with the excluded third. It is true, the parasite is always the *third*, but not necessarily *excluded*. The parasite can install itself in the system (see as an example the guest) so becoming the “included third”.

Serres’ conception of the parasite is, with all its ambiguities, much less suited for an ethical theory than Lyotard. While in Lyotard the status of the excluded and the herewith connected ‘ought’ is clearer -- the wrong has to be put into a phrase -- there is no ethical directive directly bound to the parasite. The concept of the parasitic excluded moves on the limit between outside and inside: it may increase complexity and produce new meaning or it may destroy the possibility of communication within a system. In both cases the parasite is not introduced after a system was fully constituted and harmoniously working, but was there from the beginning, continually affecting the system. For this reason, the coupling between parasite and system is irresolvably intertwined.

The fight against the noise, i.e. the production of information, which every system has to commit, cannot translate directly into an ethical imperative such as for example “let us make sense” or “hear the noise”.³⁹ Though Serres comes out against the ethicalisation of the distinction of information/noise, he does not deny the possibility of a parasitic ethics. Accepting that the parasite is unavoidable and necessary, there are different strategies of dealing with it. Its expulsion only produces new parasites, introducing new loops into the system: All exclusion leads to inclusion (Serres, 1982: 88). A desperate attempt to exclude one parasite fails in two ways: First the parasite will be substituted by another one, which may be even worse for the system; second such an exclusion fails to increase the performance of the system by

clinamen and the demon, the *condition of possibility of the system*.”
(original emphasis)

³⁹ Serres (1982: 88) delimits this description of systems from ethics: “Life works; life is work, energy, power, information. It is impossible to translate this description into an ethical discourse. It is thus, must be thus, I really don’t know”

integrating the parasite: “Tolerance begins here, and maybe morality as well.” (Serres, 1982: 89)⁴⁰

Serres ‘ought’ is guided by the acknowledgment of the impossibility of total order and also by the acceptance of a primary asymmetry which cannot be resolved by ethical correction. Hence every system begins in a parasitic relationship because there is no *Ur-grund* of productivity. Every parasite is the parasite of a parasite. The fundament of every system is a value of abuse constituted by the asymmetry of the parasitic relation, rather than that of equality. The decisive factor is then not this asymmetry but the techniques applied to deal with it. The question is whether the parasite can become a part of the symbolic universe of the discourse, whether it will be tolerated within the system. In the end it is a question of inclusion, the problem of an included third. The logic of the included third is the logic of the guest who remains a foreigner but who is temporarily integrated within the host system; a foreigner who contributes to that system with her unknown stories, who drinks the best wine of the house. However, Serres (1982: 221) is fast to note that the included third is only a “local singularity”, an exception from the universal law of the excluded third: “The logic of the excluded third is produced to occupy the stage; it excludes the logic of the included third.”

Serres’ logic of the included third is an alternative theoretical attempt to connect the excluded indirectly with an ethics. There will always be a third, but its status of in- or exclusion will change. The first value of abuse cannot be overcome. What is possible is that a hyper-equilibrial system of exchange arises. The parasite is now tolerated and integrated into the exchange acts of the system. This reversibility, based on the irreversibility of the prior parasitic relation, gives way to an equilibrial contract: “a newly obtained equilibrium that is fragile because it is more highly placed, because it is rarer than abuse, and more exceptional and richer in information” (Serres, 1982: 168) This extraordinary transformation

⁴⁰ This ethics is directed against the ethics of the ants (Serres, 1982: 91ff.): a rationally organised system with a maximal degree of order. But the ethics of the ants which is an ethics of law and order, of maximal exclusion, forgets that acts of exclusion need energy. By doing so these acts produce their own parasites: the rubbish.

of a system Serres calls, somewhat hesitatingly, justice. Justice here does not mean (in a Lyotardian manner) witnessing the parasite within the system. Rather, it means to collaborate with it, to integrate it entailing the transformation of the parasite itself into a part of the system, which follows the rules of this system by transforming them. In contrast to Lyotard, this ethics is not only an ethics of the excluded but also an ethics of the system. In Lyotardian terms such a toleration would be a wrong. Once included it becomes instrumental to the system. If the system wants to ban the danger of its destruction and to increase its own performance (which is only possible by becoming more complex), then it exploits the newness which brings the parasite as a guest. Serres position reveals the possibility of connecting an ethical theory with the act of exclusion, without losing the dis-/ordering function of the excluded/included third and without restricting it to a privileged discourse. It also demonstrates that the excluded is essential for the excluding system, since the re-ordering of the system presupposes the emergence of new meanings and new informations. But by coupling the parasite with an ethics of toleration, Serres conflates the increase of complexity with the idea of justice. Every toleration and inclusion of the parasite implies an ordering function, which may lead to the conclusion that the increase of the system's capacity is what has to be achieved. By coupling his ethics to the performativity of the system (increase of complexity), he restricts the intended subversivity of his ethics of the parasite, and cannot generalise the return of the parasite as included third. The former restriction consists in the subordination of a disruptive disorder under the principle of order, the latter in seeing this inclusion as an exception from the normally persistent law of the excluded third. We will see that even the inclusion of the excluded in a symbolised form, as Serres suggests, does not have to be an ethical act. In the following section I suggest that the Luhmannian conception of the excluded not only evades Lyotard's ethics of phrasing the wrong, but also Serres' indirect ethicalisation of the inclusion of the excluded.

IV

Serres' conception of an information system which is always threatened by entropy comes very close to the Luhmannian conception of autopoietic systems⁴¹. However, there is an important difference between these approaches: While Serres advocates a theory of open dissipative systems, autopoiesis is based on the self-referential closure of systems. Some of the differences may be purely of a terminological nature: When Serres attacks conceptions of closure which emphasise isolation, equilibrium and simplicity, Luhmann would concur. There remains, however, a crucial difference. The openness of Serres' system embraces not only energy but also information: "Due to the energy and information torrent which passes through the system without interruption, it is henceforth impossible to conceive of it as an isolated-closed system." (1982b: 72) Hence Serres' system is open to parasitic noises, to information not yet known by the system but already constituted within different systems. The excluded information enters without any interruption because there is no real closure possible. The state of toleration may then be understood as a maximal openness which does not provoke the collapse of the system.

When Luhmann by contrast, talks about closed systems, the act of exclusion becomes sharper and more difficult to sublimate.⁴² As Luhmann convincingly shows, former theories of open systems presupposed an identity of the system based on the structure of the system. Even Serres does not evade the danger of posing an essential identity of a system. His notion of homeorrhetic systems stresses that although (and because!) the system is in constant flux it remains the same (*homos*). The stability is seen precisely in the "movement along the path of its flow, both in its *general direction* and in its point-by-point passage." (Serres, 1982: 119; my emphasis) In order to know what is flowing, Serres presupposes

⁴¹ Autopoietic systems have at least four important features:
- closure (no direct inputs or meaning transfer)
- self-referentiality/recursivity
- auto-re-production of systemic elements
- irreversibility/temporality

⁴² My understanding of exclusion does not refer to the problem of social inclusion/exclusion (as elaborated in Luhmann, 1995), i.e. it is an analysis prior to the exclusion of persons or groups.

the direction of the flow thus maintaining a teleology, not only an amorphous flowing.

Even Serres' sophisticated account of the open system then presupposes a kind of essence which justifies thinking the system as equipped with an identity. In contrast, Luhmannian systems theory precludes any notion of a direction by considering the self-referentiality of a then necessarily closed system. According to Luhmann (1984: 58), self-reference means "the unity which an element, a process, a system is for itself." This unity is itself an operation of the system; not an already existing substance. Thus, an autopoietic system is never exhausted by the self-referential movement. The self-reference of a system is never pure because this would be a tautology: the system is the system. There is always a surplus of meaning of the processed events which transcends the mere self-referentiality; self-reference always implies hetero-reference, although the latter is a reference *of* the system which does not affect the autonomy of the system (Luhmann, 1993a: 77).

The closure of an autopoietic system implies its incommensurability with other systems: Processes of one system cannot be transferred to another system without radically changing their meaning. Recalling the Lyotardian description of genre of discourses, we realise that both Luhmann and Lyotard take the incommensurability of systems or discourses for granted (for Serres this problem is not very important because the openness of his systems always permits the exchange of information). Moreover, Lyotard's description of a system as linkages of phrases is not far from one of the main problems of Luhmannian systems theory.⁴³ If there are no essential identities or structures from which further linkages can be derived, then the ability to connect communications, according to Luhmann the basic events of a social system, is decisive for the working of the autopoiesis.

An autopoietic system has no direction, but its self-referentiality. All that matters is the production of a connecting element for the

⁴³ E. Christodoulidis & T. Veitch expect, too, that a comparison between Luhmann and Lyotard could give "some substance to his sociologically undetermined category of 'genre' through invoking Luhmann's richer concept of the system." (1994: 474).

continuation of the system.⁴⁴ Hence, “connectivity” (the ability to connect), is the decisive factor for any system and not the repetition of structures (Luhmann, 1984: 62). In contrast to Lyotard the elements are not produced beforehand by another instake, but by the system itself.⁴⁵ Such a modification of how to think linkages or connections affects the very argument of exclusion, since for Lyotard the phrase is subordinated under a discourse. In Luhmann as well as in Serres such a construction of exclusion is impossible, because neither support the dualism of formative and connective systems.

In this manner the problem of exclusion is not solved, but transposed to the internal re-production of a system. Within the system there is a need to reduce the plurality of possible selections of connective communications. For a system has no foundation, nor an algorithmic rule determining the selection, the selection is a contingent act only made by the self- and hetero-reference of the system. As in Lyotard’s model this does not lead to an “anything goes” but to certain structures of expectation which make certain events more probable than other.⁴⁶ The structural determination (*Bestimmung*) of which elements follow “is achieved by the *exclusion* of other... possibilities.” (Luhmann, 1984: 388) Connections presuppose the exclusion of possible connections, otherwise the system would not be able to produce new communications. In other words, like Lyotard, Luhmann presupposes the *necessity* of autopoiesis and at the same time the

⁴⁴ Luhmann (1984: 395) stresses the anti-teleological necessity of autopoiesis: “Necessity is nothing but the autopoietic reproduction itself. Its necessity consists therein that there is only one alternative for it: the end, the finish of the system. In this sense every order is *anti-teleologically* oriented. It *precisely does not* want this end.”

⁴⁵ Nassehi (1992: 50) formulates this succinctly: “Mark you: no elements are floating in an empty space and are grasped by systems, they are at first constituted in their unity by the operations of the systems themselves.”

⁴⁶ The structure is not *Ur-sache* but only “the constraint (*Eingeschränktheit*) of the quality and connectivity of the elements.” (Luhmann, 1984: 384 f.). That is one of the reasons why Luhmann’s systems theory is not a structuralist theory. Luhmann also explains structure in terms of expectation.

contingency of any connection.⁴⁷ The contingency of a connection requires the exclusion of other possibilities, otherwise there would be no true contingency. However, in contrast to Lyotard, Luhmann conceives the act of exclusion *within* a system as a selection from possible connections and not as the exclusion caused by the linking of incommensurable phrase regimens.

What happens with these non realised possibilities? Are they forgotten, cancelled out by the realisation of one selection? As social systems are based on meaning, information is not an identity. Information as a selection presupposes the meaning horizon in the form of a *surplus*, i.e. the difference between the selected and the field of selection is what creates meaning. Meaning is then the difference between the actualised and the horizon of possibilities (*Möglichkeitshorizont*) (Luhmann, 1984: 100). This differential character of meaning affects the character of the not realised selection: It is not simply excluded and absent but momentarily “inactual” maintaining the possibility of actualisation at a later moment (Luhmann calls this a re-virtualisation). The weakening of the strictness of exclusion becomes clear: “The system remembers what it itself had excluded.” (Luhmann, 1993a: 94)

This solution of the problem of exclusion is made possible via a displacement of the act of exclusion within a system. Only then can the horizon work as a space of ‘potentiality’ for not yet actualised possibilities. But what happens to that which lies beyond the specific horizon of a system? A first answer may suggest that connections only produce exclusions within the horizon. But this is too quick an answer, and theoretically unsophisticated. It forgets that there always exists a plurality of systems all of which imply their own incommensurable horizons. We have to consider a second exclusion: this is not the necessary exclusion within a system, but the exclusion which is given with its claim to universality and its function. In Lyotardian words, it is the exclusion implied by the specific stance of a system, that guides the production of new communicative elements.

⁴⁷ Lyotard (1988: 80) stresses in a very similar way this necessity: “To link is necessary, but a particular linkage not.”

The closure of any system entails the construction of a meaning horizon constituting its own world. The political system, for example, is not restricted to parliamentary institutions, but to all communications that refer to the distinction between government and opposition which is the code of the political system. It is not just a part of society but a world of its own constructed by its code and programmes. This universalism necessarily excludes different worlds: communications referring to the scientific system are only included insofar as they make sense within the semantic of the political system. E.g., for the political system it is not important whether an analysis of the decline of the welfare state is true or false, but whether or not it supports oppositional or governmental claims.

Hence, the problem of exclusion is moved from the level of the autopoietically produced elements of a system to that of the system itself. This exclusion is a necessary byproduct of that which does not make sense within a system. It is the exclusion resulting from the systemic distinction of system and environment. Due to the self-referential closure of a system, this exclusion seems to be much more strict than in Serres where systems are points of exchange. The environment is constitutive for the system in the sense that every system is based on the distinction between system and environment. Autopoietic systems are not simply the repetition of a structure but the always persistent problem of finding connecting operations which actualise this distinction as “accompanying (*mitlaufende*) self-reference” (Luhmann, 1984: 604f.). This shows that the shift from the operation to the system itself is not a true shift to another level. Moreover, it becomes clear that every operation has to reinstitute and confirm the boundary of the system by invoking the system/environment difference.

Analysed from the perspective of the problem of exclusion, the environment has an ambivalent status: it is constitutive for the system because it enables it to draw a boundary, but it is also that which does not make sense within the system: “‘The’ environment is only a negative correlate of the system.” (Luhmann, 1984: 249) However, there is a plurality of different systems which all function by the application of their distinction between system and environment, i.e. every meaningful event autopoietically produced

is at the same time the environment of another system. To be more precise: It has the chance to irritate another system so that this system constructs its own version of the environmental event. The included as an operation first depends on the exclusion of its constitutive environment and is at the same time the excluded for another system.

Arguing against Lyotard's concept of discourse genre, Luhmann (1994b: 30) stresses the ability of systems theory to account for the simultaneity of the system and its environment: "The concept of system emphasises more strongly the irrevocable simultaneity of system and environment than the concept of discourse does." Herewith, Luhmann's position splits the difference between Lyotard and Serres: Lyotard is incapable of understanding the different discourses as the constitutive environment of each other and thus remains within a monadic conception of discourses. Serres stresses, drawing from the insight of the 'heat death' of closed systems, the necessary openness of systems, without being able to explain how systems can build their own complexity, how they construct an identity. By contrast, Luhmann stresses the operative closure of systems based on their constitutive difference between environment and system. Every systemic operation is simultaneously an extra-systemic operation of the environments of different systems. Every operation produces exclusion and the excluded is always more complex than the system itself. The distinction of system and environment has to stabilise these different levels of complexity.

The complexity of the environment remains unstructured and overwhelming as long as there are not specific inter-systemic contacts established by structural couplings. As a consequence the system invents ways of handling the contingency and complexity of the environment. Its dependence on the environment continually affects the closed working of the system. This is the place where the notion of noise becomes important once more. A system cannot understand other systems; their communications are only graspable as irritating noise. The excluded is always present as noise, interference or perturbation. However, it is not the environment that is disturbed, it is the system itself (Luhmann, 1993a: 443). The very possibility of perturbation therefore presupposes the

structures of expectation of the system: only if something frustrates these expectations, do perturbations emerge.

Thus far we have spoken about the non-actual and the environment of the system as that which are excluded. But there is a third exclusion, the exclusion of the systems/environment distinction itself, in short: the excluded third (Luhmann, 1993c: 60f.). If a system is operating it can only mark one side of this distinction. What is excluded is the necessarily paradoxical identity ('the system is the environment') of the difference. Every systemic operation is asymmetric insofar as it only marks one side without expressing the exclusion it produced itself. Thus, to account for the environment cannot mean allowing it to speak: nobody would understand it. It is also not possible to 'cross' (Spencer Brown) the form of the distinction from the system's side to that of the environment: this would cancel the distinction and return to the unmarked space, at the cost of the end of the system. The question, then, is how to account for the paradoxical identity of the system without presupposing identity as the ground of the system. How can the system observe its incision in the unmarked state?

Referring back to Lyotard's theorisation of exclusion, we recognize a similar problem: the presentation of a phrase is not presented in the particular phrase; only a further phrase can present the presentation of the phrase. Luhmann's theory of differences stresses the blind spot of every difference, i.e. an observer using a difference sees what she sees, but not the difference she is applying. The blind spot stands here for the unity of the applied difference, for the 'form' of the difference. In contrast to Lyotard's ethics of openness which, drawing upon Lévinas, postulates the entrance of the other who cancels the experience of the ego as a subject, Luhmann does not aim at a weakening or cancellation of the difference.

Moreover, by escaping the straight-jacket of formal logic, Luhmann introduces Spencer Brown's operation of re-entry. This means that the distinction itself is copied on to the marked side of the difference: "Social systems cannot only communicate about the environment, they can also use their difference from the environment ... for internal communication. In other words, they are able to re-enter the difference of system and environment into

the system.” (Luhmann, 1984: 640) The re-entry of the distinction in the distinction opens an “imaginary space” of the identity of the system: “The observation of the One within the One, however, would have to include what it excludes...Such an enactment is possible, and it gives its paradox the form of a “*re-entry*”, but the solution requires an imaginary space as one speaks of imaginary numbers...” (Luhmann, 1994a: 21). Only with the possibility of the re-entry self-observation becomes possible. It is this which allows the system to reflect on its own identity, although the imaginary character of this operation is different to the introduction of a ‘real’ identity because it is also only a difference which can be observed by a further difference.

The re-entry has to be paid for, as D. Baecker has pointed out: if the operation of a re-entry is theoretically allowed, you never know where you are in the calculus of the differences. It is no longer possible to determine which side of the difference one is on. The re-entry is Luhmann’s formulation of the “inclusion of the excluded third” and it is always also a “*Wiedereinführung*” (contra-entry) (Baecker, 1993: 13f.) of uncertainty. The operation of re-entry is not just a technocratic managing of exclusion; it takes the excluded seriously as a basic principle of the working of social systems. But it is also not an a-historical principle of every social system. Luhmann (1984: 618) emphasises that the re-entry which enables the *Reflexion* of a system only became possible through the invention of writing.

While both Lyotard and Serres coupled the inclusion of the excluded with a moral theory, Luhmann develops a de-moralised account of exclusion. The need for an openness towards the environment is not derived from a moral discourse floating between the discursive islands which would allow the transition from one island to another. Systems are not islands and a general media like the sea does not exist: the environment is always relative to a certain system. Ethics cannot claim to have an in-between position. A system may quote ethical communications in the observation of its re-entered distinction of system and environment, e.g., seeing the environment as bad foreigners. But the inclusion of the excluded is only a systemic operation which allows one to build more complex systems than it would be

possible without the possibility of self-observation based on re-entry. It is not a question of rendering justice to the excluded, because “justice” is only the formula of the contingency (*Kontingenzformel*) of the legal system, to name its own identity. Hence, in contrast to Serres’ call to do justice to the parasite and to tolerate it, Luhmann views the parasite as merely the nature of systemic operations. Therefore, inclusion by the operation of re-entry is a historical achievement, and not a moral imperative.

But this does not mean that systems theory must totally renunciate the function of noise as developed by Serres or to renounce the idea of an openness to the occurrence as described by Lyotard. When Rasch (1994: 74) argues that in Luhmann there is no “unmediated reminder coming from the unknown and unmarked space beyond the realm of communication”, he notes only the more evident dimension of Luhmannian systems theory. Indeed, all communications of a system are autopoietically re-produced and there is no possible communication of that which is beyond the system. Neither privileged discourses like literature, philosophy or politics can bridge this difference between system and environment, nor an openness of the system. At the same time, however, the noise and the perturbations of the system produced by the encounter with the environment show that there is also a place of non-communicability within the system. Surely, it is not an unmediated reminder because perturbations come only to the fore if there is something which can be perturbed. But they also transcend and alter the meaning horizon of a system.

What is more important, the tautology of pure self-reference is a void attracting accidental events (noise) for its detautologization. Hence, the openness towards the excluded is simultaneously given with the void of closure in the form of a sensitivity for the environmental events. However, these are only included as an occasion for detautologization, i.e. their 'original' meaning cannot be transferred. The openness towards the occurrence, then, is in this way constitutive for every autopoietic system because autopoiesis takes advantage of its event-character. The actual constitution of the event in the system is, of course, a purely internal process absorbing the voiceless voice of the excluded.

Let us summarise: exclusion is for Luhmann constitutive for the reproduction of a system. On the level of information, meaning only consists of the difference between an actualised selection and the 'horizon of possibilities'. On the level of the system, the exclusion of the environment becomes the unmarked side of the system. And on the meta-level of the system's production of its identity, the environment becomes re-introduced by the re-entry of the system/environment difference. It allows to produce an operative identity at the cost of the introduction of uncertainty: The calculus has become infinite because the copying of differences within differences cannot find an end.

V

My initial interest in the function of exclusion -- either in relation to the articulation of an ethical theory or with regard to systemic performance -- results in the consideration of the interplay between ethics and performativity. While for Lyotard the excluded is a necessary by-product of the working of discourses, this excluded does not disturb existing discourses, although the remainder produces new discourses. In not theorising the function of exclusion, notably the re-entry of the excluded, he displaces the problem to the realm of ethical theory. The strengthening of ethics follows from the neglected analysis of the working of the discourses. Ethics, then, has to take the place of a theory explaining the play of exclusion and inclusion.

Serres' outline of parasitism by contrast considers the excluded not only as constitutive but also to a certain extent as subversive and disruptive of a system. The return of the parasite is inevitable. This effects the very thinking of exclusion itself. The parasite, as a figure of the excluded third, oscillates between the system and its exterior. The return of the excluded justifies the integration and toleration which in turn affects the system. The excluded becomes an included third functional for the system. Openness towards the parasite is not primarily a demand. It is a feature of the system. But as there are so many brutal attempts to master the noise of the excluded, Serres introduces the idea of justice as toleration. In short, although the ambiguous performative function of the

parasite is considered, Serres adds weight to this argument with an ethics of tolerant openness, simultaneously stressing that openness increases systemic performance. What was noise becomes order, ensuing a new level of organisation of the system. Serres becomes stuck in the 'hell of functionalism' without any subversive way out. This is why, in the last instance, Serres' ethics is subordinated to the law of performativity (White, 1991; Hayles, 1991). The plea for open systems extends this view in asserting the non-operative identity of a system which needs external stimuli.

In Luhmann's systems theory exclusions are also unavoidable and functionally necessary. But they do not give rise to an ethical demand for the inclusion or toleration of the excluded. Instead exclusion and its re-entry are located as regular events in all systemic reproduction. Systems theory opposes too quick a confrontation of exclusion and inclusion and its implied moral super-coding. The romanticism of a fight against exclusion may fade but it opens a path towards a proper and complex social analysis of exclusion. The re-entry of the excluded substitutes Serres' notion of the parasite. This operation is not simply an opening towards the noise, but rather an inherently unstable operation which both produces sufficient redundancy for connective operations, and introduces indeterminacy and infiniteness.

The performativity which concerns Luhmann is not that of an "optimization of the global relationship between input-output - in other words performativity" (Lyotard (1984: 11) mis-reading Luhmann). The aim of a system is not the reproduction of given patterns by in- and outputs. The problem of autopoietic systems theory is much more Lyotardian: A phrase which occurs has to be connected, successive communications have to be found. But contra Lyotard, Luhmann focuses his theoretical interest on the mode of functioning of these connections. The necessity of connection, eventually the necessity of autopoiesis, is not contested by either of them. But Luhmann (1994b: 36) is strictly anti-utopian with respect to "optimising the relationship between speaking and silence" (of the excluded): "What else can come of such efforts but the acceptance of new restrictions or, finally, only noise?"

References

BAECKER D.

1993, "Einleitung", in BAECKER D. (Ed.), *Probleme der Form*, Suhrkamp, Frankfurt/M., pp. 9-21.

CHRISTODOULIDIS E. & VEITCH T. S.

1994, "Terrorism and Systems Terror", *Economy and Society*, 23(4): 459-483.

CORNELL D.

1992, *The Philosophy of the Limit*, Routledge, New York, London.

HAYLES K.N.

1991, "Introduction: Complex Dynamics in Literature and Science", in HAYLES K.N. (Ed.), *Chaos and Order. Complex Dynamics in Literature and Science*, Chicago University Press, Chicago, pp. 1-36.

LACLAU E.

1993, "Power and Representation", in POSTER M. (Ed.), *Politics, Theory, and Contemporary Culture*, Columbia University Press, New York, pp. 277-296.

LUHMANN N.

1984, *Soziale Systeme*, Suhrkamp, Frankfurt/M.

LUHMANN N.

1990 "Autopoiesis of Social Systems", in LUHMANN N., *Essays on Self-Reference*, Columbia University Press, New York-Oxford.

LUHMANN N.

1992 "Oekologie des Nichtwissens", in LUHMANN N., *Beobachtungen der Moderne*, Westdeutscher Verlag, Opladen, pp. 149-220.

LUHMANN N.

1993a, *Das Recht der Gesellschaft*, Suhrkamp, Frankfurt/M.

LUHMANN N.

1993b, "Deconstruction as Second-Order Observing", *New Literary History*, 24 (4): 763-782.

LUHMANN N.

1993c, "Zeichen als Form", in BAECKER D. (Ed.), *Probleme der Form*, Suhrkamp, Frankfurt/M., pp. 45-69.

LUHMANN N.

1994a, "The Modernity of Science", *New German Critique*, 61: 9-24.

LUHMANN N.

1994b, "Speaking and Silence", *New German Critique*, 61: 25-39.

LUHMANN N.

1995, "Inklusion und Exklusion", in LUHMANN N., *Soziologische Aufklärung 6*, Westdeutscher Verlag, Opladen, pp. 237-264.

LYOTARD J-F.

1984, *The Postmodern Condition*, Manchester University Press, Manchester.

LYOTARD J-F.

1988, *The Differend*, Manchester University Press, Manchester.

NASSEHI A.

1992, "Wie wirklich sind Systeme?", in KRAWIETZ W. & WELKER M. (eds.), *Kritik der Theorie sozialer Systeme*, Suhrkamp, Frankfurt/M., pp. 43-70.

SERRES M.

1982, *The Parasite*, Johns Hopkins University Press, Baltimore.

SERRES M.

1982b, *Hermes: Literature, Science, Philosophy*, Johns Hopkins University Press, Baltimore.

RASCH W.

1994, "In Search of the Lyotard Archipelago", *New German Critique*, 61: 55-76.

RASCH W. & KNODT E.M.

1994, "Systems Theory and the System of Theory", *New German Critique*, 61: 3-8.

WHITE E.

1991, "Serres' Reevaluation of 'Chaos'", *New Orleans Review*, 18 (1): 94-99.

ZIZEK S.

1991, *For They Know Not What They Do*, Verso, London.

From Housewife to Person

Luhmannian Systems Theory and the Semantics of
Authenticity in Advertising.

Adam ARVIDSSON
Dept. of Sociology
University of California at Santa Cruz
Santa Cruz, CA 95064, USA
adameric@cats.ucsc.edu

Abstract

This article presents an attempt to use Luhmannian systems theory in theorising the emergence of the reference to individual authenticity in advertising. The argument is built on a study of advertising in a Swedish young women's magazine; "Veckorevyn", between 1942-94.

With the coming of modern society, consumer goods take on the function of communicating identity. This is done through the semantic of advertising, where consumer goods are coded as symbols for consumer identity. The reference to identity in advertising fulfils the function of processing the complexity of the buying decision. It is an argument for choosing one commodity instead of another.

In the material presented, a change in the form of consumer identity; from a type with a specific role to fulfil, to an authentic Person can be observed. This shift is theorised as an evolutionary response to the increasing complexity of the medium. This increasing complexity results from, on the one hand the continuous incorporation of social meanings as consumerist needs, which meets the permanent demand for scarcity on the part of the economic system; and on the other hand, the differentiation of the medium from other media, which is made possible by the increasingly more general semantic form of the consumer. These to processes are seen as mutually supportive. As more needs are incorporated, the form of the consumer changes which enables the

semantic of the medium to differentiate between even more needs. The reference to authenticity is then seen as emerging out of this process of adaptation to self-referentially produced complexity.

I. Introduction

In the 1990's, authenticity seems to be an increasingly valued quality. At least that is the impression one gets in California. There, the reference to one's authentic feelings or experiences takes on a growing importance not only in the sphere of intimacy, but also in those of religion, sports, politics and even to a certain extent, science. The spiritual practice of New Age religion is directed towards self-discovery more than towards an experience of unity with a certain deity or even with the animated world as such. In increasingly popular sports, such as trekking and mountainbiking the focus is on experiencing oneself more than on breaking records and achieving goals. Identity politics founds its moral judgements on the authentic experiences of its political subjects more than on some *Grande Narration* in the classic modern sense. Standpoint epistemology seeks to translate specific human experiences into a reference for scientific truths. The overriding distinctions with which all these practices operate —holy/unholy, good/bad performance, right/wrong, true/false— refer, not to criteria that are, as Emile Durkheim's *conscience collective*, "external to the individual", but to the degree to which the individual self is authentically revealed in the practice at hand.

Perhaps the field of consumption is where this reference to the authentic self has gained the greatest importance. In making consumer choices, one does not try to conform; one seeks not to "be like the Jones's" as was the device of the mass-society of the 1950's, neither does one seek that subtle expression of individual difference that Bourdieu (1984) terms "distinction". What is at stake instead is to affirm one's independence from the practice of consumption. Durkheim's social facts that decide what is good or bad taste are to be avoided rather than respected (Durkheim 1938: 2-3). Real needs have their origins in the true self and

not in the economy of "false needs" that characterises consumer society. The Californian consumers can hardly be regarded as victims of "false consciousness" as is the common diagnosis of so called *critical theory*. On the contrary, they know very well what they are doing. Needless to say the economy has adapted. Cosmetics that brings forth one's natural beauty, foodstuffs that are not manipulated but the real thing, artefacts that come from local petty commodity production and commodities that in one way or another signify a resistance or critical attitude are popular choices.

Judging from advertising, this phenomenon seems to extend outside California to not only the rest of the USA but also to other parts of the world that are somehow involved in "the postmodern condition". In advertising, the argument that one should consume a specific product because it helps one to be an authentic person who follows her own feelings and not lets herself be guided by society's expectations is frequent. Well known examples are The Body Shop, that urges its consumers not to follow the trends and fads of fashion but to express their own natural beauty; Swatch who makes it possible to change watches every day according to how one *feels* and Levi's, the jeans for real people.

This article does not seek to estimate the global spread of this phenomenon, but is limited to its emergence in advertising figuring in a Swedish young women's magazine, *Veckorevyn* (quoted as Vr). Its goal is to formulate a theoretical understanding of the change in the identity of the consumer represented in advertising from a "Housewife" in the 1940's, through an "Individual" in the 1960-70's to an authentic-"Person" in the 1980-90's. This is done, not by speculating in whether or why the real consumer has in fact become more authentic and less of a Housewife, but in looking at this change in the representation of the

consumer as an effect of the dynamics of advertising as a *system of social meanings*, a semantic.

Such a theory of advertising *sui generis* is made possible against the backdrop of the systems theory of Niklas Luhmann. This approach sees communication as the one specifically social phenomenon and hence defines society as "the comprehensive system of all reciprocally accessible communications" (Luhmann 1982: 73). Communication takes place through media of communication. These are not only speech and writing but also "generalised symbolic media of communication" such as money, power, truth, love etc. (see Luhmann & DeGiorgi 1994: 105 ff.).⁴⁸ The meanings communicated in a medium of communication are constructed in a semantic. A semantic of love differentiates between emotions and thus makes the communication of intimacy in a relationship possible, a scientific semantics differentiates between different theories and makes the communication of truth in the scientific system possible. In this sense, consumer goods are seen as a medium of communication and advertising as the semantic accompanying this medium which makes communication through consumer goods possible by constructing meaningful differences between commodities.

In this article I only elaborate an analysis on advertising *sui generis*, I attempt to say nothing about how the changing form of the consumer can be connected to other social and cultural developments or even to authenticity in other social semantics. Although I believe that this can be done, it would require a different study.

⁴⁸ To be distinguished from "generalised symbolic media of interchange" of Talcott Parsons. The difference is that Parsons' "media of interchange" are based on the requirements of the underlying unit act while Luhmann's "media of communication" are not realised by anything other than themselves.

II. Consumer Goods as a Medium of Communication

That one's possessions are related to one's qualities is not an entirely new thought. Thorstein Veblen (1967) saw the possession of things as a way of achieving social recognition of one's status; for Max Weber, the consumption of certain goods was part in the life-style that characterised a specific status group (Gerth & Mills eds. 1961); for Georg Simmel (1978), finally, all things had an existential dimension and the possessions one has were part of who one *is*, one's identity. For these three classics, one's possessions signified something about one's qualities, whether by communicating them, as for Weber and Veblen, or by reflecting them, as for Simmel. That an object of possession signifies a specific quality that one can attribute to oneself by owning or using the object in question is not, obviously, a natural quality of the object in itself. The signifying relation is instead a socially constructed one. Using the terminology of Charles Sanders Peirce (1991), the object possessed is a *symbolic* sign. Objects of possession can function as symbols for human qualities. This means that they can simplify the communication of this quality by substituting the complexity of this process by the simple selection of possessing the object or not. Objects of possession can then be described as a symbolic medium of communication in Niklas Luhmann's sense, that is, a medium that makes improbable social communication probable by giving it a binary form (see Luhmann 1995: 137 ff; Luhmann & DeGiorgi 1994:61 ff; Barbesino & Salvaggio, in this issue).⁴⁹

⁴⁹ The improbability of communication should not be seen as a functional prerequisite in Parsons' sense (Parsons 1951:26-36) but rather as areas that can be potentially thematised by media. Media can evolve in response to the four problem situations that emerge from the combination of the distinctions between Ego and Alter and between Action and Experience. Media of communication are, in Luhmann's

This, however tells us nothing about what can actually be communicated by the medium —which qualities that objects of possession can be made to signify. In order to elaborate on this question, the medium has to be related to social structure; it has to be put into context.

For Simmel, Weber and Veblen, the symbolic content of objects of possession is given by something other than these objects, by their place in a lifestyle specific to a particular status group or in the traditional order of things. Objects of possession thus refer beyond themselves in order to establish their own relations of signification. This observation is also one of Richard Sennett's (1977). He argues that things in pre-capitalist society had a transcendental meaning. They were meaningful in virtue of something else, the natural order of the world or a tradition in which they had their place. With the coming of industrial capitalism however, Sennett argues that the traditional order breaks down and things assume an immanent meaning. They are produced as objects which are meaningful in themselves. Commodities become, as Marx observed, at the same time mere things and *mysterious* symbols for human qualities. Mysterious because the referent for this symbolic relation, that which gives meaning is related to human practice in an obvious way. Through the mechanism of commodity fetishism, the meaning of things has been detached from the world of human activity (Goldman 1992: 24). This absence of a transcendental referent for the meaning of objects of possession means that there is no longer any given limit as to what they can mean. If the meaning of objects of possession in pre-capitalist society was given by their place in a social totality then the meaning of consumer goods is only given by their process of production as commodities. The introduction of the commodity form

theory not reflections of the world but media in which the world is constructed (Luhmann 1986:6).

thus differentiates the medium of objects of possession from other social media.

This development has consequences for the nature of individual identity as well. Simmel's argument is that the freedom of choice introduced by the money economy, and the destruction of the traditional order makes the connection between possessions and identity a contingent rather than a given one. If what one *is* previously was given by what one *possesses* then now, what one *possesses* is given by what one *is*. In a somewhat Hegelian fashion, Simmel argues that possessions no longer have the power to guarantee the reality of individual identity through recognition since they no longer have any independent power of their own. They are only the result of one's choices. The conclusion that follows from this is that individual identity can no longer be guaranteed by the social order and hence cannot be thought of as stable. Indeed, modern identities must be understood as in a constant process of change and restructuring.

This process is theorised on a more general level by Niklas Luhmann (1985). He refers to modernisation as a shift in social differentiation from stratification to functional differentiation. In a stratified society, Luhmann argues, individual identity was pre-given by virtue of belonging to a specific social stratum, in a functionally differentiated society the individual "*can no longer be firmly located in one subsystem of society, but must be regarded as a priori socially displaced*" (Luhmann 1986: 15) This means that there is no longer any given relationship between one's possessions, one's social status or one's moral qualities, but rather a contingent one. If the individual in modernity becomes socially displaced, then there is no longer any given connection between her identity as a consumer, as a voter or in intimate relationships. The parts do no longer form a whole that can be easily communicated socially.

The loss of the traditional order then means that the communication of identity as such, and not only of particular aspects of identity, emerges as a problem. Without any firm referents, my identity becomes contingent on the observers observation, that observation becomes contingent on my observation of the observer. The double contingency of identity makes the successful communication of identity an improbable thing. This problem can be processed by its incorporation in the semantics of media of communication specifically geared at communicating identity. Since media of communication are now free-floating, they encounter no intrinsic barriers for thematising this emerging problem. This, I argue, is precisely what has happened with the medium of objects of possession. From having been restricted, in a stratified society, to communicating certain aspects of identity, it has, with the coming of functional differentiation opened up and, in the form of consumer goods, made identity *as such* an theme of communication through consumption.

The mechanism that produces this expansion is related to the function that consumer goods fulfil in relation to the economic system. This function is one of a continuous production of scarcity. In order for the autopoiesis of the economic system to be guaranteed, there always has to be new needs to fulfil. The incorporation of identity as a topic for communication can be a way of expanding the set of needs that can be fulfilled through the production of commodities. In addition to goods that communicate status we can now have a need for goods that communicate identification with a role, individual difference, political standpoint or, as is the theme of this article, authenticity. This development is dependent on the opening up of, on the one hand the communication of identity as a potential problem, and on the other hand the increasing freedom of the medium of consumer goods given by its increasing differentiation from other media.

As long as the meaning of commodities is given by their process of production, the decision of what can be communicated as identity is made with reference to what is functional in relation to the continuous creation of needs and not in relation to what adequately expresses individual identity. This decision is made in reference to the existing set of commodified meanings. It is in that sense a self-referentially made decision. The self-referentiality of the medium means that the semantics of the medium can assume a form that is independent of the way people experience themselves. What individual identity is in modernity, whether it is problematic or not, is then not a valid explanation for the way in which the consumer is represented in advertising.

My argument is instead that the evolution of the form of the consumer in advertising, from *Housewife* to *Person* is driven by a need to deal with the increasing complexity produced by the continuous incorporation of new qualities as qualities of identity into the semantics of advertising.

III. From Housewife to Person: The Semantics of Advertising

In advertising, consumer goods are coded as symbols of identity. This identity need does not reflect, I have argued, the actual personal identity experienced by "real people". It reflects instead, the problem of selection from the self-generated complexity of the medium.

Advertising is a self-referential semantics in that its function is to present individual commodities as different from *other commodities* (not as different from feelings, political standpoints or scientific truths.) This is accomplished through a semantics of needs. These needs all refer to a common representation of the environment; the consumer. "Human" qualities can only be incorporated into the semantics of advertising as needs of a consumer and never as feelings or political opinions *per se*, if

these are not at the same time presented as needed.⁵⁰ This coding of every "human" quality as a need by the semantic mechanisms of advertising increases the complexity of the semantics through its own operations.

In advertising the need for soap A is presented as *qualitatively* distinct from the need for soap B. This of course produces a multiplicity of needs attributed to the consumer. The totality of needs is complex in the sense that there are more needs around than what can be realised in a single selection. The complexity of needs means that ads must, in addition to attributing new different needs to the consumer also aim to reduce the complexity of deciding what is needed. It is not enough to say "You need this soap", one must also state why the consumer needs this soap *instead* of hundreds and hundreds of other soaps. This is done through appealing to the identity of the consumer. The consumer is presented as having a need for a certain product because that product, in addition to the other functions it fulfils (cleans teeth, stoves, cars, washes clothes etc.) also helps the consumer to attain a certain identity (cleans stoves as a Housewife does, washes clothes in an individual way etc.) In advertising, the reference to consumer identity is a way of processing the problem of selection from abundant possibilities.⁵¹ As we will see the identity referred to has taken different forms over time.

⁵⁰ Human qualities means social qualities that are usually attributed to the part of the environment of the economic system (or other social systems) that is defined as the human subject.

⁵¹ The function of advertising in processing the problem of selection is further elaborated by Martin Davidsson (1992). In advertising "products" are transformed into "brands": " If we have a clear picture of the brand in our minds to refer to, we can handle it easily in decision making (...)We can bring to bear a kind of distillation of previous experience and information on the choice problem. We have the reassurance that comes with familiarity and with the sense of pattern and order this gives us." (quoted in Davidsson 1992:23)

The following observations of the semantic of the consumer in advertising are based on a study of the Swedish weekly magazine *Veckorevyn* from 1942 to 1994. The examples are selected from a material of some 200 ads. *Veckorevyn* is directed to young women. The consumer constructed in the ads is hence a young female consumer. Whether the developments I have observed for this consumer also holds for other consumers must be answered by further research.

1942-1960: the Type

Directly after the World War II most advertisements represented the consumer as what I call a Housewife. This traditional gender-role was not created by the semantics of advertising alone, but was a part of the general representation of female gender in the semantics of the social democratic "People's Home" project that at the time was hegemonic in the public sphere. In an ad for Vikings stove polish from 1944, a young woman dressed as a domestic servant stands before her thoroughly polished stove and asserts:

"We all enjoy our evenings in the kitchen when we have time to chat. But in order for the kitchen to be enjoyable, the stove must be shining-every day. That's why I use Viking polish." (Vr 1944: 10)

This is clearly an ad that presents the product as functional, it keeps the stove shining. The need for a shining stove, however, implies a certain social context. It is not her own desire for a shining stove as much as the traditional order of things that makes the girl use the product. It is part of her duties as a domestic servant to keep the stove shining. Viking polish helps her to fulfil this role.

Fulfilling a role is also an argument for using Slott's vinegar (1946). A modern young couple are having dinner. The man smiles in appreciation to (what is presumably) his wife, she looks back, slightly embarrassed. The picture is accompanied by a brief conversation:

"- This pickled cucumber is really exquisite. Where did you buy it ?

- Oh, I made it myself, with Slott's vinegar. My mother taught me that before I got married." (Vr 1944: 5)

Although never clearly indicated it is taken for granted that it is the woman who pickles cucumbers, not the man. By using Slott's vinegar, she can pickle cucumbers herself, the way her mother did, and add an enjoyable treat to her husband's meal, something she is obviously proud of. With Slott's vinegar, she can fulfil her duty as a young wife, like her mother did.

Another gender role gradually replaces the Housewife in the 1950's. This role, "the Moviestar" is not, as the Housewife, a traditional one, but is part of the wave of American commercial culture: Hollywood movies, jazz music and youth fashion that at the time was expanding into the Swedish public sphere.⁵² That a certain product can help the consumer to be like a Moviestar was a widespread argument at the time:

⁵² Traditional is a bad term as it implies some kind of natural development of cultural representations. The Housewife was of course "constructed" just as the Moviestar. She was part of the narrative of the "Peoples Home" project and used extensively in educational projects directed at producing the modern, hygienic and rational home (see Nilson 1994). The same organisations that were active in constructing the Housewife as a predominant gendered identity also exercised considerable resistance towards the invasion of the Moviestar and the social practices that introduced her. Hollywood movies, jazz music, americanised Youth culture were seen as threats to social harmony and americanised Youth came to accompany criminal youth as a social problem. According to a 1944 government investigation (SOU 1944:31) the americanised youth do not get their need for "sound recreation and appropriate leisure activities" satisfied, neither do they receive the "

"Four out of five leading Hollywood-stars use Lustre-Creme shampoo for the most beautiful hair in the world. When you wash your hair with Lustre Creme you will understand why it is the favourite of American moviestars." (Vr 1956: 27)⁵³

The argument for using Lustre Creme is not only that it makes one's hair beautiful, but that the product is, in fact, used by Moviestars. It is part of their lifestyle to use Lustre-Creme shampoo. By doing the same, one can become (a little bit) like them.

If the Housewife is characterised by her duties to her husband or her employers, the duty of the Moviestar is to be beautiful. Her world is one of luxury and magic. A 1948 ad for Shantung skin creme makes this explicit:

"Can your skin take a close examination ? Fresh, young and clean, that's how you want to see your skin. In the face of every woman there is a beauty that can be brought forth through magic. The glance of the lips, the shining eyes, the lines of the mouth- it can all be accentuated. Let Shantung show you the way, it is the duty of every woman to be beautiful." (Vr 1948: 8)

Mölnlycke underwear claims that

"Every woman owes it to herself to enjoy the feeling of luxury and refinement" (Vr 1952: 17).

During the 1940's and 1950's, the problem of choosing what needs to have seems to have been processed through reference to duty. Whether one is a Housewife or a Moviestar, one has certain duties and different products are presented as helpful in fulfilling these. The problem of communicating identity is thus processed in the form of identification. Through identifying with someone else, through fulfilling a role, one's

education in democratic participation given by our youth organisations which can provide the firm ideals that young people need".

⁵³ The text is accompanied by a picture of Anita Ekberg, the "girl next door".

identity can be rendered unambiguous. As long as the only role made reference to was the one embedded in "tradition", this was not a problem. The introduction of the Moviestar, however introduces a difference into the semantic structure of the medium. It is now possible to make consumer choices that communicate neither Housewife, nor Moviestar identity but one's individual choice.

1960-80 The Individual

This possibility is reflected in the advertising of the early 1960's. All of a sudden advertising begins to appeal to the Individuality of the consumer. 1960, an ad for "Lockette", a perm, shows a pair of young lovers. The picture centres on the woman, she is smiling shyly as she has just received a compliment.

"You are happy for being complimented on your beautiful hair. Especially since that compliment is the result of your own work- LOKETTE perm." (Vr 1960: 14)

The young woman appreciates the compliment, not so much because it is a recognition of her beauty but because it is a recognition of her own effort. In contrast to the pickled cucumbers of 1944, the woman in the Lockette ad does not merely transfer a tradition or comply with a role, as her mother taught her to do, but puts her own individual labour into making a difference in how she looks. Cosmetics is not the only product sold with reference to the individuality of the consumer. An ad for IBM's electronic typewriter runs like this:

"Have You experienced IBM's new typewriter ? (...) experience the stimulus its beauty will give you (...) experience the soft springiness in its keyboard that can be adjusted to fit just You. Experience the joy of its quiet, yet quick functioning, of feeling the appreciation You get for a beautiful and perfect result. Ask your boss to let you try

IBM electronic typewriter, it is made just for you - to make your work easier, and You happier" (Vr 1960: 42)

Even if you still have to ask your boss, still have to fulfil your duties, it is your experience of the product, and of his appreciation of your work, and not his experiences that are important.

The emphasis on the individual experience of the product transforms into an ideal of individuality, of individual difference. Shantung, who previously had told the consumer that it was her duty to be beautiful (1948), now tells her that her duty is to be different:

"The woman in the crowd. You will find her anywhere, in every age or profession. You have noticed her on several occasions. One can not but noticing her. She carries her head an inch higher than everyone else. Her whole person radiates harmony and security. She dares to be her self, to be natural."

This security is furthermore her own work.

"One is not born with security, it has to be earned. Look yourself in the mirror, do you make the most out of your looks. Let your security come forth in front of the mirror. Meet the world with a smile and identify with the woman everybody notices." (Vr 1966: 39)

The ideal is now to be secure of oneself and to stand out in the crowd, not to be like someone else. This individuality is not completely open however, as only certain qualities count as valid expressions of individuality. The Individual is secure of herself, she is beautiful, she is young, and she is in almost every case cases a professional. The individuality is furthermore given by the recognition of others, it is her boss, someone who sees her in the street, or her lover that recognises her individual difference.

During the 1970's these features of individuality become all the more diverse. The consumer ceases to be just a working woman as leisure activities are incorporated to an increasing extent. She ceases to be only

beautiful in the classic sense as comic or awkward situations are included. She is also not any more only a public persona as nakedness and sexuality are thematised. This increasing content of the form of individuality reduces its degree of normativity. At the end of the 1970's one can be an Individual however one is. This can be illustrated by a quote from a 1978 ad for Jane Helen cosmetics.

"Guess Jane's new colour. The hard and cold is gone, the soft and warm is here. This is Jane's pink period. (...) It's your choice. Pink is what you make it. The style you have. The style no one can influence. The colours are many. The possibilities are even more."
(Vr 1978: 24)

By using Jane Helens cosmetics, one can communicate one's individuality ("*the style no one can influence*") however it is, as Henry Ford would have put it, as long as it is pink.

The form of the Individual can be an argument for having any kind of need except political needs. The political meanings of the social and cultural movements of the 1970's are not incorporated as consumerist needs. This as the Individual, however diffuse, is still a consumer. In the form of the Individual, the consumer is still ascribed a "human nature" that precedes the choice of commodities. In relation to this "humanity" of the consumer, the commodities are represented as fulfilling a function, they help her to express herself. The Individual is then based on a normative core of ideological support for consumerism as a natural way of self-expression.

1980: the Person

If one can be however one is when one is an Individual, then there is a risk that individuality becomes decreasingly efficient as an argument for buying a particular consumer good. Whatever one buys, one is still an

individual. The form of the Individual risks becoming exhausted by the incorporation of further needs. This, one might think, would lead to a return to the normatively coded type. The semantic move, however, is another one. In the 1980's the semantics of authenticity reproblematises the communication of individuality by introducing the difference between real individuality and its expression in consumer goods. This move makes the semantics of the medium completely self-referential. The overriding problem that consumer goods claim to solve is no longer how to communicate something that already is, but to find out what one is when communicating through consumer goods.

In the form of the Person, the consumer good no longer processes the overriding problem of expressing oneself (since there is no longer any given self to express) but the need of finding oneself.

1984 the chocolate bar Duo is presented as a way of processing this problem of what one is.

"The chocolate bar you share with yourself. Next time you feel an urge for something sweet- think about a little treat with a fresh taste of oranges. Forget all about friends and family for once. Buy a DUO and share it with yourself." (Vr 1984: 10)

By eating a Duo one can experience the presence of one's self, unaffected by the fragmenting demands that family and friends impose. Apart from experiencing oneself, consumer goods also claim to help us to be ourselves. Esprit is a well known example of this:

"Julie Hall, Singer, Age 22. I've always wanted to be a star. I want people to know me. My roots were with a gospel choir, and at 15 I had my own band called Total Eclipse. Recently I opened for Whitney Huston in Washington DC. I'm not really a dancing, clubby friend. I like to go to the beach and be with people I'm comfortable with. I don't do things impulsively, but I could definitely be more decisive. I'm working on having a boyfriend. I think about all the summers I spent at Marthas Wineyard, with those little summer romances, but someone more mature appeals now. I hate deception." (Vr 1986: 38)

Julie is not a Moviestar, neither does she stand out from the crowd. She is however a real Person. She is in contact with her feelings. She knows about having difficulties with them, that she has to work on having a boyfriend. She knows what she likes and does not like. She does not only want to be a star, but she wants people to know her. Julie is conscious about the difference between her self and the expressions of that self in her actions and she wants to make those expressions more in tune with how she actually is.

This knowing oneself and being oneself applies to cosmetics as well:

"Sensación-to listen to your own feelings. And dare trust them. To get to know yourself. And dare be the one you are. To give nature its freedom. And dare discover that the most natural beauty is the most enjoyable. A small sensation." (Palmolive soap, Vr 1986: 38)

In the 1960's one's beauty was not natural, it had to be achieved through one's own work. In the 1980's it is somewhere there, it is "natural" and has to be, not produced, but discovered. The identity of the Individual was to a certain extent given by her social position, she was a typist, a secretary or at least some kind of a professional. For the Person, this is no longer true. The Person, on the contrary, processes the problem of the overdetermination of identity. The way that this is done is by the invention of the metaphysical true self which exists independently of society and can somehow be uncovered by using the right kind of consumer goods.

The ideal of authenticity implies an ideal of reflection, not to take anything for granted, but always investigate what one really feels. A good illustration is a 1994 ad for Lejon shoes:

"What is reality ? What you see with your own eyes, or what others see ? If you take away your blindfold and question the given answers, You will discover that here are no absolute truths." (Vr 1994: 36)

From reflection follows critique and the critical attitudes that were previously restricted to political movements are now introduced in the semantics of advertising. These lie mainly along the self versus society-axis and belong to what Anthony Giddens (1991) terms "life politics"—political concerns that come from the obstacles presented by society for one to be what one is. The most important examples of these are environmentalism and feminism. A feminist “identity” can be communicated by using "OB-fleur", a tampon advertised as "freedom in a little box" in connection with a picture of a group of women reading Susan Falludi's *Backlash* and cutting up pictures of (presumably) ex-boyfriends with scissors. Benetton's ads are well known examples of the incorporation of more general political concerns. Even though environmentalist and feminist concerns have existed as needs attributed to the Individual, they were always linked to a specific narrative.

These critical goods sold with reference to the Person are however not critical in relation to some fix normative structure but the source for critique is one's individual reflection. One is not concerned with environmental degradation or traditional gender roles because they are morally wrong according to some worldview to which one adheres but rather because they prevent one from being one self.

IV. Form and Content

The material shows three overriding forms in which the consumer is represented in advertising. These in turn have their respective overriding principles and different sets of particular needs for which they function as an argument. They furthermore present the problem of communicating identity in three different ways.

<i>Form of the consumer</i>	<i>Associated Needs</i>	<i>Overriding principle</i>	<i>Form of the problem of identity</i>
Type	compliance with duties	group membership	identification
Individual	autonomy, control	difference	expression
Person	moral concerns	self-identity	reflection

In the 1940-50's one communicates one's identification with a certain social role and has needs for products that are helpful in fulfilling one's duties. In the 1960-70's one expresses one's individuality and needs products that signify autonomy and control over one's life. In the 1980-90's finally, one discovers one's identity through making consumer choices and has needs for products the express the moral concerns that arise from the difference between this identity and the society that surrounds it.

In order for the reference to identity to function as (temporary) solution to the problem of selectivity, it has to be compatible with the social structure in which the medium operates. This means that it has to reflect the degree of diversification and isolation of the medium. The extent to which communication through consumption is isolated from other forms of social communication, and the degree of complexity of what, at the level of content, can be communicated as identity (the amount of different qualities the consumer is attributed).

The Housewife has her origins in another social semantic than that of advertising, or rather in a semantic that reflects an interdependence between different media of communication. In the Swedish "People's Home" project, advertising as well as political semantics and the semantics of intimacy of the nuclear family were all unified in their reference to a common overriding principle, that of national identity. The medium of consumer goods thus takes of with a low degree of self-referentiality. The Housewife, however, is a semantic form that, by virtue of being a part of a normatively defined national identity, has

limitations as to what needs she can carry. The Housewife can not function as an argument for selecting commodities that fulfil the need of a "seductive feminine beauty". These needs are instead carried by another type, the Moviestar. The Moviestar as well has her place in a semantic totality, in the mythological universe of so called Fordist commercial culture, reflecting a different set of structurally coupled social systems. She, as well, has a limited functionality in relation to an economic system that at the time has set of on a consumerist expansion. There is thus a need for finding new, different semantic forms. The distinction between true and false needs is to some extent experimented with towards the end of the 1950's, but in the early 1960's, the Individual emerges as the dominant form. The Individual can be incorporated in the semantics of the medium at the time since the simultaneous presence of two distinct (not to say opposed) semantic types opens up for a possibility of conceiving of the consumer as being neither nor, as difference which is given the semantic form of the Individual.

The Individual emerges as an evolutionary successful form with the ability to incorporate an increasing number of needs through the 1960-70's. The reason for this is that the Individual has a lower degree of normative content than the type. The form of the Individual enables the medium to code a more diverse set of needs as consumer goods (the needs associated with youth culture *and* those that come from the semantics of the nuclear family in addition to needs that have their origins in the rising feminist movement and movements for sexual liberalisation). As this enables the medium to structurally couple itself to *several* other social semantics, it becomes decreasingly operationally dependent on *one* semantic principle and hence increasingly self-referential. (The overriding semantic principle that is adhered to is no longer given, but must be self-referentially selected) This increasing structural openness of the medium however makes the attribution of

needs to the consumer in the form of the Individual so complex that it becomes difficult to determine what the specific content of this Individual difference actually is. When one can be an Individual by consuming every possible good, the reference to Individuality functions poorly as an argument for selecting one particular good. The form of the Individual as a device for processing the problem of selectivity requires a reference to an *essential* difference that is given by something other than the needs that the Individual is attributed. She as to have needs in virtue of *something else*. In the process of diversification of the medium this reference becomes all the more unclear.

With the introduction of the semantic of authenticity, the difficult reference to an individual difference in virtue of which one has needs, is precisely what becomes thematised through consumption. In the form of the Person, consumer goods are not presented so much as expressions of an individuality that is presumably *already there* but as ways of finding this individuality. One no longer communicates what one is, but discovers what one is through consumption. The form of the Person is evolutionary superior to that of the Individual, not to speak of a possible reintroduction of the type, as it has no normative limits whatsoever as to the needs it can carry. Any need can be argued for through the reference to authenticity as authenticity precisely presupposes that there is nothing evidently there that can determine which needs to have and which not to have. The semantics of authenticity signals the complete self-referentiality of the medium. The selection of semantic content of the consumer is no longer given by any overriding principle that extends outside the semantic of advertising, but any quality can be selected and translated into a consumerist need. The form of the Person thus opens up the medium for an incorporation of needs that were excluded by the normative content of the Individual. This content, that the Individual was represented as having consumerist values, as never questioning the

legitimacy of the practice of consumption itself, effectively excluded needs that reflected the values and orientations of cultural movements that practised a normatively framed "opposition" to the so-called consumer society. The Person however, is not normatively defined as having consumerist values but can quite easily consume products that signify a resistance towards the practice of consumption as long as they help her to *find herself*. The normative content of the Person is therefore completely flexible and can accommodate any type of need incorporating any "human" quality.

The evolution of the semantics of the consumer can thus be seen as a function of, and a prerequisite for the increasing diversification and self-referentiality of the medium. From the point of view of the economic system, this development is also an evolutionary gain as it permits an increasingly general inclusion of every type of "human" quality into the medium and does not restrict those that participate in the practice of consumption to individuals with certain values. Now every possible value can be expressed through consumption.⁵⁴ The evolution of the semantics of the consumer thus reflects an increasing inclusion of all the more diverse life-styles into the operations of the medium of consumer goods. This, of course, expands the market.

In this theoretical approach, the semantics of authenticity in advertising are seen as a result of the functional differentiation of society. As the medium of consumer goods is differentiated from other social media, the semantics of advertising becomes increasingly self-referential and thematises identity not as expression of something else but as the effect of the selection of consumer goods. Actual subjective identities are not

⁵⁴ In contrast to arguments by Habermas (1975) and Bell (1975) the counterculture of the 1960's does not seem to have threatened the legitimacy of late capitalist society as much as provided a source for further expansion of the commodity form and a further rendering indispensable of the capitalist mode of production.

seen as a cause of this. People have, presumably, experienced themselves as Housewives , individuals, feminists, environmentalists or professional women all through the period covered. At a certain time some of these aspects are selected and translated into consumerist needs. To theorise consumer goods without reference to subjective identity is perhaps not such a radical move. There seems to be an almost universal consensus among sociologists in the field (except for those inspired by neo-classical economics) that consumerist needs are constructed needs and not expressions of actual human needs. Whether this approach can be applied to other expressions of authenticity, such as those listed in the introduction is a different question. One that we might have to face since the nature of "man" in sociological theory is becoming increasingly diffuse. When the society that we study seems to overburden the categories that we use, when there are too many subject positions around to speak about "Man" (even within quotation marks) as an underlying referent for society, then perhaps we should learn from the advertisers and shift to another semantic form.

References

Aglietta, M

1978 *A Theory of Capitalist Regulation*, London: New Left Books

Bell, D

1975 *The Cultural Contradictions of Capitalism*, New York: Basic Books

Bourdieu, P

1984 *Distinction. A Social Critique of the Judgement of Taste*, Cambridge, Mass.: Harvard University Press.

Campbell, C

1987 *The Romantic Ethic and the Spirit of Modern Consumerism*, Oxford: Blackwell

Davidsson, M

1992 *The Consumerist manifesto. Advertising in Postmodern Times*, London, New York: Routledge

Durkheim, Emile

1938 *The Rules of Sociological Method* Chicago: University of Chicago Press

Gerth, H.H. & Mills, C.W (eds.)

1961 *From Max Weber. Essays in Sociology*, London: Routledge & Kegan

Giddens, A

1991 *Modernity and Self Identity*, Cambridge: Polity Press

Goldman, R

1992 *Reading Ads Socially*, London, New York: Routledge

Habermas, J

1975 *Legitimation Crisis in Advanced Capitalism*, Boston: Beacon Press

Luhmann, N

1982 "*The Differentiation of Society*", Columbia University Press

1985 "*Com'è Possibile l'Ordine Sociale*", Bari:Laterza

1986 *Love as Passion. the Codification of Intimacy*, Cambridge: Polity Press

1995 *Social Systems*, Stanford: Stanford Univ. Press

- Luhmann, N & DeGirogi R
1994 *Teoria della Società*, Milan: FrancoAgnelli
- Maturana, H & Varela, F
1980 *Autopoiesis -the organization of the living* Boston studies in the Philosophy of Science
- Marchand, R
1985 *Advertising and the American Dream. Making Way for Modernity 1920-40*, Berkeley: University of California Press
- Nilson, J-O
1994 *Alva Myrdal. en virvel i den moderna strömmen*. Symposium.
- Parsons, T
1951 *The Social System*, New York: The Free Press
- Peirce, C.S.
1991 *C.S. Peirce on Signs. Writings on Semiotics*, Chapel Hill: University of North Carolina Press
- Sennett, R
1977 *The Fall of Public Man*, New York: Knopf
- Simmel, G
1978 *The Philosophy of Money*, London, Boston: Routledge
- Veblen, T
1967 *The Theory of the Leisure Class*, New York: Viking Press
- Wernick, A
1991 *Promotional Culture* , London:Sage

SÉLECTION OU ÉDUCATION?

Sur la forme du système éducatif

Giancarlo CORSI
Centro Studi sul Rischio
Università degli Studi di Lecce
Lecce — Italie
E-mail: studi.rischio@mail2.clio.it

Abstract

The paper deals with the relationship between education and selection from the point of view of the systems theory. On the basis of this approach, the hypothesis is stressed that the problem of selection inside the educational system is not a variable depending on the established social and economical relationship inside society — contrary to what the sociological critical theory maintains since ever. If one understands education as an intentional intervention focused on persons, one gets a completely different perspective: the pedagogical intention must necessarily distinguish between right and wrong behaviors — otherwise one could not even begin to educate. The paper proposes to regard

pedagogical intention in this sense as the origin of every form of evaluation, hence also of selection. In the words of systems theory, education and selection are in this sense two sides of the same distinction and constitute the form of the educational system. This means that the educational system observes, describes and constitutes its reality starting from this distinction, and every attempt to eliminate selection has inevitably pedagogical costs. Finally, the paper examines the consequences of this change of approach on the constitution of careers and on the prevention of school failure.

Dans ces pages, nous essayerons de proposer une vision du système éducatif, et en particulier une vision du phénomène de la sélection, plutôt deviante par rapport à la tradition de la discipline. Notre étude se base en effet sur une approche théorique parmi les plus discutées de ces dernières décennies, à savoir la théorie des systèmes autopoïétiques⁵⁵. Cette approche tend à provoquer une certaine méfiance de la part des sociologues, due soit à l'extrême abstraction qui la caractérise soit à la prétention explicite de construire une théorie générale et unitaire à l'intérieur de la discipline.

La méfiance généralisée vis-à-vis de la théorie des systèmes a de surcroît entraîné de nombreux problèmes. D'abord et avant tout, celui de son insuffisante diffusion dans les pays de langue anglaise et française. Ensuite celui d'un étiquetage de la théorie comme philosophie, comme abstraction finalisée à elle-même, voire comme "généralité verbeuse" (Bourdieu 1995: 119) incapable de pénétrer la réalité empirique et concrète du social.

Cet essai, au contraire, se fixe pour objectif de démontrer la possibilité d'une application empirique de la théorie des systèmes. Il s'agira d'une part d'ouvrir le champ d'observation à un sous-système de la société moderne —le sous-système éducatif en l'occurrence— et, d'autre part, de laisser l'analyse déborder le cadre strict de la production sémantique de la pédagogie en vue de tenter de comprendre sur quelle structure cette sémantique se projette. Nous voudrions surtout mettre en exergue les conséquences particulières que les idées typiques de la pédagogie ont sur le problème de la sélection.

On cherchera, en d'autres termes, à réaliser d'une manière différente ce que la sociologie de l'éducation a toujours fait, c'est-à-dire examiner les conditions structurelles d'un des phénomènes les plus importants mais aussi les plus préoccupants de l'éducation moderne.

1. Éducation vs. sélection

⁵⁵ Pour une introduction aux concepts fondamentaux de cette version de la théorie des systèmes, voir (Baraldi, Corsi, Esposito 1995).

De tout ce qui se passe dans les classes scolaires et dans les écoles, la sociologie s'intéresse essentiellement au phénomène de la sélection. L'aspect pédagogique, éducatif au sens strict du terme, est étudié par les sociologues d'une façon plutôt marginale, tandis qu'est soulignée avec une certaine emphase la donnée historique de la généralisation de l'éducation sur une large échelle, envisagée comme une conquête très récente qui a marqué son époque. Mais c'est ici que la sociologie discerne une contradiction majeure. Le nouveau phénomène positif de la scolarisation de masse met la société face à un problème qui transforme le droit le plus fondamental en l'éducation scolaire en une injustice patente: tous ne peuvent accéder à l'instruction, peu obtiennent les titres les plus qualifiants et ceux qui restent en dehors appartiennent généralement aux classes moins aisées et aux groupes moins capables de s'imposer et de se faire valoir.

Un tel scénario a généralement constitué un terrain fort fertile pour la sociologie, surtout pour celle qui possède une empreinte plus ou moins "critique". En effet, le phénomène de l'éducation y a été relu au travers du prisme de la différence sociale qui aboutit à une différence d'intérêts. À la question "comment marchent les choses?", il a été répondu d'une façon très classique, avec une autre question: "qu'est-ce qui se cache derrière tout cela?" (Luhmann 1993).

Le problème de la sélection se prête donc admirablement à l'exercice de la critique parce qu'il s'agit d'un phénomène qui permet d'emblée une remise en cause de la société et de ses structures: la sélection éducative est perçue comme un cas macroscopique de négation des valeurs fondamentales de la société moderne. Les statistiques qui sont régulièrement fournies ne font que confirmer à chaque fois la corrélation positive et univoque entre succès scolaire et statut socio-économique. Cette corrélation apparaît d'une manière si éclatante qu'il semble impossible de penser différemment ou de chercher à étudier le même phénomène dans une autre perspective. Les modèles de la stratification et de l'inégalité sociale fournissent le schéma qui sous-tend la critique, schéma tellement envahissant qu'il devient

capable, dans les analyses sociologiques, de ramener à lui la plupart des phénomènes sociaux⁵⁶.

La pédagogie, en ce sens, n'a rien à envier. Chaque réforme, désormais devenue une réelle routine institutionnalisée (Brunsson & Olsen 1993; Corsi 1994), vise toujours et surtout à ceci: chercher une solution au problème de la sélection là où le but est d'éliminer les inégalités et de former tous les élèves au mieux. Cela n'arrive pas seulement au niveau idéologique ou moral, dans la pratique effective aussi on peut remarquer qu'aucun éducateur n'aime cette partie de son travail qui consiste à évaluer les compétences des élèves. Bien qu'inévitable, l'évaluation contamine la situation purement pédagogique. Cette dernière, dans sa forme idéale basée sur le rapport direct entre enseignant et étudiant, devrait présenter des caractères exclusivement humains et sociaux. Et le résultat de l'intervention pédagogique —selon les formules propres aux différentes conjonctures— devrait par conséquent mener à la formation de l'élève, en lui fournissant les ressources indispensables non seulement pour apprendre, mais aussi pour développer ses qualités et enfin pour s'adapter aux situations imprévisibles que la vie lui présentera.

Dans le domaine de la pédagogie, l'élève est un sujet, une personne, et la classe scolaire devrait et voudrait l'impliquer complètement et totalement précisément en tant que tel⁵⁷. Dans une telle situation, on peut comprendre que la nécessité de tracer des différences du genre évaluatif soit vécue le plus souvent comme un mal nécessaire (dont les conséquences demeurent difficilement contrôlables) qui contraint l'enseignant à dévier de ce qui devrait être sa vraie pratique. L'évaluation a toujours un

⁵⁶ D'autre part, l'inégalité et la naissance des différences interindividuelles sont en fait le cheval de bataille de la sociologie et non seulement dans le cas de l'éducation. On pense aussi à la critique sociologique, à l'économie sous ses nombreuses versions.

⁵⁷ Les interférences extérieures de quelque nature qu'elles soient, sont vues comme source de troubles potentiels et ceci peut être constaté entre autre aussi par la diffusion rapide et propagée des mesures préventives en faveur de l'enfance et de l'adolescence. Sur les problèmes de l'implémentation et de l'évaluation de la prévention voir (Clausen, Dombrowsky 1984). Sur la "pathologisation" de la vie normale voir (Castel, Castel, Lovell 1979).

caractère *procustéen* (Goodlad & Anderson 1959) qui, dans la froideur des échelles de mesure et de comparaison, “coupe” en fonction de notes et jugements quelque chose qui par définition est indivisible —l’individu, précisément.

La sélection, dans tous ses aspects⁵⁸, est vue comme un corps étranger qui limite et nuit à l’effort pédagogique, d’autant plus que l’on sait les formes d’évaluation peu fiables et objectives. En effet, la propagation de la sélection est telle qu’elle s’impose d’une façon très forte, soit dans la classe scolaire, soit dans la carrière globale de l’élève. Il est plutôt normal que les élèves mesurent et calibrent leurs propres comportements et leur engagement en fonction des résultats qu’on peut obtenir en termes d’éloges, notes, certificats, qualifications, etc. De même il est normal que la concurrence et la différenciation selon des normes du genre bon élève/mauvais élève, intelligent/non intelligent, chanceux/non chanceux, bûcheur/fainéant, etc. occupent la plus grosse partie de l’activité et des pensées des élèves. Dans la pratique quotidienne des classes scolaires, comme dans la formation des carrières des élèves, ce déplacement de l’attention de l’éducation à la sélection est connu et mal toléré par la pédagogie.

Mais même pour les enseignants le problème n’est pas différent. Ici vaut davantage la réputation qu’on va se créer (le plus mauvais, le meilleur) et souvent la sélectivité des jugements est vue comme un bon moyen pour obtenir discipline, respect ou autorité, soit parmi les élèves soit à l’intérieur du cercle des enseignants. Il peut arriver que l’autorité et le prestige d’un professeur se construisent aussi sur la base de la sévérité et de la sélectivité de ses jugements. D’un point de vue pédagogique, toutefois, il est évidemment préférable que la réputation d’un professeur naisse de sa capacité à impliquer, à motiver, à intéresser les élèves. La préférence, autrement dit, est donnée sans aucun doute à l’éducation et non à la sélection.

La crainte, en substance, c’est que cette propagation de la sélection s’effectue au détriment de l’éducation. C’est la contradiction entre ces deux pôles qui contamine la vie scolaire et qui démotive

⁵⁸ Avec le terme sélection nous indiquons toute forme d’évaluation, de discrimination et de différenciation “qualitative” des élèves.

facilement tous ceux qui ont l'intention de se concentrer le plus possible sur l'aspect strictement pédagogique de l'éducation.

2. Égalité d'opportunités: dans quel but?

Dans la littérature sociologique concernant la sélection éducative, on distingue deux axes de recherche, qui se différencient par la façon d'attribuer la responsabilité des différences d'évaluation et de la sélection en général.

- La première se relie à une opinion diffuse selon laquelle les différences typiquement sélectives reflètent des différences extérieures propres à la société⁵⁹. Ce serait donc l'appartenance à une couche spécifique de la société qui détermine ou, du moins, conditionne très fort le succès scolaire et, donc, le destin de l'élève. Cette idée est tellement enracinée que beaucoup d'auteurs en arrivent à affirmer que s'il n'y avait pas d'inégalités dans la société, il n'y aurait pas d'inégalités dans l'école⁶⁰. Ici domine précisément la critique de la société, entendue comme stratification. Cela vaut autant pour la pédagogie réformatrice que pour la sociologie de l'éducation (définie à dessein "théorie critique" par la pédagogie anglo-saxonne).
- La deuxième tendance met l'accent sur la différence entre le curriculum officiel, qui reflète les bonnes intentions des éducateurs et de l'école, et le curriculum caché, qui dans la classe scolaire éduque d'une façon tout aussi efficace, si non, tout simplement, d'une façon beaucoup plus lourde de conséquences par rapport au curriculum officiel, de sorte que ce qui est effectivement enseigné dans la classe est tout autre chose par rapport au plan d'études programmé⁶¹.

Dans les deux cas c'est l'idée de latence qui conduit l'analyse. Qu'il s'agisse d'un habitus culturel, "appris" hors de l'école et

⁵⁹ On peut citer les études de Pierre Bourdieu (Bourdieu 1979; Bourdieu, Passeron 1970). Pour l'Italie voir (Benadusi 1990).

⁶⁰ Par exemple (OECD 1977: 17): "inequalities in education will persist as long as there are inequalities in the broader social system".

⁶¹ À ce propos, voir des classiques comme (Goodlad 1984) et surtout (Dreeben 1968).

reproduit dans les comportements en classe, ou qu'il s'agisse d'une question de structures présentes implicitement dans la communication quotidienne en classe, on a l'impression que l'éducation en general et l'école en particulier sont considerées comme une sorte de fonction de transformation qui, à chaque input déterminé, répond ponctuellement par un output déterminé⁶². S'il y a stratification et compétition au dehors, elles y seront aussi au dedans, même si dans la forme propre de l'éducation.

Les efforts des éducateurs et les réformes de l'appareil éducatif vont dans cette direction. On essaie d'atténuer le plus possible les effets négatifs de l'appartenance de classe et on cherche à le faire en évitant que les décisions (de l'élève et des professeurs) établies pendant la procédure scolaire aient des répercussions irréversibles pour la carrière de chaque élève. Pour indiquer ce phénomène, les Allemands parlent de "perméabilité" (Durchlässigkeit) de la carrière scolaire de chaque élève: précisément parce qu'il n'est pas dit que l'élève sait quelles seront ses inclinations et ses préférences et parce qu'inclinations et préférences sont souvent fortement conditionnées par la vie familiale et par le milieu dans lequel il vit, on va donner à l'élève la chance de revenir sur ses pas et de corriger la direction prise par son parcours scolaire⁶³.

L'idée charnière de la lutte contre la sélection porte à la volonté (et à la prétention) d'obtenir une forme d'égalité. La pédagogie réformiste, en se déclarant explicitement adverse de la sélection et de l'inégalité, pose l'égalité comme but principal et final des réformes éducatives.

La situation, cependant, se complique lorsqu'on doit tirer au clair ce que l'on entend par égalité car le problème de la sélection montre ici ses aspects les plus complexes. Veut-on obtenir un output homogène, en partant de la supposition d'une école qui

⁶² Cette idée de l'école comme "machine banale" est très diffuse. On a aussi tenté l'expérience de "profiter" de cette banalité en obligeant une école à sélectionner les élèves en fonction de la composition sociale de la population de référence. Le resultat s'est avéré très valable: tous sont également apparus comme des bons élèves! Voir (Koch-Priewe 1991); (Drexler, Franzen, Hackenbroch-Krafft, Parey 1984).

⁶³ À propos de l'idée de "perméabilité" dans la pédagogie réformiste allemande, voir par exemple (Deutscher Bildungsrat 1969). Pour une analyse sociologique, voir (Corsi 1994).

fonctionne parfaitement —mais dans ce cas on prête le flanc à l'accusation de vouloir niveler les qualités des élèves—, ou bien essaie-t-on d'établir une égalité dans les conditions de départ laissant que les éventuelles différences se créent par la suite sur base du talent et de l'effort —et dans ce cas on alimente ces critiques selon lesquelles les chances de réussite sont tellement conditionnées par les conditions sociales de vie que l'égalité reste au fond une utopie ?

Ou alors, la prétention est-elle tout simplement d'utiliser l'éducation comme moyen pour exporter l'égalité hors de l'éducation afin de contribuer à créer une société plus juste ? Ou encore, s'agit-il de soutenir une idée d'égalité dans le sens d'une même dignité des situations, des intérêts, des destins, des décisions et des styles de vie ? “Différents et égaux” (Schizzerotto 1992)⁶⁴, dit un slogan à la mode qui avec sa claire structure paradoxale signale la centralité du problème.

De toutes façons, le rôle essentiel de l'école est d'aider celui qui rencontre le plus de difficultés à se conformer au cercle de la sélection, cercle qui s'autoalimente et s'autorenforce. On parle à cette occasion *d'égalité d'opportunités* (Coleman 1966; 1968)⁶⁵. Partant d'une situation de déséquilibre évident, qui peut transformer l'école en une *course à handicap* (Bourdieu & Passeron 1964), il faut faire en sorte que la possibilité de développer ses propres goûts soit donnée à tout élève de la même façon, et il faut stimuler et développer autant le talent que l'effort de chaque élève —facteurs qui tôt ou tard devront signaler la différence⁶⁶. Mais comme il a été clairement démontré, le vrai

⁶⁴ Voir aussi (Murphy, Torrance 1988), qui distinguent d'une façon analogue *inequalities* et *inequities*.

⁶⁵ Dans la pédagogie réformatrice allemande on retrouve ce terme dans la même période, par exemple dans (Deutscher Bildungsrat 1970: 30 suiv.).

⁶⁶ Même cette différence entre le talent et l'effort reste un problème ouvert dès lors que l'on sait que l'un et l'autre sont conditionnés (c'est-à-dire inhibés) socialement. De plus, il n'est pas évident que le sens de ces deux termes soit évident; en effet il est clair que leur différence est surtout une différence d'attribution: si un élève va mal à l'école, quel est le problème? sa volonté (effort) ou son expérience (talent)? Le

problème inhérent à l'idée d'égalité des opportunités ne réside pas dans le fait qu'elle est difficile à réaliser et qu'à l'école les différences restent, changent, se reproduisent et se renouvellent. Beaucoup plus radicalement, cette idée cache un malentendu qui rend le problème davantage complexe et délicat. Le malentendu réside dans le fait que l'égalité des opportunités non seulement ne constitue pas un moyen contre la sélection sociale, mais au contraire elle la présuppose nécessairement: ce n'est que si l'on accepte la compétition (c'est-à-dire la sélection) pour des positions sociales médiocres que se pose la question de l'égalité des conditions initiales⁶⁷. Ceci devrait être le vrai point de départ pour traiter le problème de la sélection. Le fait est que l'idée d'"opportunité" elle-même présuppose que le résultat est non pas l'égalité mais une différence qui devrait par la suite être attribuée seulement au talent ou à l'effort⁶⁸.

L'idée d'opportunité est une idée différentielle, c'est-à-dire une idée qui fonctionne sur la base d'une différence, entre le talent et l'effort. Mais cela signifie aussi que la même espèce (l'opportunité) peut être observée seulement à partir du type d'attribution du résultat et de la prestation de l'élève: en tant qu'expérience du monde (talent) ou en tant qu'acte (effort). En ce sens, donc, l'idée d'égalité des opportunités naît clairement d'une conception sélective de l'éducation, indépendamment du fait que l'opportunité, en tant qu'unité d'une des différences plus diffuses

problème est difficile à résoudre. La solution est d'abord ambiguë: "il s'en sort mais il pourrait faire mieux".

⁶⁷ (Heid 1988: 5) a efficacement remarqué: "Die Forderung nach Chancengleichheit ist nur sinnvoll, wo Ungleichheit herrscht. Wo Gleichheit herrscht, dort ist die Forderung nach Gleichheit ebenso sinnlos wie die Forderung nach Ungleichheit. Forderung und Begriff der Chancengleichheit haben Ungleichheit (...) bereits logisch und erst recht empirisch zur Voraussetzung; sie haben sie aber *auch* - das ist bisher übersehen worden - zum Zweck ... Die Forderung nach Chancengleichheit ist also ein Indikator dafür, daß es Ungleichheit geben *soll*". Voir aussi (Clark 1960: 570): "Equality of opportunity means selection according to ability, without regard to extraneous considerations". Voir aussi (Schelsky 1957).

⁶⁸ Voir (Hesburgh 1986: 314): "... no one should be deprived of equality of opportunity. Once given a chance, hard work and talent make the difference".

et utilisées dans les écoles, est menacée par les conditions extrascolaires des élèves.

Mais le problème ne se limite pas à ce seul aspect. Une fois acceptée l'idée de la sélection comme constitutive du système éducatif, on pourrait se demander s'il n'existe pas des liens plus étroits entre éducation et sélection et si leur rapport ne peut pas être étudié d'une façon plus radicale.

Dans la littérature pédagogique récente, la discussion sur la question de la sélection semble s'être bloquée entre des représentations plus "utopiques" et d'autres plus "réalistes" de l'idée d'égalité, qui reste avant tout une formule d'embarras pour un problème qui n'est pas encore posé en termes convaincants⁶⁹. La discussion sociologique-éducative elle-même ne contribue pas à remettre en question cette vision interne à la pédagogie et à l'establishment pédagogique⁷⁰. Il y a en outre une carence théorique concernant tant la question de la société que celle de l'éducation vue comme son sous-système. Mais aussi pour un domaine plus concret (par exemple le rapport entre didactique et évaluation) nous sommes très loin d'une compréhension suffisante du phénomène "sélection" dans le système éducatif. Quel est le sens de la sélection dans le système éducatif ? S'agit-il vraiment d'un reflet des différences extérieures ou y a-t-il des conditions particulières inhérentes à ce système qui favorisent la naissance de la sélection ? Peut-on vraiment supposer que l'école idéale dans une société idéale soit en mesure de préparer *tout le monde* de la *meilleure* façon possible ?

3. Intention pédagogique comme sélection.

La question de la sélection peut être posée d'une façon complètement différente par rapport à la tradition sociologique, à condition de clarifier les termes du problème.

Il est donc nécessaire avant tout d'effectuer un choix théorique à propos de la définition de l'éducation. Ceci est relativement facile vu l'accord de presque tous les auteurs pour affirmer que dans

⁶⁹ Pour l'Allemagne voir (Tillmann 1987).

⁷⁰ A notre connaissance, les seuls exceptions sont (Parsons 1959) et (Schelsky 1957).

l'éducation est fondamentale l'intention de changer le comportement d'autres personnes par des initiatives personnelles⁷¹. Là où quelqu'un essaie d'influencer explicitement et méthodiquement l'expérience et l'action de quelqu'un d'autre, il y a éducation. Que ceci se produise sur la base du presupposé de la différence d'âge et de génération, de façon organisée dans les écoles ou de manière inévitable dans les familles, sur la base d'une didactique et d'une pédagogie, ou encore par intuition, n'est pas important. Le fait est qu'*il y a éducation seulement là où est reconnaissable l'intention d'éduquer*. Cette intention présuppose nécessairement que celui qui éduque a un objectif à atteindre à travers les processus éducatifs et qu'il pense avoir une forme de contrôle quelconque sur ce qui se passe après son action intentionnelle. Il y a donc un aspect temporel décisif dans l'acte éducatif, qui doit être tenu en profonde considération pour comprendre le sens et la genèse de la sélection. L'aspect important consiste dans la combinaison entre l'anticipation d'un avenir à obtenir à travers l'intervention éducative (objectif didactico-éducatif) et son évaluation qualitative. Il est évident que l'éducateur suppose une amélioration chez celui qu'il éduque —sans quoi il n'y aurait pas lieu de commencer le processus. Qu'il s'agisse d'enseigner à un enfant à parler, à lire, à écrire et à calculer, ou bien qu'il s'agisse de transmettre des contenus très complexes à des adultes, on part toujours de préférences plus ou moins précises et de la représentation de qualités jugées nécessaires.

Le professeur est donc en mesure d'agir seulement s'il suppose introduire une différence là où il n'y a pas éducation. Il ne peut par conséquent observer la réalité que de manière à tracer une distinction entre le comportement correct, à obtenir à travers son intervention, et le comportement non correct, vis-à-vis duquel

⁷¹ Voir (Brezinka 1978: 45), qui affirme que l'éducation est influence sur "Gefüge der Psychischen Dispositionen"; "Unter Erziehung werden Handlungen verstanden, durch die Menschen versuchen, das Gefüge der psychischen Dispositionen anderer Menschen in irgendeiner Hinsicht dauerhaft zu verbessern oder seine als wertvoll beurteilten Komponenten zu erhalten oder die Entstehung von Dispositionen, die als schlecht bewertet werden, zu verhüten". Voir, pour la sociologie classique, (Durkheim 1922) et pour une conception systémique (Luhmann 1992).

l'élève doit être déséduqué. C'est à ce niveau qu'émergent les problèmes pédagogiques typiques qui concernent les technologies éducatives et la didactique, de même que naissent les instruments pour aider la compréhension et pour stimuler l'attention des élèves (Luhmann & Schorr 1988). Il s'agit toutefois de problèmes qui ne peuvent être résolus en rendant transparentes et "banales" les consciences des élèves⁷². En réalité, l'éducateur peut seulement relever les comportements visibles de l'élève et sur la base de ces derniers tirer ses conclusions. Ces dernières, à leur tour, doivent nécessairement partir du presupposé que certains comportements sont acceptables dans la mesure où ils correspondent aux intentions pédagogiques du professeur, tandis que les autres ne le sont pas car déviants par rapport à de telles attentes.

Même si la tendance de la pédagogie aujourd'hui voit un bon résultat éducatif dans le self-control de l'élève face aux situations imprévisibles de la vie⁷³, pour l'éducateur tout ce que l'élève est en mesure d'apprendre n'est pas forcément acceptable⁷⁴. La comparaison entre ce que l'on attend comme normal et positif, et ce qui au contraire porte le professeur à réfléchir sur l'efficacité de son action est inévitable et conduit vers l'évaluation sélective des comportements observés. Ceci signifie aussi que s'il veut savoir s'il a été compris, s'il veut avoir une vérification de son travail, il est obligé de produire non seulement de l'éducation, mais aussi de la *sélection* et de l'évaluation. On peut naturellement avoir plus ou moins de tact dans l'évaluation des comportements des élèves, de façon à éviter qu'ils se démoralisent à la suite d'échecs ou, au contraire, qu'ils se surestiment devant les succès. Mais ensuite, au moment où il s'agit de donner des notes et de décider sur la suite (carrière) scolaire, le tact cesse d'aider —il faut décider et évaluer (Luhmann 1996).

La création de différences au sens évaluatif peut suivre différents chemins. Il peut arriver que certains élèves soient en mesure

⁷² "Banal" au sens de Heinz von Foerster (1993).

⁷³ Voir comme exemple Hutchins 1970 et, programmatiquement, aussi National Commission of Excellence in Education 1983.

⁷⁴ Ici se rencontre un paradoxe typique de la pédagogie: le but de l'éducation est que l'élève obtienne son autonomie (autrefois on parlait de liberté) à travers l'intervention éducative. Voir (Corsi 1992).

d'apprendre plus rapidement que d'autres, ou bien que chez le même élève il y ait dans le temps des différences dans la rapidité ou dans l'effort⁷⁵; la même chose peut se produire si dans la classe les élèves s'observent réciproquement, remarquant d'éventuelles différences et tirant des conclusions dans le sens de l'évaluation. De toutes façons, l'existence même de l'interaction scolaire guide la communication vers deux directions parallèles, à savoir l'éducation et la sélection. Dans le domaine de l'éducation non scolaire on peut également relever des phénomènes analogues. Dans la famille, par exemple, les parents observent les comportements des enfants en les comparant avec ce qui leur apparaît souhaitable. On enseigne à l'enfant comment se servir des couverts à table et qu'il ne faut pas manger avec les mains. D'habitude cela fonctionne et l'enfant apprend. Mais s'il persiste à maintenir l'attitude qu'on veut corriger, il est inutile d'y voir un signe de créativité ou d'originalité. Le père ou la mère se posera le problème de comprendre où il en se trompe et qu'est-ce qu'on pourrait faire pour atteindre le résultat voulu. Les éventuels jugements qui peuvent être donnés (il est immature; il est taquin; laissez-le faire, de toute façon tôt ou tard il apprendra) sont surtout la conséquence de l'intention éducative et du but qu'elle se préfixe. Bien sûr il arrive que les enfants sentent qu'on les observe — ce qui constitue un point décisif dans la communication familiale — et ils réagissent aux éventuelles déceptions ou confirmations en cherchant à compenser ou à amplifier certains comportements déviants, par exemple en déchaînant systématiquement les réactions des parents. Ici aussi, comme dans la classe scolaire, la communication a tendance à rendre extrêmement importantes les comparaisons d'évaluation des comportements.

L'éducation organisée a sans aucun doute donné au phénomène de la sélection les proportions qu'il connaît aujourd'hui. C'est l'organisation de l'éducation qui amplifie à l'infini la signification

⁷⁵ Ceci dépend de la façon dont on attribue la différence: si l'attribution est interne (accusant la volonté de l'élève) on verra dans le manque d'effort le principal responsable des problèmes; si l'attribution est externe, ce sera au contraire la capacité d'apprentissage.

de l'éducation et de la sélection. La scolarisation de masse, en effet, comporte une périodisation programmée et standardisée de la carrière initiale de chaque individu avec toute une série de conséquences, en partie sous-évaluées. D'une part ce fait représente certainement une conquête appréciable. En termes sociologiques nous pourrions le définir comme inclusion généralisée de la population dans le système éducatif —processus, ce dernier, qui s'est réalisé dans tous les sous-systèmes de la société avec toutefois des modalités différentes (Parsons 1971: 95; 1977: 190 suiv).

D'autre part, cependant, c'est justement cette standardisation en périodes (dont la longueur augmente toujours davantage avec leur "normalité") qui a créé une différence nouvelle entre ceux qui parviennent à terminer les périodes de formation scolaire et ceux qui échouent, qui interrompent ou qui ne commencent même pas. Dans ce dernier cas aussi c'est la forme du phénomène plus que ses causes qui intéresse. Réussir à terminer le plus de périodes possible avant de laisser l'école et entrer dans le monde du travail est mieux qu'interrompre ou que ne pas commencer. Mais au-delà de l'attribution causale sur la base du schéma de la stratification, il est important de considérer que cette forme de sélection est aussi un phénomène créé et développé seulement et exclusivement par le système éducatif. L'expression "deschooling society" et l'idée qui lui est liée⁷⁶ partent de cette hypothèse et le succès qu'elle a eu à l'époque est une preuve de la difficulté de la question (Illich 1970).

Quel que soit le niveau éducatif (familier, extrascolaire, interactif en classe, organisé à l'école et dans les universités), la contrainte de la socialisation en sens éducatif crée, en d'autres termes, une situation qui autrement n'existerait pas et les alternatives de comportement qui se présentent à l'élève (avec toutes leurs conséquences) sont précisément multipliées par l'intention éducative elle-même (Jackson 1968: 26).

La vérification du rapport pédagogique, d'habitude entendu en termes causals, est déjà d'emblée sélection. Toutes les différences

⁷⁶ A savoir que c'est l'école aujourd'hui qui crée une nouvelle stratification basée sur la différence entre celui qui obtient un diplôme et celui qui ne l'obtient pas sans considérer les capacités et les compétences effectives de chaque individu.

qualitatives et évaluatives y trouvent leur origine. Le schéma meilleur/pire qui, d'un point de vue sociologique est indiqué comme le code du système éducatif, n'est absolument pas un corps étranger par rapport à l'éducation, ni même l'amplification interne des différences externes. Il est, et de façon beaucoup plus radicale, le corrélat purement social de l'action éducative qui voudrait au contraire se dédier au sujet humain et humaniste, au rapport personnel professeur-élève. Pour bien mettre en évidence ce sur quoi nous entendons insister, nous pouvons dire que la différence proprement pédagogique entre le juste et l'injuste, entre l'acceptable et l'inacceptable fonde ce qui normalement est appelé sélection. Cela constitue un aspect très important lorsqu'on veut traiter le problème de la sélection et étrangement il s'agit d'un aspect assez négligé par la littérature spécifique en la matière: c'est l'intention pédagogico-éducative en tant que telle qui préfère certains comportements "justes" par rapport à d'autres, jugés négativement, et qui pose ainsi le problème de savoir si les comportements obtenus à travers les processus éducatifs correspondent ou pas à ce que l'on avait l'intention d'atteindre. Si l'on considère cette perspective, tant la sélection que l'éducation doivent être reconceptualisées précisément dans la direction inverse par rapport à la tradition pédagogique et sociologique. Il s'agit dans les deux cas de produits internes du même système; ce sont des différences qui s'autoproduisent et qui créent à leur tour d'autres différences autoproduites et les connexions que ces différences établissent sont internes au système éducatif⁷⁷.

Plus encore, c'est l'intention pédagogique elle-même qui rend nécessaire la sélection⁷⁸ —au fond, éducation et sélection sont la

⁷⁷ Au sens où les liens avec l'extérieur du système éducatif dépendent de conditions différentes comme la carrière de chacun et la disponibilité de positions sociales qui consentent des candidatures et des recrutements.

⁷⁸ Sur l'intention pédagogique cfr. (Luhmann 1992: 61) ou par exemple (Finn 1990: 591), qui propose: "to define education in terms of ends (learning) rather than means (intention)". Il est intéressant de noter que la différence entre buts et moyens correspond à la différence entre autoréférence et hétéroréférence là où les moyens indiquent l'éducateur et les buts se réfèrent au milieu. L'intention est tellement généralisée qu'il n'est plus nécessaire de la souligner.

même chose. Le rapport entre elles ne doit pas être cherché selon des règles du type: production interne d'éducation conditionnée extérieurement par la sélection. Il est bien plus utile de remarquer que le même système offre deux directions d'observation différentes qui consentent d'indiquer n'importe quelle situation ou événement, avec des conséquences différentes selon que l'on choisit une direction ou une autre. Ceci est valable pour tout: du plan d'études aux examens. Une certaine matière présente sans aucun doute un intérêt pédagogique mais elle a toujours aussi une signification par rapport à la possibilité d'en vérifier l'apprentissage. De la même façon, le tragique lié à la situation d'examen peut avoir une signification pour l'expérience de l'élève et par conséquent pour sa formation.

Pour résumer et pour introduire les prochaines argumentations, nous exprimons cette idée de façon en peu plus abstraite. De l'intention pédagogique ne naît pas l'éducation, mais la distinction entre sélection et éducation; et tout le système éducatif (dans et en dehors de l'école) se structure autour de cette distinction. On peut voir cette problématique aussi en sens inverse. L'intention pédagogique n'est pas une donnée monolithique et unilatérale mais constitue l'unité de la différence entre sélection et éducation.

4. La distinction sélection/éducation comme forme du système éducatif

Lorsqu'on adopte une perspective sociologique et que l'on part de l'idée que sélection et éducation ont la même origine, le problème du rapport entre genèse de différences et intention pédagogique devient certainement très complexe. S'il est sensé et plausible de supposer qu'il ne s'agit pas d'une contradiction, il faut surtout comprendre le statut et la valeur structurale de cette différence. Qu'implique alors le fait d'accepter que sélection et éducation sont les deux faces d'un même phénomène ?

Pour répondre à cette question, il faut reprendre l'idée que toute opération éducative (enseignement, planification de l'activité éducative, évaluation des résultats, etc.) a toujours un double renvoi: vers le côté pédagogique et vers le côté sélectif. Ceci se manifeste par le simple fait que l'éducation voit l'élève comme un

potentiel d'apprentissage et le traite en conséquence. Mais c'est précisément parce qu'elle se trouve face à un potentiel que l'éducation est confrontée constamment avec ses propres actes, avec sa propre intention d'éduquer, avec les objectifs qu'elle se fixe et qu'elle essaie d'atteindre et naturellement avec les résultats et les conséquences qui en dérivent. Le rapport pédagogique par excellence, celui qui s'effectue entre l'élève en tant que personne et l'intention éducative ne peut se passer en aucune façon de l'évaluation des résultats obtenus. En d'autres termes, même si l'éducation préfère le rapport humain avec l'élève et donc le côté hétéroréférentiel de son travail, elle ne peut agir et travailler que si elle passe par l'autoréférence, c'est-à-dire par la décision arbitraire de qui décide ce qui doit être enseigné, appris et de quelle manière. Decision qui réside justement à la base de toute sélection.

En ce sens, nous pouvons affirmer que sélection et éducation sont les deux côtés de la même distinction et que cette dernière représente la forme du système éducatif. Pour tout ce qui se passe à l'intérieur de ce système, il est possible de décider s'il s'agit d'une orientation pédagogique vers l'extérieur, c'est-à-dire vers l'élève ou bien s'il s'agit d'établir intérieurement les critères sur base desquels on devra juger de la réussite de l'intervention éducative.

La simultanéité des deux côtés de cette distinction se manifeste de nombreuses façons. Il faut tenir compte par exemple du choix des matières et des contenus à enseigner et donc de la question de savoir s'il y a quelque chose de fondamental et de nécessaire qui doit être appris obligatoirement⁷⁹, ou bien, si les contenus sont toujours contingents et doivent être adaptés aux temps et aux

⁷⁹ Considérons l'exemple du savoir commun minimum perçu comme but éducatif. Un tel objectif est connu aux Etats Unis —surtout à la suite de la publication de *A Nation at Risk* (National Commission on Excellence in Education 1983)— comme l'intention de viser à un niveau minimum retenu nécessaire et suffisant bien plus qu'à l'excellence de l'éducation. Mais éviter toute référence à l'excellence, même si l'idée pédagogique est bonne, rend la situation encore plus dramatique (Ericson 1984). Sur les conséquences sélectives de cette idée voir (Archer, Dresden 1987). La population d'étudiants se divise de toutes façons en deux: ceux qui réussissent le test et ceux qui le ratent (Bachmann 1983).

changements de la société⁸⁰. On peut aussi penser au contraire à la discussion enflammée sur la validité des mesures relatives à l'apprentissage⁸¹ et à toutes les tentatives de rendre les méthodes d'évaluation le plus possible personnalisées de façon à ne permettre aucune comparaison possible entre les élèves, avec le résultat de déplacer ou dans une direction ou dans l'autre la sélection (sans pour autant la faire disparaître)⁸².

De toutes façons le problème reste toujours le même: à l'école la sélection devient tout aussi présente que l'éducation. Chaque étape de la carrière de l'élève s'insère dans un cercle sélectif et évaluatif qui présuppose et comporte d'ultérieures étapes et d'ultérieurs seuils à surmonter. La sélection et l'éducation ne peuvent pas être séparées et la tentative pour atténuer la pression de la sélection peut seulement déboucher sur une augmentation de l'incertitude quant à la planification de l'éducation. Les nombreuses perplexités sur l'institution des écoles "globales" ou "sans classes" (Goodlad & Anderson 1959) sont liées à cet aspect: essayer d'atténuer ou même d'éliminer la sélection amène à enlever force et clarté aux critères sur lesquels s'établissent les contenus des plans d'étude.

Si l'on veut rendre plus abstraits les termes du rasoinnement, on peut supposer que, au moins dans sa version moderne, le système éducatif travaille et décrit le monde à partir de la perspective que lui confère la distinction entre sélection et éducation. Cela apparaît dans l'idée directrice de la plupart des projets de réforme de l'école et de l'université là où les objectifs à atteindre sont autant l'excellence des résultats que leur égale distribution (Hesburg 1986). Même dans ce cas, l'évident paradoxe né du fait de vouloir atteindre qualité et égalité en même temps ne doit pas être interprété comme un problème à éliminer en trouvant la clé

⁸⁰ Rappelons le débat présent depuis quelques temps aux Etats Unis sur l'importance et la priorité des différentes cultures et cette idée que dans une société multiculturelle tout savoir est équivalent. On pense aussi à l'idée de learning society qui part du principe que ce ne sont pas tellement les contenus qui ont de l'importance mais plutôt la seule capacité d'apprendre.

⁸¹ Sur la discussion relative à la fiabilité de l'évaluation on peut voir (Ingekamp 1971 et 1982).

⁸² Voir pour le cas de la Grande Bretagne (Broadfoot 1979); (Nuttall 1986).

logique qui en permet la réalisation pratique. Ce paradoxe signale plutôt le fait que tout le système éducatif se base sur le fondement dual de la référence à lui-même (sélection et évaluation) et sur la référence à l'extérieur (éducation et didactique). Cette double perspective façonne le monde de la pédagogie, autrement dit, dans les termes de la théorie des systèmes, elle constitue la *forme* du système éducatif⁸³.

La forme du système ne doit donc pas être interprétée comme la cause de ce qui par la suite se produit effectivement. C'est plutôt cette différence qui permet de rendre compte de tout ce qui arrive et de l'exprimer en un langage unique, laissant ensuite aux différents observateurs la possibilité d'attribuer les différents phénomènes aux diverses causes⁸⁴. Un fait cependant reste décisif: il n'est pas possible d'éduquer sans sélectionner et toute tentative pour éliminer la sélection a un prix très élevé en termes pédagogiques. Un côté de la distinction n'existe qu'en fonction de la différence par rapport à l'autre, et seulement de cette façon il garde son identité.

5. Le problème de l'insécurité

D'un point de vue sociologique, il serait intéressant de pouvoir observer une école qui ne verrait pas dans la sélection l'autre côté de l'éducation et qui serait donc en mesure de suivre, outre le plan d'études, aussi le développement des carrières des élèves. On pourrait se demander ce qui arriverait si le système éducatif concevait la différence entre éducation et sélection (c'est-à-dire sa propre forme) non pas comme une contradiction à éliminer à travers la rationalité des bonnes intentions placées dans les réformes et les planifications, mais comme une distinction. Qu'est-ce qui arriverait si les plans d'études étaient rédigés en fonction du

⁸³ L'invention du concept remonte à dire vrai aux études de George Spencer Brown (1969) et pour une variante de ce concept à Fritz Heider (1926), mais les conséquences de ces oeuvres ne sont devenues visibles que récemment. Pour les sciences sociales on peut voir par exemple les deux volumes soignés par Dirk Baeker (1993a et 1993b). Cfr. aussi (Esposito 1992).

⁸⁴ Ainsi (Dumont 1966: 33) à propos de la stratification comme forme sociale.

fait que sur leur base seraient évaluées les prestations des élèves ? Qu'est-ce qui changerait si la pédagogie concevait l'élève (aussi) comme carrière, comme une combinaison de passé et de futur —dont le présent est (seulement pour quelques temps) l'école ?

Un problème plutôt important à ce sujet est représenté par la structure temporelle de la carrière. La pédagogie hésite à planifier en sens instrumental le cours des études des élèves, c'est-à-dire qu'elle hésite à penser aux conséquences de la période d'école sur la vie professionnelle et elle est tiraillée entre les deux extrêmes de la formation vue comme fin à elle-même et de l'utilité pratique de ce qui est enseigné. Le doute est certainement compréhensible mais la discussion sur ce point ne saisit pas un aspect décisif de la temporalité de la carrière. Pour autant qu'on essaie de combiner des compétences existentielles avec d'autres compétences "utilisables professionnellement", le futur de chaque carrière reste incertain (Treanton 1960; Hearn 1977). Mais il n'y a pas que cela. Plus on essaie d'intervenir pour garantir des liens positifs entre l'école et le monde du travail, plus l'insecurité grandit jusqu'au paradoxe des titres devenus indispensables pour être compétitifs et toujours plus inutiles car pas assez discriminants (Hurrelmann 1989). A savoir, l'indetermination du futur augmente de façon exponentielle avec l'accroissement des déterminations effectuées dans la carrière. Autrement dit, avec l'improbabilité des contenus éducatifs et des titres grandit le risque de la carrière. Plus on essaie d'assurer un futur aux jeunes, plus on les expose au danger des désillusions et d'une concurrence toujours plus forte.

Le même problème paradoxal d'une insécurité qui grandit proportionnellement aux tentatives de la réduire se pose tant pour l'activité éducative elle-même que dans les plans de réforme de l'organisation scolaire. On n'est jamais sûr que les buts posés seront atteints comme l'on ne peut jamais savoir avec certitude si le fait de les avoir atteints est dû à la tentative effectuée ou à d'autres causes⁸⁵. Si certaines inégalités ont pratiquement disparu

⁸⁵ Avec les mots de (Brezinka 1981: 287): "Es ist häufig nicht sicher entscheidbar, ob dem Zweck entsprechende Verhalten eines Educanden dank der von ihm erfahrenen Erziehung oder trotz dieser Erziehung eingetreten sind". Le rapport entre le futur incertain et position de buts éducatifs est bien rendu par (Strauss 1959: 114): "...you, as a pupil, are

de l'école le mérite en revient-il aux réformes ou à une société différente de ce qu'elle était ? Par exemple, s'il est vrai que la différence de *gender* aujourd'hui n'est plus aussi discriminante que par le passé pour l'accès à l'instruction ou pour obtenir des titres, doit-on voir en cela un succès dû aux efforts des réformateurs ou simplement le signe que la société a changé ?

L'idée même "d'égalité d'opportunités" devrait être reconsidérée. On devrait avoir le courage de ne pas partir du désir complètement irréaliste et même inquiétant de l'absence de discriminations (qui serait alors en mesure de décider ce qu'il faudrait faire ?). Le problème est plutôt de savoir comment faire pour consentir à quiconque de prendre des initiatives et d'exploiter ses potentialités, pour favoriser la déviance et donc la capacité d'innovation. Il ne s'agirait plus de garantir une égalité aussi indéfinie qu'indéfinissable, ni même de produire et démontrer une solidarité pour la quelle il n'existe aucune correspondance dans la réalité. On pourrait au contraire partir d'une conception de l'inclusion sociale qui considère l'éducation comme la capacité de structurer la carrière des individus en vue de leur permettre de profiter des opportunités que la vie leur offre afin d'affronter un futur qui de toutes façons ne peut être ni déterminé ni rendu moins contingent, moins imprévisible ou moins risqué.

Aussi l'organisation des curricula et des plans d'étude pourrait être vue dans cette optique. La pédagogie réformiste tend souvent à proposer des contenus et des objectifs didactiques structurés ignorant intentionnellement les nécessités d'évaluation qui se présenteront tôt ou tard. L'idée est vraiment celle de limiter le plus possible la genèse de différences entre les élèves et de contribuer au contraire à la formation de l'élève. L'affrontement entre des programmes pensés pour consentir l'évaluation et d'autres qui au contraire veulent l'éviter est évidente, par exemple dans la particularité de la formation professionnelle par rapport à la formation générale⁸⁶. Cela dit, on pourrait examiner le problème

in large measure ceding an unknown destiny to a mentor who presumably knows where he is taking you". Cfr. aussi (Corsi 1993).

⁸⁶ Il n'est pas improbable, en outre, que la naissance du *duals System* en Allemagne dans les premières années de ce siècle soit due justement à l'opposition entre l'idéal typiquement allemand de la *Bildung* et la

dans une perspective complètement différente et essayer de proposer des programmes où les buts pédagogiques soient tellement clairs qu'ils fournissent d'eux-mêmes le critère d'évaluation des prestations et des comportements. En proposant des certificats qui indiquent non seulement le diplôme mais encore le parcours formatif effectué, les carrières deviendraient plus visibles et observables, et une contribution importante serait donnée à la sélection des personnes pour les diverses positions sociales auxquelles les ex-élèves devront tôt ou tard poser leur candidature. On peut donc se répéter la question de savoir quelles conséquences aurait pour le système éducatif et pour la pédagogie un changement de perspective qui réussirait à inclure aussi la perspective de la carrière de tout individu. Ceci suppose une conception du phénomène de la sélection qui exclut la recherche de son origine dans les "synergies" entre système éducatif et stratification sociale ou entre l'école et structure de classe de la société.

Cette observation effectuée par la sociologie, donc par un observateur externe au monde de l'éducation, devrait poser au moins la question des conséquences d'un changement d'orientation de la réflexion pédagogique. Mais elle devrait aussi et surtout juxtaposer à la recherche des contenus à enseigner celle des carrières des élèves comme une contribution importante de l'éducation à la société.

BIBLIOGRAPHIE

nécessité de posséder une formation évaluable en fonction de la préparation au monde du travail. À ce propos, il serait nécessaire d'effectuer une recherche historique pour éclairer cet aspect, mais il n'est pas improbable que cette opposition soit née justement de la volonté, inévitable dans la formation professionnelle, de prévoir des possibilités claires d'évaluation des compétences. Cfr. pour la discussion (Harney Zymek 1994) et (Blankertz 1969).

- ARCHER E. L. & DRESDEN J. H.
1987, "A New Kind of Dropout. The Effect of Minimum Competency Testing on High School Graduation in Texas", *Education and Urban Society*, 19: 269-279.
- BACHMANN J. G.
1983, "Schooling as Credential: Some Suggestions for Change", *International Review of Applied Psychology*, 32: 347-360.
- BAECKER D.
1993a, *Probleme der Form*, Frankfurt/M.
1993b, *Kalkül der Form*, Frankfurt/M.
- BARALDI C., CORSI G., ESPOSITO E.
1995, *Luhmann in Glossario*, Milano.
- BENADUSI L.
1990, "Uguaglianza, giustizia ed equità tra i valori della politica educativa", *Scuola democratica*, 13: 4-14.
- BLANKERTZ H.
1969, *Bildung im Zeitalter der großen Industrie*, Hannover.
- BOURDIEU P.
1979, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris.
1995, "Sur le rapports entre la sociologie et l'histoire en Allemagne et en France", *Actes de la Recherche en Science Sociales*, (106-107): 108-122.
- BOURDIEU P. & PASSERON J.-C.
1964, *Les héritiers. Les étudiants et la culture*, Paris.
1970, *La reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Paris.
- BREZINKA W.
1978, *Metatheorie der Erziehung. Einführung in die Grundlagen der Erziehungswissenschaft, der Philosophie der Erziehung und der praktischen Pädagogik*.
1981, "Grenzen der Erziehung", *Pädagogische Rundschau*, 35: 275-306.
- BROADFOOT P.
1979, *Assessment, Schools and Society*, London.
- BRUNSSON N., OLSEN J. P.

1993, *The Reforming Organization*, London.

CASTEL R., CASTEL F., LOVELL A.
1979, *La société psychiatrique avancée*, Paris.

CLARK B. R.
1960, "The 'Cooling-Out' Function in Higher Education", *The American Journal of Sociology*, 64: 569-576.

CLAUSEN L. & DOMBROWSKY W. R.
1984, "Warnpraxis und Warnlogik", *Zeitschrift für Soziologie*, 13: 293-307.

COLEMAN J. S.
1966 (Ed.), *Equality of Educational Opportunity*, US Government Printing Office, Washington D.C.
1968, "The Concept of Equality of Educational Opportunity", *Harvard Educational Review*, 38: 7-22.

CORSI G.
1992, "Libertà, uguaglianza, eccellenza. I paradossi pedagogici", in GENOVESE R., *Figure del paradosso*, Napoli, pp. 275-304.
1993, "Die dunkle Seite der Karriere", in (Baecker 1993a: 252-265).
1994, Reform als Syndrom. Organisatorischer Wandel im deutschen Erziehungswesen 1965-1975, Dissertazione, Bielefeld.

DEUTSCHER BILDUNGSRAT
1969, *Gutachten und Studien der Bildungskommission* (12), Lernziele der Gesamtschule, Stuttgart.
1970, *Strukturplan für das Bildungswesen*, Bonn.

DREEBEN R.
1968, *On What is Learned in School*, Reading (Mass.).

DREXLER W., FRANZEN G., HACKENBROCH-KRAFFT I.,
PAREY E.
1984, "Aufnahmeschlüssel und Chancengleichheit am Oberstufenkolleg", *Neue Sammlung*, 24: 434-447.

DUMONT L.
1966, *Homo Hierarchicus. Le système des castes et ses implications*, Paris.

DURKHEIM E.
1922, *Éducation et sociologie*, Paris.

ERICSON D. P.

1984, "Of Minima and Maxima: The Social Significance of Minimal Competency Testing and the Search for Educational Excellence", *American Journal of Education*, 92: 245-261.

ESPOSITO E.

1992, *L'operazione di osservazione. Costruttivismo e teoria dei sistemi sociali*, Milano.

FINN, C. E., Jr.

1990, "The Biggest Reform of All", *Phi Delta Kappan*, 71: 584-592.

VON FOERSTER H.

1993, "Für Niklas Luhmann. Wie rekursiv ist Kommunikation?", *Teoria Sociologica*, 2: 61-88.

GOODLAD J. I., ANDERSON R. H.

1959, *The Nongraded Elementary School*, New York.

1984, *A Place Called School: Prospects for the Future*, New York.

HARNEY K., ZYMEK B.

1994, "Allgemeinbildung und Berufsbildung. Zwei konkurrierende Konzepte der Systembildung in der deutschen Bildungsgeschichte und ihre aktuelle Krise", *Zeitschrift für Pädagogik*, 40: 405-422.

HEARN J.

1977, "Toward a Concept of Non-Career", *Sociological Review*, 25: 273-288.

HEID H.

1988, "Zur Paradoxie der bildungspolitischen Forderung nach Chancengleichheit", *Zeitschrift für Pädagogik*, 34: 1-17.

HEIDER F.

1926, "Ding und Medium", *Symposion*, 1: 109-157.

HESBURGH TH. M.

1986, "Quality and Equality of Education", *The Educational Forum*, 50: 313-316.

HURRELMANN K.

1989, *Warteschleifen. Keine Berufs- und Zukunftsperspektive für Jugendliche?*, Weinheim-Basel.

- HUTCHINS R. M.
1970, *The Learning Society*, Harmondsworth (Middlesex).
- ILLICH I.
1970, *Deschooling Society*, New York.
- INGEKAMP K.
1971, *Die Fragwürdigkeit der Zensurengebung*, Weinheim-Berlin-Basel.
1982, "Zensuren auf dem Prüfstand", *Westermanns pädagogische Beiträge*, 34: 198-201.
- JACKSON P. W.
1968, *Life in Classrooms*, New York.
- KOCH-PRIEWE B.
1991, "Zur Aufhebung schichtenspezifischer Selektion im Bildungswesen: das Exempel Bielefeld", *Zeitschrift für Pädagogik*, 37: 933-954.
- LUHMANN N.
1986, "Codierung und Programmierung: Bildung und Selektion im Erziehungssystem", in TENORTH H.-E. ed., *Allgemeine Bildung: Analysen zu ihrer Wirklichkeit, Versuche über ihre Zukunft*, München, pp. 154-182.
1992, "System und Absicht der Erziehung", in LUHMANN N. & SCHORR K.-E. eds, *Zwischen Absicht und Person. Fragen an die Pädagogik*, Frankfurt/M, pp. 102-124.
1993, "Was ist der Fall? Was steckt dahinter? Die zwei Soziologien und die Gesellschaftstheorie", *Zeitschrift für Soziologie*, 39: 92-114.
1996, "Takt und Zensur im Erziehungssystem", in LUHMANN N. & SCHORR K.-E. eds, *Zwischen System und Umwelt. Fragen an die Pädagogik*, Frankfurt/M, sous presse.
- LUHMANN N. & SCHORR K.-E.
1988, *Reflexionsprobleme im Erziehungssystem*, Frankfurt/M.
- MURPHY R., TORRANCE H.
1988, *The Changing Face of Educational Assessment*, Milton Keynes.
- NATIONAL COMMISSION ON EXCELLENCE IN EDUCATION
1983, *A Nation at Risk*, Washington D.C.
- NUTTALL D.
1986 (Ed.), *Assessing Educational Achievement*, London-Philadelphia.

PARSONS T.

1959, "The School Class as a Social System: Some of Its Functions in American Society", *Harvard Educational Review*, 29: 297-318.

1971, *The System of Modern Societies*, Englewood Cliffs (N.J.).

1977, *The Evolution of Societies*, Englewood Cliffs (N.J.).

OECD (Organisation for Economic Cooperation and Development)

1977, *Selection and Certification in Education and Employment*, Paris.

SCHELSKY H.

1957, *Schule und Erziehung in der industriellen Gesellschaft*, Würzburg.

SCHIZZEROTTO A.

1992, "Diseguaglianza e diversità di fronte all'istruzione", in CRESPI F. ed., *Azione sociale e pluralità culturale*, Atti del III Congresso Nazionale dell' AIS, Milano, pp. 274-287.

SPENCER BROWN G.

1969, *Laws of Form*, London.

STRAUSS A. L.

1977, *Mirrors and Masks. The Search for Identity*, London (1^e ed. 1959).

TILLMANN K.-J.

1987, *Zwischen Euphorie und Stagnation. Erfahrungen mit der Bildungsreform*, Hamburg.

TREANTON J.-R.

1960, "Le concept de carrière", *Revue Française de Sociologie*, 1: 73-80.

Bibliographie complète de Niklas Luhmann

Mise à jour au 31 janvier 1996

I. Ouvrages

1. (Avec Franz Becker) Verwaltungsfehler und Vertrauensschutz: Möglichkeiten gesetzlicher Regelung der Rücknehmbarkeit von Verwaltungsakten, Berlin (Duncker & Humblot) 1963.
2. Funktionen und Folgen formaler Organisation, Berlin (Duncker & Humblot) 1964, 4. Aufl. mit einem Epilog 1994, Berlin 1995.
3. Öffentlich-rechtliche Entschädigung rechtspolitisch betrachtet, Berlin (Duncker & Humblot) 1965.
4. Grundrechte als Institution: Ein Beitrag zur politischen Soziologie, Berlin (Duncker & Humblot) 1965, 3. Aufl. 1986.
5. Recht und Automation in der öffentlichen Verwaltung: Eine verwaltungswissenschaftliche Untersuchung, Berlin (Duncker & Humblot) 1966.
6. Theorie der Verwaltungswissenschaft: Bestandsaufnahme und Entwurf, Köln-Berlin 1966.
Traduction anglaise, Trust and Power, Chichester (Wiley) 1979.
Traduction japonaise, Tokio (Mirai-sha) 1988.
8. Zweckbegriff und Systemrationalität: Über die Funktion von Zwecken in sozialen Systemen, Tübingen (J.C.B. Mohr, Paul Siebeck) 1968; Neudruck Frankfurt (Suhrkamp) 1973.
Traduction yougoslave, Teorija Sistema: Svrhovitost i racionalnost, Zagreb (Globus) 1981.
Traduction espagnole, Fin y Racionalidad en los sistemas, Madrid (Editora Nacional) 1983.
Traduction japonaise, Tokyo (Keiso) 1990.
9. Legitimation durch Verfahren, Neuwied-Berlin (Luchterhand) 1969, 2. Aufl. (Luchterhand) 1975; Neudruck Frankfurt (Suhrkamp)

- 1983.
- Traduction portugaise, Legitimação Pelo Procedimento, Brasilia (Editora Universidad de Brasilia) 1980.*
- Traduction japonaise, Tokyo (Fukosha) 1990.*
- Traduction croate, Zagreb (Naprijed) 1992.*
- Traduction italienne, Milano (Giuffrè) 1995.*
10. Soziologische Aufklärung: Aufsätze zur Theorie sozialer Systeme, Köln-Opladen (Westdeutscher Verlag) 1970; 4. Aufl. 1974.
- Traduction italienne, Illuminismo Sociologico, Milano (Il Saggiatore) 1983.*
- Traduction japonaise, Auswahl in 2 Bde., Tokyo (Shinsensha) 1983 und 1984.*
- Traduction espagnole, (Auswahl), Ilustración sociológica y otros ensayos, Buenos Aires (S.U.R.) 1973.*
11. (Avec Jürgen Habermas) Theorie der Gesellschaft oder Sozialtechnologie — Was leistet die Systemforschung? Frankfurt (Suhrkamp) 1971.
- Traduction italienne, Milano (Etas Kompass) 1973.*
- Traduction japonaise (Auswahl), Tokyo (Bokutakusha) 1984.*
12. Politische Planung: Aufsätze zur Soziologie von Politik und Verwaltung, Opladen (Westdeutscher Verlag) 1971, 2. Aufl. 1975.
- Traduction italienne (Auswahl), Stato di diritto e sistema sociale, Napoli (Guida) 1978, ferner Opportunismo e forme di programmazione nell'amministrazione pubblica, in: Carlo Donolo/Franco Fichera (ed.), Il Governo debole: Forme e limiti della razionalità politica, Bari (De Donato) 1981, pp. 253-274.*
13. Rechtssoziologie, 2 Bde., Reinbek (Rowohlt) 1972; 2. erweiterte Aufl., Opladen (Westdeutscher Verlag) 1983.
- Traduction anglaise, A Sociological Theory of Law, London (Routledge) 1985.*
- Traduction italienne, Roma (Laterza) 1977.*
- Traduction japonaise, Tokyo (Iwanami Shoten) 1977.*
- Traduction portugaise, Bd. 1, Rio de Janeiro (Tempo Brasileiro) 1983, Bd. 2 1985.*

14. (Avec Renate Mayntz) Personal im öffentlichen Dienst: Eintritt und Karrieren, Baden-Baden (Nomos) 1973.
15. Rechtssystem und Rechtsdogmatik, Stuttgart (Kohlhammer) 1974.
Traduction italienne, Bologna (Il Mulino) 1978.
Traduction espagnole, Madrid (Centro de Estudios Constitucionales) 1983.
Traduction japonaise, Tokyo (Nihon Hyohron-shu) 1988.
16. Macht, Stuttgart (Enke) 1975, 2. durchgesehene Aufl. 1988.
Traduction anglaise, Trust and Power, Chichester (Wiley) 1979.
Traduction italienne, Milano (Il Saggiatore) 1979.
Traduction serbocroate, in: Nasse Teme 23 (1979), pp. 1260-1278.
Traduction portugaise, Poder, Brasilia, Editora Universidade de Brasilia 1985.
Traduction japonaise, Tokyo, Keiso Shobo, 1986.
17. Soziologische Aufklärung, Bd. 2: Aufsätze zur Theorie der Gesellschaft, Opladen (Westdeutscher Verlag) 1975, 2. Aufl. 1982.
Traduction japonaise (Auswahl), Tokyo (Shinsen-sha) 1986.
18. Funktion der Religion, Frankfurt (Suhrkamp) 1977.
Traduction anglaise (S. 72-181), Religious Dogmatics and the Evolution of Societies, New York-Toronto (Edwin Mellen Press) 1984.
Traduction japonaise, Tokyo (Shinsen-sha) 1989.
Traduction italienne, Brescia (Morcelliana) 1991.
19. Organisation und Entscheidung, Vorträge G 232, Rheinisch-Westfälische Akademie der Wissenschaften, Opladen (Westdeutscher Verlag) 1978.
20. (Avec Karl Eberhard Schorr) Reflexionsprobleme im Erziehungssystem, Stuttgart (Klett-Cotta) 1979; Neudruck mit Nachwort 1988, Frankfurt (Suhrkamp) 1988.
Traduction italienne, Il sistema educativo, Roma (Armando) 1988.
Traduction espagnole, Guadalajara/México City (Universidad de Guadalajara, ITESO, Universidad

Iberoamericana) 1993.

*Traduction polonaise, Teoria polityczna państwa
bezpieczeństwa socjalnego* (Wydawnictwo Naukowe PWN)
Warszawa 1994.

21. Gesellschaftsstruktur und Semantik: Studien zur Wissenssoziologie der modernen Gesellschaft, Bd. I, Frankfurt (Suhrkamp) 1980.

Traduction italienne, Struttura della Società e Semantica,
Roma (Laterza) 1983.

22. Politische Theorie im Wohlfahrtsstaat, München (Olzog) 1981.

*Traduction italienne, Teoria politica nello stato del
benessere, Milano (Franco Angeli) 1983.*

*Traduction anglaise, Avec Aufsätzen aus Soziologische
Aufklärung Bd.4, Political Theory in the Welfare State,*
Berlin, de Gruyter, 1990.

*Traduction espagnole, Teoría política en el Estado de
Bienestar Madrid, Alianza Universidad, 1993.*

*Traduction finlandaise (S. 143-158) in: Risto Eräsaari /
Keijo Rahkonen (Hrsg.), Hyvinvointivaltion Tragedia,*
Helsinki 1995, pp. 109-121.

23. Gesellschaftsstruktur und Semantik: Studien zur Wissenssoziologie der modernen Gesellschaft, Bd. II, Frankfurt (Suhrkamp) 1981.

*Traduction italienne (Auswahl), Come è possibile l'ordine
sociale, Roma (Laterza) 1985.*

*Traduction japonaise, (Kap. "Wie ist soziale Ordnung
möglich?") Tokyo (Bokutaku-sha) 1985.*

24. Ausdifferenzierung des Rechts: Beiträge zur Rechtssoziologie und Rechtstheorie, Frankfurt (Suhrkamp) 1981.

*Traduction italienne (Auswahl), La differenziazione del
diritto, Bologna (Il Mulino) 1990.*

25. Soziologische Aufklärung, Bd. 3: Soziales System, Gesellschaft, Organisation, Opladen (Westdeutscher Verlag) 1981.

26. The Differentiation of Society, New York (Columbia UP) 1982.

27. Potere e codice politico, Milano (Feltrinelli) 1982. (Traduction italienne der articles Nr. 31, 63, 76, 88, 114).

28. Liebe als Passion: Zur Codierung von Intimität, Frankfurt (Suhrkamp) 1982.

Traduction italienne, Amore come passione, Roma (Laterza) 1985.

Traduction espagnole, El amor como pasión, Barcelona (Ediciones 62) 1985.

Traduction anglaise, Love as Passion, Cambridge (Polity Press) 1986.

Traduction française, Amour comme passion, Paris (Aubier) 1990.

Traduction portugaise, O amor como paixão, Lissabon (Difel) 1991.

Traduction slovène (Kap. 1 und 2) 1991.

29. Paradigmawechsel in der Systemtheorie: Vorträge in Japan, Tokyo (Ochanomisu) 1983, (japanisch).

30. Soziale Systeme: Grundriß einer allgemeinen Theorie, Frankfurt (Suhrkamp) 1984.

Traduction italienne, Bologna (Il Mulino) 1990.

Traduction espagnole, México DF (Alianza) 1991.

Traduction française, (Chap.4) Réseaux 50 (1991), pp. 131-156.

Traduction japonaise, Tokyo (Koseisha Koseikaku) 1993.

Traduction anglaise, Stanford (University Press) 1995.

31. Kann die moderne Gesellschaft sich auf ökologische Gefährdungen einstellen? Vorträge G 278 der Rheinisch-Westfälischen Akademie der Wissenschaften, Opladen (Westdeutscher Verlag) 1985.

32. Die soziologische Beobachtung des Rechts, Frankfurt (Metzner) 1986.

33. Ökologische Kommunikation: Kann die moderne Gesellschaft sich auf ökologische Gefährdungen einstellen? Opladen (Westdeutscher Verlag) 1986.

Traduction japonaise, Tokyo (Shinsen-sha) 1987.

Traduction italienne, Milano (Franco Angeli) 1989.

Traduction anglaise, Cambridge Engl. (Polity Press) 1989.

Traduction slovène (Kap. 16) 1990.

34. Soziologische Aufklärung, Bd. 4: Beiträge zur funktionalen Differenzierung der Gesellschaft, Opladen (Westdeutscher Verlag)

- 1987.
- Traduction japonaise von Kapitel 4, Tokyo (Hosei University Press) 1994.*
35. Archimedes und wir: Interviews. Herausgegeben von Dirk Baecker und Georg Stanitzek, Berlin (Merve Verlag) 1987.
36. Die Wirtschaft der Gesellschaft, Frankfurt (Suhrkamp) 1988.
- Traduction japonaise, Bunshindo 1991.*
37. Erkenntnis als Konstruktion, Bern (Benteli) 1988.
38. Gesellschaftsstruktur und Semantik: Studien zur Wissenssoziologie der modernen Gesellschaft Bd. 3, Frankfurt (Suhrkamp) 1989.
39. (Avec Peter Fuchs) Reden und Schweigen, Frankfurt (Suhrkamp) 1989.
- Traduction anglaise von Kapitel 1 in: New German Critique 61 (1994), pp. 25-37.*
40. Risiko und Gefahr, Aulavorträge 48, St. Gallen 1990.
41. Paradigm lost: Über die ethische Reflexion der Moral, Frankfurt (Suhrkamp) 1990.
- Traduction anglaise, Thesis Eleven 29 (1991), pp. 82-94.*
- Traduction japonaise, Tokyo (Kokubun-sha) 1992.*
42. Essays on Self-Reference, New York (Columbia U.P.) 1990.
43. Soziologische Aufklärung, Bd. 5: Konstruktivistische Perspektiven, Opladen (Westdeutscher Verlag) 1990.
44. Die Wissenschaft der Gesellschaft, Frankfurt (Suhrkamp) 1990.
- Traduction anglaise von Kapitel 10 in: New German Critique 61 (1994), pp. 9-23.*
45. Soziologie des Risikos, Berlin (de Gruyter) 1991.
- Traduction espagnole, Guadalajara, Jalisco, México (Universidad Iberoamericana/Universidad de Guadalajara) 1992.*
- Traduction anglaise, Berlin (de Gruyter) 1993.*
- Traduction russe von Kapitel 1 in: THESIS 5 (1994), pp. 135-160.*
46. (Avec Raffaele De Giorgi) Teoria della società, Milano (Franco Angeli) 1992.

Traduction espagnole, Guadalajara/México City (Universidad de Guadalajara, ITESO, Universidad Iberoamericana) 1993.

47. Beobachtungen der Moderne, Opladen (Westdeutscher Verlag) 1992.

Traduction italienne, Roma (Armando) 1995.

48. Universität als Milieu (Hrsg. von André Kieserling), Bielefeld (Hau) 1992.
49. Gibt es in unserer Gesellschaft noch unverzichtbare Normen?, Heidelberg (C.F. Müller) 1993.
50. Das Recht der Gesellschaft, Frankfurt (Suhrkamp) 1993.
51. Die Ausdifferenzierung des Kunstsystems, Bern (Benteli) 1994.
52. Die Realität der Massenmedien. Vorträge G 333 der Nordrhein-Westfälischen Akademie der Wissenschaften, Opladen 1995.
53. Soziologische Aufklärung, Bd. 6: Die Soziologie und der Mensch, Opladen (Westdeutscher Verlag) 1995.
54. *Theoria tòn koinônîkôn systêmatôn*, Athen 1995 (griechische Übersetzung einiger kürzerer Texte)
55. Gesellschaftsstruktur und Semantik: Studien zur Wissenssoziologie der modernen Gesellschaft Bd. 4, Frankfurt (Suhrkamp) 1995.
56. *Autopoiesis II, Udvalgte Tekster af Niklas Luhmann*, Kopenhagen (Politisk Revy) 1995.
57. Die Kunst der Gesellschaft, Frankfurt (Suhrkamp) 1995.

II. Articles

1. Der Funktionsbegriff in der Verwaltungswissenschaft, *Verwaltungsarchiv* 49 (1958), pp. 97-105.
2. Kann die Verwaltung wirtschaftlich handeln?, *Verwaltungsarchiv* 51 (1960), pp. 97-115.
3. Der neue Chef, *Verwaltungsarchiv* 53 (1962), pp. 11-24.
4. Funktion und Kausalität, *Kölner Zeitschrift für Soziologie und*

- Sozialpsychologie 14 (1962), pp. 617-644.
5. Wahrheit und Ideologie, *Der Staat* 1 (1962), pp. 431-448.
 6. Einblicke in vergleichende Verwaltungswissenschaft, *Der Staat* 2 (1963), pp. 494-500.
 7. Lob der Routine, *Verwaltungsarchiv* 55 (1964), pp. 1-33; neu gedruckt in: Renate Mayntz (Hrsg.), *Bürokratische Organisation*, Köln-Berlin 1968, pp. 324-341.
 8. Zweck — Herrschaft — System: Grundbegriffe und Prämissen Max Webers, *Der Staat* 3 (1964), pp. 129-158; neu gedruckt in: Mayntz a.a.O. pp. 36-55.
 9. Funktionale Methode und Systemtheorie, *Soziale Welt* 15 (1964), pp. 1-25.
 10. Die Gewissensfreiheit und das Gewissen, *Archiv des öffentlichen Rechts* 90 (1965), pp. 257-286.
 11. Die Grenzen einer betriebswirtschaftlichen Verwaltungslehre, *Verwaltungsarchiv* 56 (1965), pp. 303-313.
 12. Spontane Ordnungsbildung, in: Fritz Morstein Marx (Hrsg.), *Verwaltung: Eine einführende Darstellung*, Berlin 1965, pp. 163-183.
 13. Organisation, soziologisch, *Evangelisches Staatslexikon*, Stuttgart 1966, Sp. 1410-1414.
 14. Reflexive Mechanismen, *Soziale Welt* 17 (1966), pp. 1-23.
 15. Die Bedeutung der Organisationssoziologie für Betrieb und Unternehmung, *Arbeit und Leistung* 20 (1966), pp. 181-189.
 16. Politische Planung, *Jahrbuch für Sozialwissenschaft* 17 (1966), pp. 271-296.
 17. Automation in der öffentlichen Verwaltung, Wilhelm Wortmann: Aufgaben und Wirkungsmöglichkeiten von Raumordnung und Landesplanung: 2 Vorträge, gehalten auf einer Arbeitstagung für Führungskräfte d. Polizei, veranstaltet von d. Gewerkschaft der Polizei, Landesbezirk Niedersachsen, Hamburg (Verlag Deutsche Polizei) 1966, pp. 5-29.
 18. Soziologische Aufklärung, *Soziale Welt* 18 (1967), pp. 97-123.
 19. Gesellschaftliche und politische Bedingungen des Rechtsstaates, in: *Studien über Recht und Verwaltung*, Köln 1967, pp. 81-102.
 20. Verwaltungswissenschaft in Deutschland, *Recht und Politik* 1967, pp. 123-128.

21. Soziologie als Theorie sozialer Systeme, Kölner Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie 19 (1967), pp. 615-644.
22. Positives Recht und Ideologie, Archiv für Rechts- und Sozialphilosophie 53 (1967), pp. 531-571.
23. Die Knappheit der Zeit und die Vordringlichkeit des Befristeten, Die Verwaltung 1 (1968), pp. 3-30.
24. Soziologie des politischen Systems, Kölner Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie 20 (1968), pp. 705-733.
25. Tradition und Mobilität: Zu den "Leitsätzen zur Verwaltungspolitik", Recht und Politik 1968, pp. 49-53.
26. Selbststeuerung der Wissenschaft, Jahrbuch für Sozialwissenschaft 19 (1968), pp. 147-170.
27. Status quo als Argument, in: Horst Baier (Hrsg.), Studenten in Opposition, Bielefeld 1968, pp. 74-82.
28. Gesellschaft, in: Sowjetsystem und demokratische Gesellschaft: Eine vergleichende Enzyklopädie, Bd. 2, Freiburg 1968, Sp. 959-972.
29. Kommunikation, soziale, in: Erwin Grochla (Hrsg.), Handwörterbuch der Organisation, Stuttgart 1969, Sp. 831-838.
30. Normen in soziologischer Perspektive, Soziale Welt 20 (1969), pp. 28-48.
Traduction italienne, in: A. Giasanti/V. Pocar (a cura di), La teoria funzionale del diritto, Milano 1981, pp. 51-83.
31. Klassische Theorie der Macht: Kritik ihrer Prämissen, Zeitschrift für Politik 16 (1969), pp. 149-170.
32. Funktionale Methode und juristische Entscheidung, Archiv des öffentlichen Rechts 94 (1969), pp. 1-31.
33. Moderne Systemtheorie als Form gesamtgesellschaftlicher Analyse, in: Spätkapitalismus oder Industriegesellschaft? Verhandlungen des 16. Deutschen Soziologentages Frankfurt 1968, Stuttgart 1969, pp. 253-266.
34. Funktionen der Rechtssprechung im politischen System, in: Dritte Gewalt heute? Schriften der Evangelischen Akademie in Hessen und Nassau, Heft 84, Frankfurt 1969, pp. 6-17.
35. Gesellschaftliche Organisation, in: Thomas Ellwein/Hans-Hermann Groothoff/Hans Rauschenberger/Heinrich Roth (Hrsg.), Erziehungswissenschaftliches Handbuch, Bd. I, Berlin 1969, pp.

- 387-407.
36. Praxis der Theorie, Soziale Welt 20 (1969), pp. 129-144.
 37. Komplexität und Demokratie, Politische Vierteljahresschrift 10 (1969), pp. 314-325.
Traduction espagnole in: Marco Cupolo (Hrsg.), Sistemas Politicos: Terminos Conceptuales Temas del Debate Italiano, Mexico 1986, pp. 199-218.
 38. Öffentliche Meinung, Politische Vierteljahresschrift 11 (1970), pp. 2-28.
 39. Positivität des Rechts als Voraussetzung einer modernen Gesellschaft, Jahrbuch für Rechtssoziologie und Rechtstheorie 1 (1970), pp. 175-202.
 40. Zur Funktion der "Subjektiven Rechte", Jahrbuch für Rechtssoziologie und Rechtstheorie 1 (1970), pp. 321-330.
 41. Reform und Information: Theoretische Überlegungen zur Reform der Verwaltung, Die Verwaltung 3 (1970), pp. 15-41.
 42. Die Funktion der Gewissensfreiheit im öffentlichen Recht, in: Funktion des Gewissens im Recht, Schriften der Evangelischen Akademie in Hessen und Nassau, Nr. 86, Frankfurt 1970, pp. 9-22.
 43. Evolution des Rechts, Rechtstheorie 1 (1970), pp. 3-22.
 44. Institutionalisierung: Funktion und Mechanismus im sozialen System der Gesellschaft, in: Helmut Schelsky (Hrsg.), Zur Theorie der Institution, Düsseldorf 1970, pp. 27-41.
 45. Verwaltungswissenschaft I., Staatslexikon, 6. Aufl., Freiburg 1970, 11. Band, 3. Ergänzungsband, Sp. 606-620.
 46. Die Bedeutung sozialwissenschaftlicher Erkenntnisse zur Organisation und Führung der Verwaltung, in: Verwaltung im modernen Staat, Berliner Beamtentage 1969, Berlin 1970, pp. 70-82.
 47. Gesetzgebung und Rechtssprechung im Spiegel der Gesellschaft, in: Udo Derbolowsky/Eberhart Stephan (Hrsg.), Die Wirklichkeit und das Böse, Hamburg 1970, pp. 161-170.
 48. Information und Struktur in Verwaltungsorganisationen, Verwaltungspraxis 25 (1971), pp. 35-42.
 49. Wirtschaft als soziales System, in: Karl-Ernst Schenk (Hrsg.), Systemanalyse in den Wirtschafts- und Sozialwissenschaften, Berlin 1971, pp. 136-173.

50. Das "Statusproblem" und die Reform des öffentlichen Dienstes, *Zeitschrift für Rechtspolitik* 4 (1971), pp. 49-52.
51. Die Weltgesellschaft, *Archiv für Rechts- und Sozialphilosophie* 57 (1971), pp. 1-35.
52. Grundbegriffliche Probleme einer interdisziplinären Entscheidungstheorie, *Die Verwaltung* 4 (1971), pp. 470-477.
53. Risiken der Wahrheit und die Perfektion der Kritik, in: Otto Saame / Peter Schneider (Hrsg.), *Wissenschaft und Kritik, Mainzer Universitätsgespräche 1971*, Mainz 1972, pp. 30-41.
54. Überlegungen zum Verhältnis von Gesellschaftssystemen und Organisationssystemen, in: *Kommunikation und Gesellschaft: Möglichkeiten und Grenzen von Kommunikation und Marketing in einer sich wandelnden Gesellschaft*, Karlsruhe 1972, pp. 143-149.
55. Einfache Sozialsysteme, *Zeitschrift für Soziologie* 1 (1972), pp. 51-65.
56. Verfassungsmäßige Auswirkungen der elektronischen Datenverarbeitung, *Öffentliche Verwaltung und Datenverarbeitung* 2 (1972), pp. 44-47.
57. Politikbegriffe und die "Politisierung" der Verwaltung, in: *Demokratie und Verwaltung: 25 Jahre Hochschule für Verwaltungswissenschaften Speyer*, Berlin 1972, pp. 211-228.
58. Religiöse Dogmatik und gesellschaftliche Evolution, in: Karl-Wilhelm Dahm/Niklas Luhmann/Dieter Stoodt, *Religion — System und Sozialisation*, Neuwied 1972, pp. 15-132.
59. Die Organisierbarkeit von Religionen und Kirchen, in: Jakobus Wössner (Hrsg.), *Religion im Umbruch*, Stuttgart 1972, pp. 245-285.
60. Rechtstheorie im interdisziplinären Zusammenhang, *Anales de la Cátedra Francisco Suárez* 12 (1972), pp. 201-253.
61. Systemtheoretische Ansätze zur Analyse von Macht, in: *Systemtheorie, Forschung und Information*, Bd. 12, Berlin 1972, pp. 103-111. Auch in: *Universitas* 32 (1977), pp. 473-482.
62. Systemtheoretische Beiträge zur Rechtstheorie, *Jahrbuch für Rechtssoziologie und Rechtstheorie* 2 (1972), pp. 255-276.
63. Knappheit, Geld und die bürgerliche Gesellschaft, *Jahrbuch für Sozialwissenschaft* 23 (1972), pp. 186-210.
64. Formen des Helfens im Wandel gesellschaftlicher Bedingungen, in: Hans-Uwe Otto/Siegfried Schneider (Hrsg.), *Gesellschaftliche*

- Perspektiven der Sozialarbeit, Neuwied 1973, pp. 21-43.
65. Selbst-Thematisierungen des Gesellschaftssystems: Über die Kategorie der Reflexion aus der Sicht der Systemtheorie, Zeitschrift für Soziologie 2 (1973), pp. 21-46.
 66. Das Phänomen des Gewissens und die normative Selbstbestimmung der Persönlichkeit, in: Franz Böckle/Ernst-Wolfgang Böckenförde (Hrsg.), Naturrecht in der Kritik, Mainz 1973, pp. 223-243; neu gedruckt in: Religionsgespräche: Zur gesellschaftlichen Rolle der Religion, Darmstadt 1975, pp. 95-119.
 67. Weltzeit und Systemgeschichte: Über Beziehungen zwischen Zeithorizonten und sozialen Strukturen gesellschaftlicher Systeme, in: Peter Christian Ludz (Hrsg.), Soziologie und Sozialgeschichte, Sonderheft 16 der Kölner Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie, Opladen 1973, pp. 81-110.
 68. Politische Verfassungen im Kontext des Gesellschaftssystems, Der Staat 12 (1973), pp. 1-22 und pp. 165-182.
 69. Die juristische Rechtsquellenlehre aus soziologischer Sicht, in: Soziologie, Festschrift René König, Opladen 1973, pp. 387-399.
 70. Zurechnung von Beförderungen im öffentlichen Dienst, Zeitschrift für Soziologie 2 (1973), pp. 326-351.
 71. Gerechtigkeit in den Rechtssystemen der modernen Gesellschaft, Rechtstheorie 4 (1973), pp. 131-167.
 72. Institutionalisierte Religion gemäß funktionaler Soziologie, Concilium 10 (1974), pp. 17-22.
 73. Reform des öffentlichen Dienstes: Ein Beispiel für Schwierigkeiten der Verwaltungsreform. Vorträge der Hessischen Hochschulwoche, Bd. 76, Bad Homburg 1974, pp. 23-39; neu gedruckt in: Andreas Remer (Hrsg.), Verwaltungsführung, Berlin 1982, pp. 319-339.
 74. (Avec Elmar Lange) Juristen — Berufswahl und Karrieren, Verwaltungsarchiv 65 (1974), pp. 113-162.
 75. Einführende Bemerkungen zu einer Theorie symbolisch generalisierter Kommunikationsmedien, Zeitschrift für Soziologie 3 (1974), pp. 236-255.
 76. Der politische Code: "konservativ" und "progressiv" in systemtheoretischer Sicht, Zeitschrift für Politik 21 (1974), pp. 253-271.
 77. Die Funktion des Rechts: Erwartungssicherung oder Verhaltenssteuerung? In: Die Funktionen des Rechts: Vorträge des

- Weltkongresses für Rechts- und Sozialphilosophie Madrid 7.IX.-12.IX.1973, Beiheft Nr. 8 des Archivs für Rechts- und Sozialphilosophie, Wiesbaden 1974, pp. 31-45.
78. System — Systemtheorie, in: Christoph Wulf (Hrsg.), Wörterbuch der Erziehung, München 1974, pp. 582-585.
 79. Symbiotische Mechanismen, in: Otthein Rammstedt (Hrsg.), Gewaltverhältnisse und die Ohnmacht der Kritik, Frankfurt 1974, pp. 107-131.
 80. Die Systemreferenz von Gerechtigkeit: In Erwiderung auf die Ausführungen von Ralf Dreier, *Rechtstheorie* 5 (1974), pp. 201-203.
 81. Wabuwabu in der Universität, *Zeitschrift für Rechtspolitik* 8 (1975), pp. 13-19.
 82. Veränderungen im System gesellschaftlicher Kommunikation und die Massenmedien, in: Oskar Schatz (Hrsg.), *Die elektronische Revolution*, Graz 1975, pp. 13-30.
 83. Interaktion, Organisation, Gesellschaft: Anwendungen der Systemtheorie, in: Marlis Gerhardt (Hrsg.) *Die Zukunft der Philosophie*, München 1975, pp. 85-107.
 84. (Avec Elmar Lange) Abiturienten ohne Studium im öffentlichen Dienst: Einige Zusammenhänge zwischen Ausbildung und Karrieren, *Die Verwaltung* 8 (1975), pp. 230-251.
 85. Systemtheorie, Evolutionstheorie und Kommunikationstheorie, *sociologische gids* 22 (1975), Heft 3, pp. 154-168.
 86. Über die Funktion der Negation in sinnkonstituierenden Systemen, in: Harald Weinrich (Hrsg.), *Positionen der Negativität, Poetik und Hermeneutik VI.*, München 1975, pp. 201-218.
 87. The Legal Profession: Comments on the Situation in the Federal Republic of Germany, *The Juridical Review* 20 (1975), pp. 116-132; neu gedruckt, in: D.N. MacCormick (Hrsg.), *Lawyers in Their Social Setting*, Edinburgh 1976, pp. 98-114.
 88. Konfliktpotentiale in sozialen Systemen, in: *Der Mensch in den Konfliktfeldern der Gegenwart*, Köln 1975, pp. 65-74.
 89. A General Theory of Organized Social Systems, in: Geert Hofstede/M. Sami Kassem (Hrsg.), *European Contributions to Organization Theory*, Assen 1976, pp. 96-113.
 90. Ist Kunst codierbar? In: Siegfried J. Schmidt (Hrsg.), "schön": Zur Diskussion eines umstrittenen Begriffs, München 1976, pp. 60-95.

91. "Theorie und Praxis" und die Ausdifferenzierung des Wissenschaftssystems, in: *Teorie en praxis in de sociologiese teorie*, Serie Amsterdams Sociologisch Tijdschrift Theorie No. 1, Amsterdam 1976, pp. 28-37.
92. *The Future Cannot Begin: Temporal Structures in Modern Society*, *Social Research* 43 (1976), pp. 130-152.
Traduction allemande in: Peter Sloterdijk (Hrsg.), Vor der Jahrtausendwende: Berichte zur Lage der Zukunft Bd. 1, Frankfurt 1990, pp. 119-150.
93. *Evolution und Geschichte, Geschichte und Gesellschaft* 2 (1976), pp. 284-309.
94. *Rechtsprechung als professionelle Praxis*, in: Bernhard Gebauer (Hrsg.), *Material über Zukunftsaspekte der Rechtspolitik*, Politische Akademie Eichholz, Materialien Heft 36, 1976, pp. 67-71.
95. *Zur systemtheoretischen Konstruktion von Evolution*, in: *Zwischenbilanz der Soziologie: Verhandlungen des 17. Deutschen Soziologentages*, Stuttgart 1976, pp. 49-52.
96. *Generalized Media and the Problem of Contingency*, in: Jan J. Loubser/Rainer C. Baum/Andrew Effrat/Victor M. Lidz (Hrsg.), *Explorations in General Theory in Social Science: Essays in Honor of Talcott Parsons*, New York 1976, Bd. II, pp. 507-532.
97. *Komplexität*, *Historisches Wörterbuch der Philosophie*, Bd. 4, Basel 1976, Sp. 939-941.
98. (Avec Karl Eberhard Schorr) *Ausbildung für Professionen — Überlegungen zum Curriculum für Lehrerausbildung*, *Jahrbuch für Erziehungswissenschaft* 1976, pp. 247-277.
99. *Comment (zu: Karl Erik Rosengren, Malinowski's Magic)*, *Current Anthropology* 17 (1976), pp. 679-680.
100. *Ausdifferenzierung des Rechtssystems*, *Rechtstheorie* 7 (1976), pp. 121-135.
101. *Interpenetration — Zum Verhältnis personaler und sozialer Systeme*, *Zeitschrift für Soziologie* 6 (1977), pp. 62-76.
102. *Theoretische und praktische Probleme der anwendungsbezogenen Sozialwissenschaften: Zur Einführung*, in: *Wissenschaftszentrum Berlin (Hrsg.), Interaktion von Wissenschaft und Politik: Theoretische und praktische Probleme der anwendungsorientierten Sozialwissenschaften*, Frankfurt 1977, pp. 16-39.
103. *Der politische Code: Zur Entwirrung von Verwirrungen*, *Kölner*

- Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie 29 (1977), pp. 157-159.
104. Differentiation of Society, *Canadian Journal of Sociology* 2 (1977), pp. 29-53.
 105. Probleme eines Parteiprogramms, in: *Freiheit und Sachzwang: Beiträge zu Ehren Helmut Schelskys*, Opladen 1977, pp. 167-181.
 106. Arbeitsteilung und Moral: Durkheims Theorie, in: *Emile Durkheim, Über die Teilung der sozialen Arbeit*, dt. Übers. Frankfurt 1977, pp. 17-35.
 107. Macht im System. Aufsätze zur Analyse von Macht in der Politikwissenschaft, *Universitas* 32 (1977), pp. 473-482.
 108. Soziologie der Moral, in: Niklas Luhmann/Stephan H. Pfürtnner (Hrsg.), *Theorietechnik und Moral*, Frankfurt 1978, pp. 8-116.
 109. (Avec Wolfhart Pannenberg) Die Allgemeingültigkeit der Religion, *Evangelische Kommentare* 11 (1978), pp. 350-357.
 110. Geschichte als Prozeß und die Theorie sozio-kultureller Evolution, in: Karl-Georg Faber/Christian Meier (Hrsg.), *Historische Prozesse*, München 1978, pp. 413-440.
 111. Handlungstheorie und Systemtheorie, *Kölner Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie* 30 (1978), pp. 211-227.
 112. Interpenetration bei Parsons, *Zeitschrift für Soziologie* 7 (1978), pp. 299-302.
 113. Temporalization of Complexity, in: Felix Geyer/Johannes van der Zouwen, *Sociocybernetics Bd. 2*, Leiden 1978, pp. 95-111.
 114. Die Organisationsmittel des Wohlfahrtsstaates und ihre Grenzen, in: Heiner Geißler (Hrsg.), *Verwaltete Bürger — Gesellschaft in Fesseln*, Frankfurt 1978, pp. 112-120.
 115. Erleben und Handeln, in: Hans Lenk (Hrsg.), *Handlungstheorien interdisziplinär Bd. 2.1*, München 1978, pp. 235-253.
 116. Zeit und Handlung — eine vergessene Theorie, *Zeitschrift für Soziologie* 8 (1979), pp. 63-81.
 117. Grundwerte als Zivilreligion, in: *Kerygma und Mythos VII, Bd. I*, Hamburg 1979, pp. 67-79; auch in: *Archivio di Filosofia*, 1978, No. 2-3, pp. 51-71; auch in: Heinz Kleger/Alois Müller (Hrsg.), *Religion des Bürgers: Zivilreligion in Amerika und Europa*, München 1986, pp. 175-194.
 118. Theoretiker der modernen Gesellschaft: Talcott Parsons — Person

- und Werk, Neue Züricher Zeitung, No. 137 vom 16./17. Juni 1979.
119. Schematismen der Interaktion, Kölner Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie 31 (1979), pp. 237-255.
 120. Selbstreflexion des Rechtssystems: Rechtstheorie in gesellschaftstheoretischer Perspektive, Rechtstheorie 10 (1979), pp. 159-185.
 121. Identitätsgebrauch in selbstsubstitutiven Ordnungen, besonders Gesellschaften, in: Odo Marquard/Karlheinz Stierle (Hrsg.), Identität. Poetik und Hermeneutik VIII, München 1979, pp. 315-345.
 122. (Avec Karl Eberhard Schorr) Das Technologiedefizit der Erziehung und die Pädagogik, Zeitschrift für Pädagogik 24 (1979), pp. 345-365; neu gedruckt in: Niklas Luhmann/Karl Eberhard Schorr (Hrsg.), Zwischen Technologie und Selbstreferenz: Fragen an die Pädagogik, Frankfurt 1982, pp. 11-40.
 123. Unverständliche Wissenschaft: Probleme einer theorieeigenen Sprache, Deutsche Akademie für Sprache und Dichtung, Jahrbuch 1979, 1. Lieferung, pp. 34-44.
 124. (Avec Karl Eberhard Schorr) Hat die Pädagogik das Technologieproblem gelöst? Bemerkungen zum Beitrag von Dietrich Benner in Heft 3/1979, Zeitschrift für Pädagogik 25 (1979), pp. 799-801.
 125. (Avec Karl Eberhard Schorr) "Kompensatorische Erziehung" unter pädagogischer Kontrolle? Bildung und Erziehung 32 (1979), pp. 551-570.
 126. Temporalstrukturen des Handlungssystems: Zum Zusammenhang von Handlungs- und Systemtheorie, in: Wolfgang Schluchter (Hrsg.), Verhalten, Handeln und System: Talcott Parsons' Beitrag zur Entwicklung der Sozialwissenschaften, Frankfurt 1980, pp. 32-67.
 127. Talcott Parsons: Zur Zukunft eines Theorieprogramms, Zeitschrift für Soziologie 9 (1980), pp. 5-17.
 128. Kommunikation über Recht in Interaktionssystemen, in: Erhard Blankenburg et al. (Hrsg.), Alternative Rechtsformen und Alternativen zum Recht, Opladen 1980, pp. 99-112.
 129. Komplexität, in: Erwin Grochla (Hrsg.), Handwörterbuch der Organisation, 2. Aufl. Stuttgart 1980, Sp. 1064-1070.
 130. Wetgevingswetenschap en bestuurspolitiek, Bestuurswetenschappen 34 (1980), pp. 182-190.

131. Max Webers Forschungsprogramm in typologischer Rekonstruktion, *Soziologische Revue* 3 (1980), pp. 243-250.
132. Die Ausdifferenzierung von Erkenntnisgewinn: Zur Genese von Wissenschaft, in: Nico Stehr/Volker Meja (Hrsg.), *Wissenssoziologie, Sonderheft 22* (1980) der Kölner Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie, Opladen 1981, pp. 101-139.
Traduction anglaise in: Nico Stehr/Volker Meja (eds.), Society and Knowledge, New Brunswick, London 1984, pp. 103-148.
133. Gesellschaftliche Grundlagen der Macht: Steigerung und Verteilung, in: Werner Kägi/Hansjörg Siegenthaler (Hrsg.), *Macht und ihre Begrenzung im Kleinstaat Schweiz*, Zürich 1981, pp. 37-47.
134. Selbstreferenz und Teleologie in gesellschaftstheoretischer Perspektive, *Neue Hefte für Philosophie* 20 (1981), pp. 1-30.
135. Syakai Sisutemu Ron Jyoron, *Shiso* No. 680 (1981), pp. 37-54; = *Remarques préliminaires en vue d'une théorie des systèmes sociaux, Critique* 37 (1981), pp. 995-1014.
136. (Avec Karl Eberhard Schorr) Wie ist Erziehung möglich? Eine wissenschaftssoziologische Analyse der Erziehungswissenschaft, *Zeitschrift für Sozialisationsforschung und Erziehungssoziologie* 1 (1981), pp. 37-54.
Traduction japonaise in: Bulletin of The Education History and Philosophy Division Faculty of Education, The University of Tokyo 18 (1992), pp. 123-136.
137. The Improbability of Communication, *International Social Science Journal* 33,1 (1981), pp. 122-132.
Traduction italienne in: Prometeo 1 (1983), pp. 38-45.
138. Zwei Quellen der Bürokratisierung in Hochschulen, in: *Ein Mann von Sechzig Jahren: Festschrift Reinhard Mohn, o.O., o.J.* (1981), pp. 150-155.
139. Ideengeschichten in soziologischer Perspektive, in: Joachim Matthes (Hrsg.), *Lebenswelt und soziale Probleme: Verhandlungen des 20. Deutschen Soziologentages zu Bremen 1980*, Frankfurt 1981, pp. 49-61.
140. Gesellschaftsstrukturelle Bedingungen und Folgeprobleme des naturwissenschaftlich-technischen Fortschritts, in: Reinhard Löw/Peter Koslowski/Philipp Kreuzer (Hrsg.), *Fortschritt ohne Maß? Eine Ortsbestimmung der wissenschaftlich-technischen*

- Zivilisation, München 1981, pp. 113-131.
141. Kommunikation mit Zettelkästen: Ein Erfahrungsbericht, in: Horst Baier et al. (Hrsg.), *Öffentliche Meinung und sozialer Wandel: Für Elisabeth Noelle-Neumann*, Opladen 1981, pp. 222-228.
 142. Communication about Law in Interaction Systems, in: Karin Knorr-Cetina/Aaron V. Cicourel (Hrsg.), *Advances in Social Theory and Methodology: Toward an Integration of Micro- and Macro-Sociologies*, London 1981, pp. 234-256; (Traduction d'une version plus développée du Nr. 128).
 143. Selbstlegitimation des Staates, in: Norbert Achterberg/Werner Krawietz (Hrsg.), *Legitimation des modernen Staates*, Beiheft 15 des *Archivs für Rechts- und Sozialphilosophie*, Wiesbaden 1981, pp. 65-83.
 144. Machtkreislauf und Recht in Demokratien, *Zeitschrift für Rechtssoziologie* 2 (1981), pp. 158-167.
 145. Conflitto e diritto, *Laboratorio politico* 2/1 (1982), pp. 5-25; (Version allemande in: *Ausdifferenzierung des Rechts*).
 146. Territorial Borders as System Boundaries, in: Raimondo Strassoldo/Giovanni Delli Zotti (Hrsg.), *Cooperation and Conflict in Border Areas*, Milano 1982, pp. 235-244.
 147. Die Voraussetzung der Kausalität, in: Niklas Luhmann/Karl Eberhard Schorr (Hrsg.), *Zwischen Technologie und Selbstreferenz: Fragen an die Pädagogik*, Frankfurt 1982, pp. 41-50.
 148. (Avec Karl Eberhard Schorr) Personale Identität und Möglichkeiten der Erziehung, in: Luhmann/Schorr (siehe Nr. 147), pp. 224-261.
 149. The World Society as a Social System, *International Journal of General Systems* 8 (1982), pp. 131-138; auch in: R. Felix Geyer/Johannes van der Zouwen (Hrsg.), *Dependence and Inequality: A Systems Approach to the Problems of Mexico and other Developing Countries*, Oxford 1982, pp. 295-306.
 150. Prologo, in: Darío Rodríguez Mansilla, *Formación de Oligarquías en procesos de autogestión*, Santiago, Chile 1982, pp. 7-11.
 151. Autopoiesis, Handlung und kommunikative Verständigung, *Zeitschrift für Soziologie* 11 (1982), pp. 366-379.
 152. Hypothetik als Wahrheitsform, *Zur Debatte* 12, Nr. 6 (1982), pp. 11; (nicht autorisierter Abdruck eines Vortrags).

153. Bürokratie im Wohlfahrtsstaat, Frankfurter Allgemeine Zeitung, Nr. 299 vom 27. Dez. 1982.
154. Interdisziplinäre Theoriebildung in den Sozialwissenschaften, in: Christoph Schneider (hrsg. im Auftrag der Deutschen Forschungsgemeinschaft), *Forschung in der Bundesrepublik Deutschland: Beispiele, Kritik, Vorschläge*, Weinheim 1983, pp. 155-159.
155. Das sind Preise, *Soziale Welt* 34 (1983), pp. 153-170.
156. Evolution — kein Menschenbild, in: Rupert J. Riedl/Franz Kreuzer (Hrsg.), *Evolution und Menschenbild*, Hamburg 1983, pp. 193-205.
157. Insistence on Systems Theory: Perspectives from Germany, *Social Forces* 61 (1983), pp. 987-998.
158. Anspruchsinflation im Krankheitssystem: Eine Stellungnahme aus gesellschaftstheoretischer Sicht, in: Philipp Herder-Dorneich/Alexander Schuller (Hrsg.), *Die Anspruchsspirale*, Stuttgart 1983, pp. 28-49.
159. Medizin und Gesellschaftstheorie, *Medizin, Mensch, Gesellschaft* 8 (1983), pp. 168-175.
Traduction italienne in: Saggi di Medicina e scienze umane, Milano (Istituto Scientifico H. San Raffaele) 1984, pp. 131-140.
160. Paradigmawechsel in der Systemtheorie (in bulgarisch), *Soziologische Probleme* 15 (1983), pp. 117-128; (in italienisch) *Sistemi Urbani* 5 (1983), pp. 333-347.
161. Der Wohlfahrtsstaat zwischen Evolution und Rationalität, in: Peter Koslowski et al. (Hrsg.), *Chancen und Grenzen des Sozialstaats*, Tübingen 1983, pp. 26-40.
Traduction italienne in: F. Riccio et al. (Hrsg.), Il Capitalismo Regolato Statualmente, Milano 1984, pp. 64-75.
162. Scopi e realtà dello Stato del benessere, in: Achille Ardigò et al., *La società liberal-democratica e le sue prospettive per il futuro*, Rom 1983, pp. 19-32.
163. Bürgerliche Rechtssoziologie: Eine Theorie des 18. Jahrhunderts, *Archiv für Rechts- und Sozialphilosophie* 69 (1983), pp. 431-445.
164. Perspektiven für Hochschulpolitik, *Sozialwissenschaften und Berufspraxis* Heft 4 (1983), pp. 5-16.
165. Die Einheit des Rechtssystems, *Rechtstheorie* 14 (1983), pp. 129-154.

Traduction française, L'unité du système juridique, Archives de Philosophie du Droit 31 (1986), pp. 163-188.

Traduction anglaise, The Unity of the Legal System, in: Gunther Teubner (Hrsg.), Autopoietic Law: A New Approach to Law and Society, Berlin 1988, pp. 12-35.

166. Il Welfare State come problema politico e teorico, in: Ester Fano et al., Trasformazioni e crisi del Welfare State, o.O. (De Donato) 1983, pp. 349-359.
167. Individuum und Gesellschaft, Universitas 39 (1984), pp. 1-11.
Traduction italienne in: Francesco Lentini (Hrsg.), Individuo, Collettività e Stato, Bd. I, Palermo 1983, pp. 21-32.
168. Ordine e conflitto: Un confronto impossibile, Centauro 8 (1983), pp. 3-11.
169. Kapital und Arbeit — eine falsche Front, Neue Züricher Zeitung, Nr. 47 vom 25./26. Febr. 1984, pp. 67 f.
170. Der Staat als historischer Begriff, in: Marcel Storme, Mijmeringen van een Jurist bij 1984, Antwerpen 1984, pp. 139-154.
171. Orientamento teorico della politica, in: Viana Conti (Hrsg.), Sapere e Potere, Bd. 1, Milano 1984, pp. 9-16.
172. Zum Begriff der sozialen Klasse, Quaderni Fiorentini per la storia del pensiero giuridico moderno 13 (1984), pp. 35-78.
173. Organisation, Historisches Wörterbuch der Philosophie, Bd. 6, Basel 1984, Sp. 1326-1328.
174. I Fondamenti sociali della morale, in: N. Luhmann et al., Etica e Politica: Riflessioni sulla crisi del rapporto fra società e morale, Milano 1984, pp. 9-20.
175. Qual'è il reale significato del primato della politica, Aquario No 2-4 (1983-84), pp. 4-5.
176. Vorwort zu Claudio Souto, Allgemeine wissenschaftliche Grundlagen des Sozialen, Wiesbaden 1984, pp. 9-12.
177. Das Kunstwerk und die Selbstproduktion der Kunst, Delfin III (1984), pp. 51-69.
Traduction anglaise, The Work of Art and the Self-Reproduction of Art, Thesis Eleven 12 (1985), pp. 4-27.
178. Widerstandsrecht und politische Gewalt, Zeitschrift für Rechtssoziologie 5 (1984), pp. 36-45.

179. Helmut Schelsky zum Gedenken, *Zeitschrift für Rechtssoziologie* 5 (1984), pp. 1-3; und Nachruf auf Helmut Schelsky, in: *Jahrbuch 1984 der Rheinisch-Westfälischen Akademie der Wissenschaften*, Opladen 1985, pp. 42-44.
180. Die Differenzierung von Interaktion und Gesellschaft: Probleme der sozialen Solidarität, in: Robert Kopp (Hrsg.), *Solidarität in der Welt der 80er Jahre: Leistungsgesellschaft und Sozialstaat*, Basel 1984, pp. 79-96.
181. Die Theorie der Ordnung und die natürlichen Rechte, *Rechtshistorisches Journal* 3 (1984), pp. 133-149.
182. Modes of Communication and Society, in: P. DeWilde/C.A. May (Hrsg.), *Links for the Future: Science, Systems and Services for Communications: Proceedings of the International Conference on Communications ICC '84*, Amsterdam 1984, Bd. I, pp. XXXIV-XXXVII.
Traduction allemande in: Technik und Gesellschaft 5 (1989), pp. 11-18.
183. Die Wirtschaft der Gesellschaft als autopoietisches System, *Zeitschrift für Soziologie* 13 (1984), pp. 308-327.
184. The Self-Description of Society: Crisis Fashion and Sociological Theory, *International Journal of Comparative Sociology* 25 (1984), pp. 59-72.
185. The Self-Reproduction of the Law and its Limits, in: Felipe Augusto de Miranda Rosa (Hrsg.), *Direito e Mudança Social*, Rio de Janeiro 1984, pp. 107-128; überarbeitete Fassung in: Gunther Teubner (Hrsg.), *Dilemmas of Law in the Welfare State*, Berlin-New York 1986, pp. 111-127.
186. Staat und Politik: Zur Semantik der Selbstbeschreibung politischer Systeme, in: Udo Bermbach (Hrsg.), *Politische Theoriengeschichte: Probleme einer Teildisziplin der Politischen Wissenschaft*, Sonderheft 15/1984 der Politischen Vierteljahresschrift, Opladen 1984, pp. 99-125.
187. Soziologische Aspekte des Entscheidungsverhaltens, *Die Betriebswirtschaft* 44 (1984), pp. 591-603.
188. La rappresentanza politica, *Laboratorio di Sociologia* 5 (1984), pp. 11-28.
189. Das Problem der Epochenbildung und die Evolutionstheorie, in: Hans Ulrich Gumbrecht/Ursula Link-Heer (Hrsg.), *Epochenschwellen und Epochenstrukturen im Diskurs der*

- Literatur- und Sprachgeschichte, Frankfurt 1985, pp. 11-33.
190. Die Soziologie und der Mensch, Neue Sammlung 25 (1985), pp. 33-41.
191. Capitale Lavoro, Prometeo 3 (1985), Heft 9, pp. 58-65.
192. "État" du système politique, Traverses 33/34 (1985), pp. 185-191.
193. Neue Politische Ökonomie, Soziologische Revue 8 (1985), pp. 115-120.
194. Zum Begriff der sozialen Klasse, in: Niklas Luhmann (Hrsg.), Soziale Differenzierung: Zur Geschichte einer Idee, Opladen 1985, pp. 119-162.
195. Society, Meaning, Religion — Based on Self-Reference, Sociological Analysis 46 (1985), pp. 5-20.
196. Einige Probleme mit "reflexivem Recht", Zeitschrift für Rechtssoziologie 6 (1985), pp. 1-18.
Traduction anglaise in: European Yearbook in the Sociology of Law 1991/1992, pp. 389-415.
197. I problemi ecologici e la società moderna, Mondoperaio 38/6 (1985), pp. 29-32.
198. Erwiderung auf H. Mader, Zeitschrift für Soziologie 14 (1985), pp. 333-334.
199. Complexity and Meaning, in: The Science and Praxis of Complexity, Tokyo (United Nations University) 1985, pp. 99-104.
Traduction française in: Science et pratique de la complexité, Paris 1986, pp. 121-126.
Traduction espagnole in: Breviario político 7-8 (1991), pp. 4-6 (México).
200. Erziehender Unterricht als Interaktionssystem, in: Jürgen Diederich (Hrsg.), Erziehender Unterricht — Fiktion und Faktum? Frankfurt (Gesellschaft zur Förderung pädagogischer Forschung) 1985, pp. 77-94.
201. Informazione, Comunicazione, Conversazione: Un approccio sistemico: Tesi, in: Umberto Curi (Hrsg.), La comunicazione umana, Milano 1985, pp. 202-204.
202. Läßt unsere Gesellschaft Kommunikation mit Gott zu? in: Hugo Bogensberger/Reinhard Kögerler (Hrsg.), Grammatik des Glaubens, St. Pölten 1985, pp. 41-48.

203. Die Autopoiesis des Bewußtseins, *Soziale Welt* 36 (1985), pp. 402-446; neugedruckt in: Alois Hahn/Volker Kapp (Hrsg.), *Selbstthematisierung und Selbstzeugnis: Bekenntnis und Geständnis*, Frankfurt 1987, pp. 25-94.
204. El enfoque sociológico del la teoría y práctica de derecho, *Anales de la Cátedra Francisco Suárez* 25 (1985), pp. 87-103.
Traduction anglaise in: European Yearbook in the Sociology of Law 1 (1988), pp. 23-42.
Traduction portugaise in: Sequentia 28 (1994), pp. 15-29.
205. Von der allmählichen Auszehrung der Werte: Sind die Zeiten gesellschaftlicher Utopien für immer vorbei? in: Gerd Voswinkel (hrsg. im Auftrag der Stadt Minden), *Mindener Gespräche*, Bd. 2: Referate und Diskussionen der Universitätswoche 1985, pp. 69-76.
206. Systeme verstehen Systeme, in: Niklas Luhmann/Karl Eberhard Schorr (Hrsg.), *Zwischen Intransparenz und Verstehen: Fragen an die Pädagogik*, Frankfurt 1986, pp. 72-117.
207. Codierung und Programmierung: Bildung und Selektion im Erziehungssystem, in: Heinz-Elmar Tenorth (Hrsg.), *Allgemeine Bildung: Analysen zu ihrer Wirklichkeit, Versuche über ihre Zukunft*, München 1986, pp. 154-182.
208. La rappresentazione della società nella società, in: Roberto Cipriani (Hrsg.), *Legittimazione e società*, Roma 1986, pp. 127-137.
Traduction anglaise in: Current Sociology 35 (1987), pp. 101-108.
209. The Autopoiesis of Social Systems, in: Felix Geyer/Johannes van der Zouwen (Hrsg.), *Sociocybernetic Paradoxes: Observation, Control and Evolution of Self-Steering Systems*, London-Beverly Hills 1986, pp. 172-192.
Traduction italienne in: R. Genovese/C. Benedetti/P. Garbolino, Modi di Attribuzione: Filosofia e teoria dei sistemi, Napoli 1989, pp. 239-268.
210. Vorwort zu: Jürgen Markowitz, *Verhalten im Systemkontext*, Frankfurt 1986, pp. I-VI.
211. Die Lebenswelt — nach Rücksprache mit Phänomenologen, *Archiv für Rechts- und Sozialphilosophie* 72 (1986), pp. 176-194.
212. The Individuality of the Individual: Historical Meanings and Contemporary Problems, in: Thomas C. Heller/Morton Sosna/David E. Wellbery (eds.), *Reconstructing Individualism:*

- Autonomy, Individuality, and the Self in Western Thought, Stanford Cal. 1986, pp. 313-325.
213. "Distinctions directrices": Über Codierung von Semantiken und Systemen, in: Friedhelm Neidhardt et al. (Hrsg.), Kultur und Gesellschaft, Sonderheft 27/1986 der Kölner Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie, Opladen 1986, pp. 145-161.
214. Alternative ohne Alternative: Die Paradoxie der "neuen sozialen Bewegungen", Frankfurter Allgemeine Zeitung Nr. 149 vom 2. Juli 1986, pp. 29.
215. Participación y legitimación: ideas y experiencias, in: La Participación: Anuari de la Facultat de Dret 1985, Barcelona 1985, pp. 11-21.
216. Die Zukunft der Demokratie, in: Der Traum der Vernunft: Vom Elend der Aufklärung, Neuwied 1986, pp. 207-217.
Traduction anglaise in: Thesis Eleven 26 (1990), pp. 46-53.
Traduction espagnole siehe Schriften Nr. 22.
217. The Theory of Social Systems and Its Epistemology: Reply to Danilo Zolo's Critical Comments, Philosophy of the Social Sciences 16 (1986), pp. 129-134.
218. Die Codierung des Rechtssystems, Rechtstheorie 17 (1986), pp. 171-203.
Traduction italienne in: Paradigmi 6 (1988), pp. 125-158.
Traduction anglaise in: European Yearbook in the Sociology of Law 1991/1992, pp. 145-185.
219. Das Kunstwerk und die Selbstreproduktion der Kunst (erw. Fass. von Nr. 177) in: Hans Ulrich Gumbrecht/Karl Ludwig Pfeiffer (Hrsg.), Stil: Geschichten und Funktionen eines Kulturwissenschaftlichen Diskurselements, Frankfurt 1986, pp. 620-672.
220. Theorie der sozialen Differenzierung (chinesisch), Internationale Sozialwissenschaften (Peking), Nr. 10 (1986), pp. 58-61.
Traduction espagnole in: Revista de Occidente, No. 74-75 (1987), pp. 210-220.
221. Intersubjektivität oder Kommunikation: Unterschiedliche Ausgangspunkte soziologischer Theoriebildung, Archivio di Filosofia 54 (1986), pp. 41-60.
222. Soziologie für unsere Zeit — seit Max Weber. Neue Züricher

- Zeitung, Nr. 284 vom 6./7.XII.1986, pp. 70; neu gedruckt in: Martin Meyer (Hrsg.), *Wo wir stehen*, Zürich 1987, pp. 53-59.
223. Die Welt als Wille ohne Vorstellung: Sicherheit und Risiko aus der Sicht der Sozialwissenschaften, *Die politische Meinung* 229 (1986), pp. 18-21.
224. Kapital und Arbeit: Probleme einer Unterscheidung, in: Johannes Berger (Hrsg.), *Die Moderne: Kontinuitäten und Zäsuren, Soziale Welt, Sonderband 4*, Göttingen 1986, pp. 57-78.
225. Das Medium der Kunst, *Delfin VII* (1986), pp. 6-15; Neudruck in: Frederick D. Bunsen (Hg.), "ohne Titel": *Neue Orientierungen in der Kunst*, Würzburg 1988, pp. 61-73.
- Traduction anglaise in: Thesis Eleven 18 (1987), pp. 101-113.*
226. A proposito della discussione sulla "teoria dei sistemi", und: Replica, in: Enrico M. Forni (Hrsg.), *Teoria dei sistemi e razionalità sociale*, Bologna 1986, pp. 5-8 und 342-356.
227. Sozialisation und Erziehung, in: Wilhelm Rotthaus (Hrsg.), *Erziehung und Therapie in systemischer Sicht*, Dortmund 1987, pp. 77-86.
228. Die Richtigkeit soziologischer Theorie, *Merkur* 41 (1987), pp. 36-49.
229. Was ist Kommunikation? *Information Philosophie* 1 (1987), pp. 4-16. Auch in Fritz B. Simon (Hrsg.), *Lebende Systeme: Wirklichkeitskonstruktionen in der systemischen Therapie*, Berlin 1988, pp. 10-18.
- Traduction anglaise in: Communication Theory 2 (1992), pp. 251-259.*
230. Paradigmawechsel in der Systemtheorie: Ein Paradigma für Fortschritt? in: Reinhart Herzog/Reinhart Koselleck (Hrsg.), *Epochenschwelle und Epochenbewußtsein, Poetik und Hermeneutik XII*, München 1987, pp. 305-322.
231. Autopoiesis als soziologischer Begriff, in: Hans Haferkamp/Michael Schmid (Hrsg.), *Sinn, Kommunikation und soziale Differenzierung: Beiträge zu Luhmanns Theorie sozialer Systeme*, Frankfurt 1987, pp. 307-324.
232. Strukturelle Defizite: Bemerkungen zur systemtheoretischen Analyse des Erziehungswesens, in: Jürgen Oelkers/Heinz-Elmar Tenorth (Hrsg.), *Pädagogik, Erziehungswissenschaft und Systemtheorie*, Weinheim-Basel 1987, pp. 57-75.

233. Tautologie und Paradoxie in den Selbstbeschreibungen der modernen Gesellschaft, *Zeitschrift für Soziologie* 16 (1987), pp. 161-174.
- Traduction anglaise in: Sociological Theory* 6 (1988), pp. 21-37.
- Traduction russe in: Die Krise der Zivilisation? Heft 3 (1991), pp. 45-73 und Sociólogos 1 (1991), pp. 194-216.*
234. Sicherheit und Risiko aus der Sicht der Sozialwissenschaften, in: 4. Akademie-Forum: Die Sicherheit technischer Systeme, Vorträge N 351 der Rheinisch-Westfälischen Akademie der Wissenschaften, Opladen 1987, pp. 63-66.
235. "Technik und Ethik" aus soziologischer Sicht, in: 2. Akademie-Forum: Technik und Ethik, Vorträge G 284 der Rheinisch-Westfälischen Akademie der Wissenschaften, Opladen 1987, pp. 31-34.
- Traduction italienne in: Alfabetta* 9, No. 100 (1987), pp. 36.
236. Die gesellschaftliche Verantwortung der Soziologie, in: Helmut de Rudder/Heinz Sahner (Hrsg.), *Wissenschaft und gesellschaftliche Verantwortung: Ringvorlesung der Hochschule Lüneburg*, Berlin 1987, pp. 109-121.
237. Die gesellschaftliche Differenzierung und das Individuum, in: Thomas Olk/Hans-Uwe Otto (Hrsg.), *Soziale Dienste im Wandel*, Bd. 1, Neuwied 1987, pp. 121-137.
238. The Evolutionary Differentiation between Society and Interaction, in: Jeffrey C. Alexander et al. (Hrsg.), *The Micro-Macro Link*, Berkeley 1987, pp. 112-131.
239. Sprache und Kommunikationsmedien: Ein schief laufender Vergleich, *Zeitschrift für Soziologie* 16 (1987), pp. 467-468.
240. Delusioni e speranze, *Il Mulino* 36 (1987), pp. 573-583.
241. The Morality of Risk and the Risk of Morality, *International Review of Sociology* No. 3 (1987), pp. 87-101. Deutsche Originalfassung in Gotthard Bechmann (Hrsg.), *Risiko und Gesellschaft: Grundlagen und Ergebnisse interdisziplinärer Risikoforschung*, Opladen 1993, pp. 327-338.
242. Selbstreferentielle Systeme, in: Fritz B. Simon (Hrsg.), *Lebende Systeme: Wirklichkeitskonstruktionen in der systemischen Therapie*, Berlin 1988, pp. 47-53.
243. Modernità e differenziazione sociale, in: Giovanni Mari (Hrsg.),

- Moderno postmoderno, Milano 1988, pp. 88-97.
244. Frauen, Männer und George Spencer Brown, *Zeitschrift für Soziologie* 17 (1988), pp. 47-71.
Traduction italienne Lecce 1992.
245. Neuere Entwicklungen in der Systemtheorie, *Merkur* 42 (1988), pp. 292-300.
Traduction française in: Gérard Duprat (Hg.), Connaissance du Politique, Paris 1990, pp. 281-293.
246. Sozialsystem Familie, *System Familie* 1 (1988), pp. 75-91.
247. Warum AGIL? *Kölner Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie* 40 (1988), pp. 127-139.
Traduction italienne Teoria Sociologica 1 (1993), pp. 157-175.
248. Closure and Openness: On Reality in the World of Law, in: Gunther Teubner (Hrsg.), *Autopoietic Law: A New Approach to Law and Society*, Berlin 1988, pp. 335-348.
249. Familiarity, Confidence, Trust: Problems and Alternatives, in: Diego Gambetta (Hrsg.), *Trust: Making and Breaking Cooperative Relations*, Oxford 1988, pp. 94-107.
250. Fonction, *Dictionnaire encyclopédique de théorie et de sociologie du droit*, Paris 1988, pp. 160-161.
251. (Avec Karl Eberhard Schorr) Strukturelle Bedingungen von Reformpädagogik: Soziologische Analysen zur Pädagogik der Moderne, *Zeitschrift für Pädagogik* 34 (1988), pp. 463-488.
Traduction espagnole in: Revista de Educación 291 (1990), pp. 55-79.
Traduction italienne in: A.M. Agello et al., Sistema educativo: Prospettive di mutamento, Modena 1990, pp. 51-77.
252. Positivität als Selbstbestimmtheit des Rechts, *Rechtstheorie* 19 (1988), pp. 11-27.
253. The Third Question: The Creative Use of Paradoxes in Law and Legal History, *Journal of Law and Society* 15 (1988), pp. 153-165.
Traduction française, in: Le débat 74 (1993), pp. 94-106, und in Recherches sociologiques 24 (1993), pp. 25-43.
254. La funzione dell'arte, *Immaginazione* 58 (1988), pp. 8.

255. Das Ende der alteuropäischen Politik, Tijdschrift voor de Studie van de Verlichting en het Vrije Denken 16 (1988), pp. 249-257.
256. Über "Kreativität", in: Hans-Ulrich Gumbrecht (Hrsg.), Kreativität — Ein verbrauchter Begriff?, München 1988, pp. 13-19.
257. Organisation, in: Willi Küpper/Günther Ortman (Hrsg.), Mikropolitik: Rationalität, Macht und Spiele in Organisationen, Opladen 1988, pp. 165-185.
258. La teoria sistemica come descrizione della società, in: Giuseppe Barbieri/Paolo Vidali (Hrsg.), La ragione possibile: per una geografia della cultura, Milano 1988, pp. 131-139.
259. Observing and Describing Complexity, in: Karl Vak (Hrsg.), Complexities of the Human Environment: A Cultural and Technological Perspective, Wien 1988, pp. 251-256.
260. Wie ist Bewußtsein an Kommunikation beteiligt?, in: Hans Ulrich Gumbrecht/K. Ludwig Pfeiffer (Hrsg.), Materialität der Kommunikation, Frankfurt 1988, pp. 884-905.
Traduction anglaise in: Hans Ulrich Gumbrecht / K. Ludwig Pfeiffer (Hrsg.), Materialities of Communication, Stanford 1994, pp. 371-387.
261. Sthenographie, Delfin X (1988), pp. 4-12. Neugedruckt in Niklas Luhmann et al., Beobachter: Konvergenz der Erkenntnistheorien?, München 1990, pp. 119-137
Traduction anglaise in Stanford Literature Review 7 (1990), pp. 133-137.
Traduction italienne in: Rino Genovese (Hrsg.), Figure del Paradosso, Napoli 1992, pp. 201-217.
262. Die "Macht der Verhältnisse" und die Macht der Politik, in: Heinrich Schneider (Hg.), Macht und Ohnmacht, St. Pölten 1988, pp. 43-51.
263. Die Unterscheidung von "Staat und Gesellschaft", in: Stavros Panou et al. (Hrsg.), Contemporary Conceptions of Social Philosophy: Verhandlungen des 12. Weltkongresses der Internationalen Vereinigung für Rechts- und Sozialphilosophie, Athen 1985, Wiesbaden 1988, pp. 61-66.
Traduction slovène in: Nova Revija 96/99 (1990), pp. 807-811.
264. La moral social y su reflexión ética, in: X. Palacios/F. Jarauta (Hrsg.), Razón, Ética y Política: El conflicto de las sociedades

- modernas, Barcelona 1989, pp. 47-58.
265. Ökologie und Kommunikation, in: Lucien Criblez/Philipp Gonon (Hrsg.), *Ist Ökologie lehrbar?*, Bern 1989, pp. 17-30.
266. Theorie der politischen Opposition, *Zeitschrift für Politik* 36 (1989), pp. 13-26.
267. Wahrnehmung und Kommunikation sexueller Interessen, in: Rolf Gindorf/Erwin J. Haeberle (Hrsg.), *Sexualitäten in unserer Gesellschaft*, Berlin 1989, pp. 127-138.
268. Politische Steuerung: Ein Diskussionsbeitrag, *Politische Vierteljahresschrift* 30 (1989), pp. 4-9. Auch in: Hans-Hermann Hartwich (Hrsg.), *Macht und Ohnmacht politischer Institutionen: 17. Wissenschaftlicher Kongress der DVPW*, Darmstadt 1988, Opladen 1989, pp. 12-16.
Traduction slovène in: Nova Revija 96/99 (1990), pp. 818-821.
269. Systemansatz und Strukturkonzept, *Philosophisches Jahrbuch* 96 (1989), pp. 97-100.
270. Zwei Seiten des Rechtsstaates, in: *Conflict and Integration. Comparative Law in the World Today: The 40th Anniversary of The Institute of Comparative Law in Japan*, Chuo University 1988, Tokyo 1989, pp. 493-506.
271. Die Französische Revolution ist zu Ende: Individuum und Gesellschaft nach 1789, *Neue Züricher Zeitung* 20./21. Mai 1989, pp. 69; auch in: Hanno Helbing/Martin Meyer (Hrsg.), *Die Große Revolution: 1789 und die Folgen*, Zürich 1990, pp. 40-44.
Traduction slovène in: Nova Revija 96/99 (1990), pp. 822-824.
272. Law as a Social System, *Northwestern University Law Review* 83 (1988/89), pp. 136-150; frz. Fassung *Le droit comme système social, Droit et Société* 11-12 (1989), pp. 53-66. Wiederabdruck in André-Jean Arnaud / Pierre Guibentif (Hrsg.), *Niklas Luhmann observateur du droit*, Paris 1993, pp. 55-72.
273. Wer sagt das? Eine Replik, *Delfin XII* (1989), pp. 90-91.
274. Der Ursprung des Eigentums und seine Legitimation: Ein historischer Bericht. *Traduction japonaise in: Mitsuhumi Yazaki et al. (Hg.), Law in the Changing World*, Tokyo (Kobusai Shoin) 1989. Version allemande in: Werner Krawietz et al. (Hrsg.), *Technischer Imperativ und Legitimationskrise des Rechts, Rechtstheorie Beiheft 11*, Berlin 1991.

275. Ökologische Kommunikation, in: Joschka Fischer (Hrsg.), *Ökologie im Endspiel*, München 1989, pp. 31-37.
276. Complexitat social i opinió pública, *Periodística* 1 (1989), pp. 9-22.
277. La religione è indispensabile? *Prometeo* 7 (1989), Heft 28, pp. 16-21.
278. The Paradox of System Differentiation and the Evolution of Society, in: Jeffrey C. Alexander/Paul Colomy (Hrsg.), *Differentiation Theory and Social Change: Comparative and Historical Perspectives*, New York, Columbia UP 1990, pp. 409-440.
279. Über systemtheoretische Grundlagen der Gesellschaftstheorie, *Deutsche Zeitschrift für Philosophie* 38 (1990), pp. 277-284.
280. Interesse und Interessenjurisprudenz im Spannungsfeld von Gesetzgebung und Rechtsprechung, *Zeitschrift für Neuere Rechtsgeschichte* 12 (1990), pp. 1-13.
281. General Theory and American Sociology, in: Herbert J. Gans (Hg.), *Sociology in America*, Newbury Park Cal. 1990, pp. 253-264.
282. The Cognitive Program of Constructivism and a Reality that Remains Unknown, in: Wolfgang Krohn et al. (Hrsg.), *Selforganization: Portrait of a Scientific Revolution*, Dordrecht (Kluwer) 1990, pp. 64-85.
283. Weltkunst, in: Niklas Luhmann/Frederick D. Bunsen/Dirk Baecker, *Unbeobachtbare Welt: Über Kunst und Architektur*, Bielefeld (Haux) 1990, pp. 7-45.
284. Technology, environment and social risk: a systems perspective, *Industrial Crisis Quarterly* 4 (1990), pp. 223-231.
285. Verfassung als evolutionäre Errungenschaft, *Rechtshistorisches Journal* 9 (1990), pp. 176-220.
286. Anfang und Ende: Probleme einer Unterscheidung, in: Niklas Luhmann/Karl Eberhard Schorr (Hrsg.), *Zwischen Anfang und Ende: Fragen an die Pädagogik*, Frankfurt 1990, pp. 11-23.
287. Die Homogenisierung des Anfangs: Zur Ausdifferenzierung der Schulerziehung, in: Niklas Luhmann/Karl Eberhard Schorr (Hrsg.), *Zwischen Anfang und Ende: Fragen an die Pädagogik*, Frankfurt 1990, pp. 73-111.
288. Ich sehe was, was du nicht siehst, in: Ph. van Engeldorp Gastelaars/S. Magala (Hrsg.), *Wirkungen. Kritische Theorie und*

- kritisches Denken, Rotterdam 1990, pp. 117-124.
289. Identität — was oder wie?, *Archivio di Filosofia* 58 (1990), pp. 579-596; auch in: Marco M. Olivetti (Hrsg.), *L'argomento ontologico*, Padova 1990, pp. 579-596.
290. Kommunikationssperren in der Unternehmensberatung, in: Roswita Königswieser/Christian Lutz (Hrsg.), *Das systemisch evolutionäre Management: Der neue Horizont für Unternehmer*, Wien 1990, pp. 237-250.
291. Glück und Unglück der Kommunikation in Familien, in: Roswita Königswieser/Christian Lutz (Hrsg.), *Das systemisch evolutionäre Management: Der neue Horizont für Unternehmer*, Wien 1990, pp. 299-307.
292. Introduzione generale: Economia e diritto: Problemi di collegamento strutturale, in: *L'informazione nell'economia e nel diritto*, Congresso internazionale, 30-31 marzo 1989, Milano 1990, pp. 27-45.
293. Die Stellung der Gerichte im Rechtssystem, *Rechtstheorie* 21 (1990), pp. 459-473.
294. Sthenographie und Euryalistik, in: Hans Ulrich Gumbrecht/K. Ludwig Pfeiffer (Hrsg.), *Paradoxien, Dissonanzen, Zusammenbrüche: Situationen offener Epistemologie*, Frankfurt 1991, pp. 58-82.
295. Das Kind als Medium der Erziehung, *Zeitschrift für Pädagogik* 37 (1991), pp. 19-40.
296. Verständigung über Risiken und Gefahren — Hilft Moral bei der Konsensfindung?, in: *Das Problem der Verständigung: ökologische Kommunikation und Risikodiskurs*, Rüschnikon, Gottlieb Duttweiler Institut 1991, pp. 93-110; auch in *Politische Meinung* 36 (1991), Heft 258, pp. 86-95.
297. Am Ende der kritischen Soziologie, *Zeitschrift für Soziologie* (1991), pp. 147-152.
- Traduction anglaise, Faultline 2 (1993), pp. 61-71.*
298. Replik auf die Besprechung des Buches *Die Wirtschaft der Gesellschaft* durch Richard Münch und Claus Offe, *Soziologische Revue* 14 (1991), pp. 258-261.
299. Steuerung durch Recht? Einige klarstellende Bemerkungen, *Zeitschrift für Rechtssoziologie* 12 (1991), pp. 142-146.
300. Vorwort zu: Dirk Baecker, *Womit handeln Banken?*, Frankfurt

- 1991, pp. 7-12.
301. Die Form "Person", *Soziale Welt* 42 (1991), pp. 166-175.
302. Politik und Moral: Zum Beitrag von Otfried Höffe, *Politische Vierteljahresschrift* 32 (1991), pp. 497-500.
303. Wie lassen sich latente Strukturen beobachten? in: Paul Watzlawick/Peter Krieg (Hrsg.), *Das Auge des Betrachters — Beiträge zum Konstruktivismus: Festschrift Heinz von Foerster*, München 1991, pp. 61-74.
304. Mein "Mittelalter", *Rechtshistorisches Journal* 10 (1991), pp. 66-70.
305. Schwierigkeiten bei der Beschreibung der Zukunft, *Frankfurter Allgemeine Zeitung* vom 02. Jan. 1991, nachgedruckt in: Albert Arnold Scholl (Hrsg.), *Zwischen gestern und morgen*, München 1991, pp. 56-59.
306. Das Moderne der modernen Gesellschaft, in: Wolfgang Zapf (Hrsg.), *Die Modernisierung moderner Gesellschaften: Verhandlungen des 25. Deutschen Soziologentages in Frankfurt am Main 1990*, Frankfurt 1991, pp. 87-108.
307. Der Gleichheitssatz als Form und als Norm, *Archiv für Rechts- und Sozialphilosophie* 77 (1991), pp. 435-445.
308. Die Welt der Kunst, in: Wolfgang Zacharias (Hrsg.), *Schöne Aussichten? Ästhetische Bildung in einer technisch-medialen Welt*, Essen 1991, pp. 49-63.
309. Pogem družbe (Der Begriff der Gesellschaft), *Teorija in Praksa* 28 (1991), pp. 1175-1185.
Engl. Fassung: The Concept of Society, Thesis Eleven 31 (1992), pp. 67-80.
310. Religion und Gesellschaft, *Sociologia internationalis* 29 (1991), pp. 133-139.
Traduction espagnole: La Función de la Religión en la Sociedad, y el Secularismo in: La Función de la Teología en el Futuro de America Latina. Simposio Internacional 24, 25, 26 y 27 Septiembre de 1991, Universidad Iberoamericana, México City 1991, pp. 55-63.
311. (Gesellschaftliche Evolution, russisch) *Socio-Logos* 1 (1991), pp. 194-216.
Traduction espagnole: Revista de Occidente 150 (1993), pp. 41-60.

312. Selbstorganisation und Information im politischen System, *Selbstorganisation 2* (1991), pp. 11-26.
313. Die Geltung des Rechts, *Rechtstheorie 22* (1991), pp. 273-286.
314. Ende des Fortschritts — Angst statt Argumente, in: Ulrich Lohmar/Peter Lichtenberg (Hrsg.), *Kommunikation zwischen Spannung, Konflikt und Harmonie*, Bonn 1991, pp. 117-128.
315. Complessità senza appigli, *Iride 7* (1991), pp. 138-154 (Übersetzung aus *Soziologische Aufklärung* Bd. 5).
316. Hvorfor "Systemteori" in: Jens Christian Jacobsen (Hrsg.), *Autopoiesis: En introduktion til Niklas Luhmanns verden af systemer*, Kopenhagen, Forlaget politisk revy 1992, pp. 10-20.
- Traduction portugaise in: Dialética e Liberdade: Festschrift an homenagem a Carlos Roberto Cirne Lima, Porto Alegre - Petrópolis 1993, pp. 430-441.*
- Traduction russe in: A.O. Boronojev (Hg.), Problemi Teoretitscheskoi soziologij, Sankt Petersburg 1994, pp. 43-54.*
- Traduction anglaise in: Cybernetics of Human Knowing 3/2 (1995), pp. 3-10.*
317. Wer kennt Wil Martens? Eine Anmerkung zum Problem der Emergenz sozialer Systeme, *Kölner Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie 44* (1992), pp. 139-142.
318. Operational Closure and Structural Coupling: The Differentiation of the Legal System, *Cardozo Law Review 13* (1992), pp. 1419-1441.
- Traduction française einer älteren Fassung in André-Jean Arnaud / Pierre Guibentif (Hrsg.), Niklas Luhmann observateur du droit, Paris 1993, pp. 73-95.*
319. The Form of Writing, *Stanford Literature Review 9,1* (1992), pp. 25-42.
- Traduction allemande in: Hans Ulrich Gumbrecht / K. Ludwig Pfeiffer (Hrsg.), Schrift, München 1993, pp. 349-366, und in Ludwig Jaeger / Bernd Switalla (Hrsg.), Germanistik in der Mediengesellschaft, München 1994, pp. 405-425.*
320. Rischio ambientale e politica, in: *Ambiente etica economia e istituzioni: Congresso internazionale 21-22 marzo 1991, Milano (Cariplo) 1992, pp. 186-198.*

321. The Direction of Evolution, in: Hans Haferkamp/Neil J. Smelser (Hrsg.), *Social Change and Modernity*, Berkeley Cal. 1992, pp. 279-293.
322. Zum Geleit, in: Elena Esposito, *L'operazione di osservazione: Costruttivismo e teoria dei sistemi sociali*, Milano 1992, pp. 7-11.
323. Wirtschaft als autopoietisches System: Bemerkungen zur Kritik von Karl-Heinz Brodbeck, *Zeitschrift für Politik* 39 (1992), pp. 191-194.
324. Die Unbeliebtheit der Parteien, *Die politische Meinung* 37, Heft 272 (1992), pp. 5-11. Wiederabgedruckt in: Gunter Hofmann / Werner A. Perger (Hrsg.), *Die Kontroverse: Weizsäckers Parteienkritik in der Diskussion*, Frankfurt 1992, pp. 177-186.
325. Stellungnahme, in: Werner Krawietz/Michael Welker (Hrsg.), *Kritik der Theorie sozialer Systeme: Auseinandersetzungen mit Luhmanns Hauptwerk*, Frankfurt 1992, pp. 371-386.
326. Zur Einführung, in: Marcelo Neves, *Verfassung und Positivität des Rechts in der peripheren Moderne: Eine theoretische Betrachtung und eine Interpretation des Falls Brasilien*, Berlin 1992, pp. 1-4.
327. Zeichen der Freiheit — oder Freiheit der Zeichen?, in: Daniel Charles et al., *Zeichen der Freiheit*, Bern 1992, pp. 55-77.
328. Gibt es ein "System" der Intelligenz?, in: Martin Meyer (Hrsg.), *Intellektuellendämmerung? Beiträge zur neuesten Zeit des Geistes*, München 1992, pp. 57-73.
329. System und Absicht der Erziehung, in: Niklas Luhmann/Karl Eberhard Schorr (Hrsg.), *Zwischen Absicht und Person: Fragen an die Pädagogik*, Frankfurt 1992, pp. 102-124.
330. Wahrnehmung und Kommunikation an Hand von Kunstwerken, in: Harm Lux/Philip Ursprung (Hrsg.), *Stillstand switches*, Zürich 1992, pp. 65-74 (englische Übersetzung pp. 75-84).
331. Complessità sociale, *Enciclopedia delle Scienze Sociali* Bd. II, Rom 1992, pp. 126-134; engl. Fassung: *Societal Complexity*, in: György Széll (Hrsg.), *Concise Encyclopaedia of Participation and Co-Management*, Berlin 1992, pp. 793-806.
332. Die Universität als organisierte Institution, in: Andreas Dress et al. (Hrsg.), *Die humane Universität Bielefeld 1969-1992: Festschrift für Karl Peter Grottemeyer*, Bielefeld 1992, pp. 54-61.
333. Immer noch Bundesrepublik? — Das Erbe und die Zukunft, in: Otthein Rammstedt / Gert Schmidt (Hrsg.), *BRD ade! Vierzig Jahre in Rück-Ansichten von Sozial- und Kulturwissenschaften*,

- Frankfurt 1992, pp. 95-100.
334. Die Beobachtung der Beobachter im politischen System: Zur Theorie der öffentlichen Meinung, in: Jürgen Wilke (Hrsg.), Öffentliche Meinung: Theorie, Methoden, Befunde. Beiträge zu Ehren von Elisabeth Noelle-Neumann, Freiburg 1992, pp. 77-86.
335. Die operative Geschlossenheit psychischer und sozialer Systeme, in: Hans Rudi Fischer et al. (Hrsg.), Das Ende der großen Entwürfe, Frankfurt 1992, pp. 117-131.
336. Reduktion von Komplexität, Historisches Wörterbuch der Philosophie Bd. 8, Basel 1992, Sp. 377f.
337. Wirtschaftsethik- als Ethik?, in: Josef Wieland (Hrsg.), Wirtschaftsethik und Theorie der Gesellschaft, Frankfurt 1993, pp. 134-147.
338. Borniert und einfühlsam zugleich (Originaltitel: Empathie und Borniertheit), Frankfurter Allgemeine Zeitung vom 27. Jan. 1993, Seite N 5.
339. Die Ehrlichkeit der Politiker und die höhere Amoralität der Politik, in: Peter Kemper (Hrsg.), Opfer der Macht: Müssen Politiker ehrlich sein? Frankfurt 1993, pp. 27-41.
- Traduction russe: Voproschi Sociologi 1 (1992), pp. 69-76.*
- Traduction japonaise in: Schriften Nr. 41.*
- Traduction anglaise, Theory, Culture of Society 11 (1994), pp. 25-36.*
340. Das Volk steigt aus, Die Politische Meinung 38, Heft 280 (1993), pp. 91-94.
341. Bemerkungen zu "Selbstreferenz" und zu "Differenzierung" aus Anlaß von Beiträgen im Heft 6, 1992, der ZfS, Zeitschrift für Soziologie 22 (1993), pp. 141-144.
342. The Code of the Moral, Cardozo Law Review 14 (1993), pp. 995-1009.
343. Politische Steuerungsfähigkeit eines Gemeinwesens, in: Reinhard Göhner (Hrsg.), Die Gesellschaft für morgen, München 1993, pp. 50-65.
344. La société face à l'environnement: une intégration possible?, in: Dominique Bourg (Hrsg.), La Nature en politique, ou l'enjeu philosophique de l'écologie, Paris 1993, pp. 73-85.
345. Die Unbeliebtheit der politischen Parteien, in: Siegfried Unseld

- (Hrsg.), Politik ohne Projekt? Nachdenken über Deutschland, Frankfurt 1993, pp. 43-53 (erweiterte Fassung von Nr. 324).
346. Die Beschreibung der Zukunft, in: Rudolf Maresch (Hrsg.), Zukunft ohne Ende: Standpunkte, Analysen, Entwürfe, o.O. 1993, pp. 469-478. (Wiederabdruck aus: Die Beobachtungen der Moderne, Schriften Nr. 47).
347. E lecito tutto ciò che è possibile? Bolletino dell'Università degli Studi di Bologna Marzo-Aprile 1993, pp. 5-7.
348. Die Paradoxie des Entscheidens, Verwaltungsarchiv 84 (1993), pp. 287-310. Wiederabdruck in Nummer: Kunst, Literatur, Theorie 1 (1994), pp. 22-32.
349. Gesellschaftstheorie und Normtheorie, in: Paul Trappe (Hrsg.), Gesellschaftstheorie und Normtheorie: Theodor Geiger Symposium, Basel 1993, pp. 15-44.
350. Was ist der Fall, was steckt dahinter? Die zwei Soziologien und die Gesellschaftstheorie, Zeitschrift für Soziologie 22 (1993), pp. 245-260.
Traduction italienne in: Teoria Sociologica 1/2 (1993), pp. 115-146.
Traduction anglaise in: Sociological Theory 12 (1994), pp. 126-152.
351. Zeichen als Form, in: Dirk Baecker (Hrsg.), Probleme der Form, Frankfurt 1993, pp. 45-69.
352. Die Paradoxie der Form, in: Dirk Baecker (Hrsg.), Kalkül der Form, Frankfurt 1993, pp. 197-212.
353. Observing Re-entries, Graduate Faculty Philosophy Journal 16 (1993), pp. 485-498. Wiederabdruck in: Protozoologie 6 (1994), pp. 4-13.
354. Die Evolution des Kunstsystems, Kunstforum 124 (1993), pp. 221-228; auch in Florian Rötzer (Hrsg.), Vom Chaos zur Endophysik: Wissenschaften im Gespräch, München 1994, pp. 382-397.
Traduction danoise Kunstsystemets Evolution, Kopenhagen 1994 (Det. Kgl. Danske Kunstakademi).
355. Quod omnes tangit ..., Anmerkungen zur Rechtslehre von Jürgen Habermas, Rechtshistorisches Journal 12 (1993), pp. 36-56.
356. European Rationality, in: Gillian Robinson / John Rundell (Hrsg.), Rethinking Imagination, London 1993, pp. 65-83.

357. Ecological Communication: Coping with the unknown, *System Practice* 6 (1993), pp. 527-539. Auch in: Joanna Tsivacou (Hrsg.), *A Challenge for Systems Thinking: The Aegean Seminar Athen 1993*, pp. 19-30.
358. Das Paradox der Menschenrechte und drei Formen seiner Entfaltung, in: *Rechtsnorm und Rechtswidrigkeit: Festschrift Werner Krawietz, Berlin 1993*, pp. 539-546.
359. Deconstruction as Second-Order Observing, *New Literary History* 24 (1993), pp. 763-782.
Traduction allemande in: Henk de Berg / Matthias Prangel (Hrsg.), Differenzen: Systemtheorie zwischen Dekonstruktion und Konstruktivismus, Tübingen 1995, pp. 9-35.
360. Stellungnahme zum Vortrag von Heinz von Foerster, Für Niklas Luhmann: Wie rekursiv ist Kommunikation?, *Teoria Sociologica* 1/2 (1993), pp. 85-88.
361. Risiko und Gefahr, in: Wolfgang Krohn / Georg Krücken (Hrsg.), *Risikante Technologien: Reflexion und Regulation, Frankfurt 1993*, pp. 138-185 (Wiederabdruck aus *Soziologische Aufklärung* Bd. 5).
362. Kapitalismus und Utopie, *Merkur* 48 (1994), pp. 189-198.
Traduction espagnole in: Acta sociologica 12 (1994), pp. 41-61.
363. Der "Radikale Konstruktivismus" als Theorie der Massenmedien? Bemerkungen zu einer irreführenden Debatte, *Communicatio Socialis* 27 (1994), pp. 7-12.
364. Europa als Problem der Weltgesellschaft, *Berliner Debatte INITIAL* 2 (1994), pp. 3-7.
365. Chirurg auf der Parkbank (Originaltitel: Die politischen Wahlen und die Freiheit des Wählers), *Frankfurter Allgemeine Zeitung* Nr. 131 vom 09. Juni 1994, pp. 35.
Traduction espagnole in: Humboldt 113 (Inter Nationes) pp. 29 f.
366. Die Gesellschaft und ihre Organisationen, in: Hans-Ulrich Derlien / Uta Gerhardt / Fritz W. Scharpf (Hrsg.), *Systemrationalität und Partialinteresse: Festschrift für Renate Mayntz, Baden-Baden 1994*, pp. 189-201.
367. Ansprüche an historische Soziologie, *Soziologische Revue* 17 (1994), pp. 259-264.
368. Wie haben wir gewählt? *Frankfurter Allgemeine Zeitung* Nr. 246

- vom 22.X.1994, pp. 29.
369. Die Herrschaft der Natur in ihren späten Tagen, Frankfurter Allgemeine Zeitung Nr. 270 vom 21.XI.1994, pp. 13.
370. Metamorphosen des Staates, Information Philosophie 4 (Okt. 1994), pp. 5-21.
371. Inklusion und Exklusion, in: Helmut Berding (Hrsg.), Nationales Bewußtsein und kollektive Identität, Frankfurt 1994, pp. 15-45 (unvollständige Fassung).
Traduction espagnole in: acta sociologica 12 (1994), pp. 11-39.
372. Die Tücke des Subjekts und die Frage nach den Menschen, in: Peter Fuchs / Andreas Göbel (Hrsg.), Der Mensch — das Medium der Gesellschaft, Frankfurt 1994, pp. 40-56.
Traduction française in: Sociétés 43 (1994), pp. 3-15.
373. Wessen Umwelt, in: Umweltbundesamt (Hrsg.), Wissenschaften im ökologischen Wandel, Berlin 1994, pp. 25-33.
374. Gesellschaft als Differenz: Zu den Beiträgen von Gerhard Wagner und von Alfred Bohnen in der Zeitschrift für Soziologie Heft 4 (1994), Zeitschrift für Soziologie 23 (1994), pp. 477-481.
375. Ética e Procedimento nas relações internacionais, in: Anais XV. Conferência Nacional da Ordem dos Advogados do Brasil 4. - 8. Setembro de 1994, São Paulo 1995, pp. 148-156.
376. Sich im Undurchschaubaren bewegen: Zur Veränderungsdynamik hochentwickelter Gesellschaften, in: Ralph Grossmann et al. (Hg.), Veränderung in Organisationen: Management und Beratung, Wiesbaden 1995, pp. 9-18.
377. Interventionen in die Umwelt? Die Gesellschaft kann nur kommunizieren, in: Gerhard de Haan (Hrsg.), Umweltbewußtsein und Massenmedien: Perspektiven ökologischer Kommunikation, Berlin 1995, pp. 37-45.
378. Kausalität im Süden, Soziale Systeme 1 (1995), pp. 7-28.
379. Juristische Argumentation: Eine Analyse ihrer Form, in: Gunther Teubner (Hrsg.), Entscheidungsfolgen als Rechtsgründe, Baden-Baden 1995, pp. 19-37.
Traduction anglaise in: Modern Law Review 58 (1995), pp. 285-298.
380. Politik und Wirtschaft, Merkur 49 (1995), pp. 573-581.

381. Das Gedächtnis der Politik, Zeitschrift für Politik 42 (1995), pp. 109-121.
382. Konzeptkunst: Brent Spar oder Können Unternehmen von der Öffentlichkeit lernen?, Frankfurter Allgemeine Zeitung vom 19. Juli 1995, pp. 27. Auch in: Kopfnuss 3. Essays über Kultur und Politik, Berlin 1995, pp. 83-87.
383. Geschlecht - und Gesellschaft?, Soziologische Revue 18 (1995), pp. 314-319.
384. Unidad y diferenciación en la sociedad moderna, Acta sociologica 12 (1994), pp. 55-61 (Vortrag auf dem Internationalen Kongreß für Soziologie 1994 (anderer Titel, gekürzt).
385. Why Does Society Describe Itself as Postmodern? Cultural Critique 30 (1995), pp. 171-186.
386. The Paradox of Observing Systems, Cultural Critique 31 (1995), pp. 37-55.
387. Il molo delle organizzazioni nella società moderna, in: Piero Bassetti (Hrsg.), Impresa & Stato: Una istituzione italiana al lavoro verso la Nuova Statalità, Bologna 1995, pp. 61-80.
388. Die Weltgesellschaft und ihre Religion, Solidarität 45, 9/10 (1995), pp. 11-12.
389. Neu-sein als Herausforderung, in: Salzburger Kunstverein (Hrsg.), Original, Salzburg 1995, pp. 45-55 (mit engl. Übersetzung).